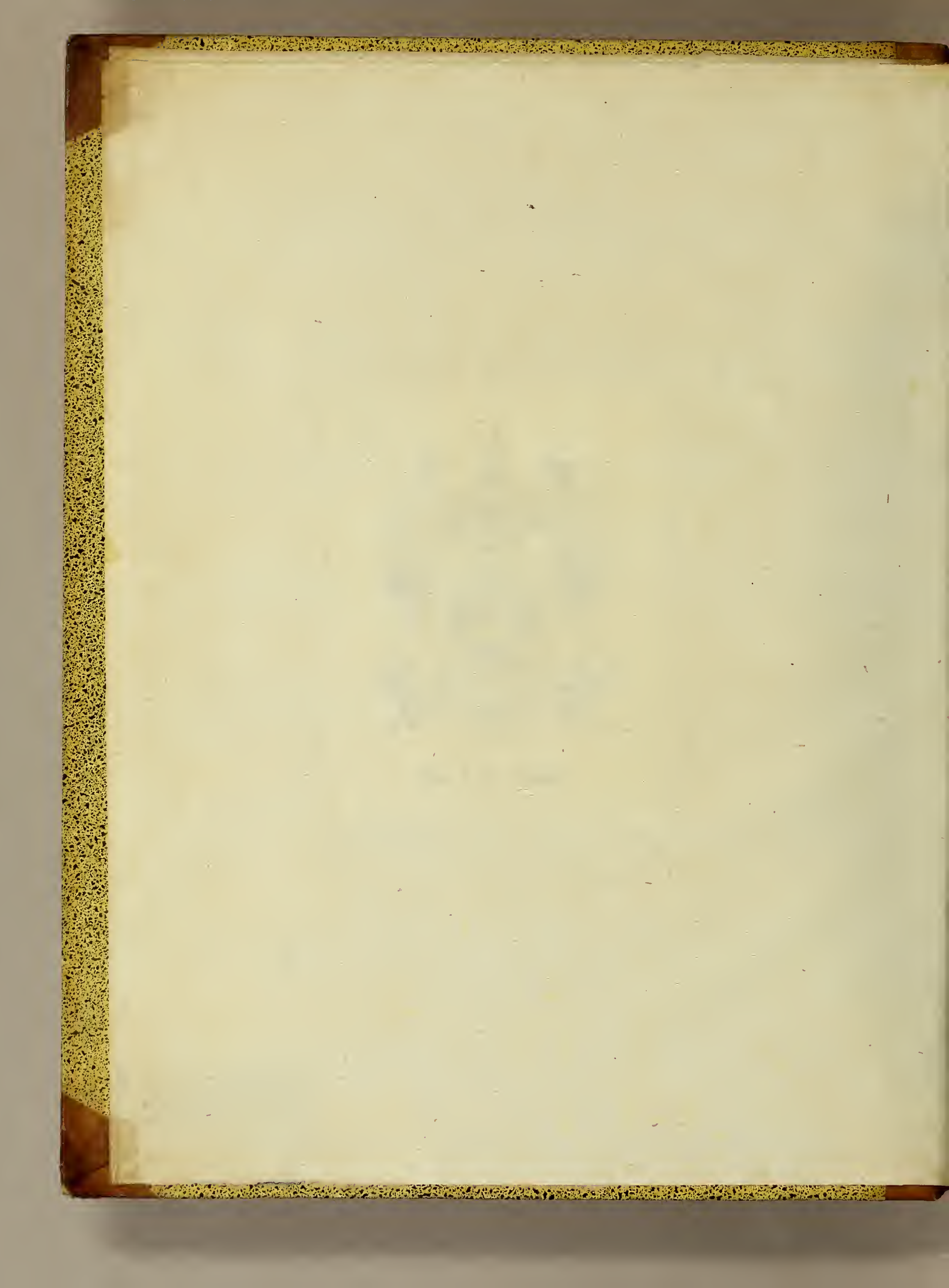



A22f
T72
GAUDEO.
John Carter Brown.



VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

A PARIS,

Chez { GUILLLAUME, rue du Bacq, nº. 940,
GIDE, Place Saint-Sulpice;
BERTHE, graveur, rue des Noyers, nº. 46.

VOYAGE
AUTOUR DU MONDE,

SUR

LE VAISSEAU DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE

L'ENDEAVOUR,

Par Sidney PARKINSON, dessinateur attaché à M. Banks;

*PRÉCÉDÉ d'un discours en forme d'introduction sur les principaux navigateurs anglais et français qui ont précédé l'*Endeavour :

SUIVI d'un abrégé des deux derniers voyages du capitaine Cook, avec les planches de l'auteur ;

Ouvrage traduit de l'Anglais.

PAR le C. HENRI.

TOME SECOND.



A PARIS,

De l'Imprimerie de GUILLAUME, rue du Bacq, N°. 940.

AN CINQUIÈME-1797.

VOYAGE

A LA

MER DU SUD,

SUR

*Le Vaisseau de Sa Majesté, l'*ENDEAVOUR.

QUATRIÈME PARTIE.

Le 16 janvier nous quittâmes l'île du Prince. Peu de jours après, cette maladie dont plusieurs des nôtres étoient morts à Batavia et à l'île Coopers, recommença ses ravages. En peu de jours elle emporta M. Charles Green, l'astronome, M. Sydney Parkinson, M. David Spoving, secrétaire de M. Banks, et plusieurs mariniers et matelots. Le délire s'étant emparé promptement de M. Green, il laissa ses manuscrits si incorrects et si épars, qu'il étoit à craindre qu'on ne pût les rendre intelligibles sans beaucoup de difficulté.

A notre arrivée au Cap, nous étions dans un grand embarras; il ne nous restoit que six

hommes en état de manœuvrer; mais, heureusement pour nous, *le Pocok*, vaisseau de la compagnie des Indes étoit là. Il retournoit à son port, et le capitaine Riddle nous envoya généreusement sa chaloupe, chargée de légumes et de fruits : car, le vent étant très-fort, nous ne pûmes faire aller la nôtre au rivage.

Le capitaine, M. Banks, le docteur Solander, et quelques-uns des principaux de l'équipage, s'y rendirent le lendemain. Ils furent parfaitement reçus par le gouverneur, qui leur fit un accueil bien différent de celui de Rio-Janeiro. Il leur accorda la permission de louer une maison pour les malades, qui tous y furent conduits le lendemain. L'air sain du climat, un régime convenable, leur rendirent bientôt la santé. Nous séjournâmes pendant un mois au Cap, et le docteur Solander y fut très-malade à-peu-près tout ce tems. M. Banks n'épargna ni dépenses, ni peines, pour faire une collection de plantes, d'insectes, et de peaux d'animaux sauvages ou curieux. Il y employa un grand nombre de personnes, et envoya, fort loin, dans les terres, chercher quelques plantes rares. Le lieutenant Gore, accompagné d'un seul homme, d'un esclave appartenant à un habitant de la ville du Cap, fit,

pour son plaisir, une excursion dans le pays. Il gagna le sommet d'une montagne, où il vit des tigres et des loups, et d'où il rapporta quelques plantes curieuses, toutes fleuries; à son retour il les offrit à M. Banks, à qui elles firent grand plaisir.

Aussi-tôt que nos malades furent guéris, nous quittâmes le Cap. Nous y avions engagé quelques Portugais pour nous servir de matelots; nous y avions pris aussi toutes les provisions nécessaires. Nous continuâmes donc notre route pour le retour, et trois jours après notre départ, M. Robert Molineux, le contremaître du vaisseau, mourut.

Après une traversée de dix-huit jours, pendant lesquels il ne se passa rien de remarquable, nous arrivâmes à Sainte-Hélène, et nous y trouvâmes le vaisseau de sa majesté, le Portland, commandé par le capitaine Elliot, qui convoyoit douze navires des Indes orientales. En faisant route, notre vaisseau s'embarrassa contre un de ces navires; mais, au moyen de quelques bateaux, nous le dégageâmes facilement, et sans aucun dommage, si ce n'est aux œuvres-mortes. Le Portland faisant voile en ordre, et notre vaisseau se trouvant sous le commandement du capitaine Elliot,

comme l'ancien, il nous fit donner du bois et de l'eau : nous en reçûmes aussi quelques provisions de denrées d'Europe. Le séjour que nous fîmes à Sainte-Hélène ne fut pas long, car toute la flotte, composée de quatorze voiles, leva l'ancre après quatre jours, et nous continuâmes notre route pour l'Angleterre.

Douze jours après que nous eûmes quitté cette dernière île, M. Zachariah Hicks, notre premier lieutenant, mourut. Au bout d'un mois, nous rencontrâmes une goëlette de Rhode-island qui alloit à la pêche de la baleine. Desirant avoir des nouvelles, nous lui envoyâmes la chaloupe, et nous apprîmes, avec beaucoup de joie, qu'au départ de ce navire, tout étoit paisible en Angleterre. Ayant éprouvé une navigation pénible, dans la nuit, notre vaisseau perdit la flotte de vue, et quelques jours après nous fîmes rencontre d'une seconde goëlette, dont l'équipage nous confirma les nouvelles du premier. Ce vaisseau venoit de chasser une baleine dans un port de l'île Saint-Michel; et, tandis qu'il l'y poursuivoit, les Portugais firent feu sur lui, ce qui le contraignit à se retirer et à laisser sa proie. Nous achetâmes au maître de cette goëlette, du sel, du poisson frais et du rum. Il nous

parut que son bâtiment étoit sorti depuis trois semaines, qu'il manquoit de bœuf, et étoit en mauvais état.

Vingt jours après l'avoir laissé, nous entrâmes à l'embouchure du canal. Le vent, qui jusqu'alors avoit été nord-est, devint sud-ouest, et nous gagnâmes les Dunes, où nous arrivâmes le 12 juillet 1771, après une absence de trois ans et quelques jours. Nous en voyâmes aussi-tôt nos malades au rivage, et nous étant arrêtés trois jours, nous reçûmes l'ordre de gagner Woolwich, où nous jetâmes l'ancre le 20 du même mois.

Il n'est peut-être pas hors de propos d'informer le lecteur que le docteur Solander et M. Banks, pendant le cours de ce voyage, ont découvert plusieurs espèces de plantes jusqu'alors inconnues : il en est une, sur-tout, qui produit une sorte de lin très-soyeux, qui, croissant sous le même parallèle de latitude que l'Angleterre, doit probablement réussir dans cette île, en la cultivant bien. Ils ont aussi rapporté plusieurs espèces de semences, qui pourront, en cas de succès, être fort utiles à notre patrie.

Ils se sont également occupés à décrire une grande quantité d'animaux et d'oiseaux qu'on

ne connoissoit qu'imparfaitement, ou pas du tout : plus de trois cents espèces de poissons, et ils m'en ont rapporté plusieurs de chacune : un grand nombre d'insectes fort curieux, dont quelques-uns d'une nouvelle espèce : des coraux, d'autres animaux marins, mais surtout des poissons de la classe des mollusques.

FIN.

ABRÉGÉ

DU SECOND VOYAGE

DU CAPITAINE COOK,

SUR

Le Vaisseau de Sa Majesté LA RÉSOLUTION; *faisant suite à la relation de* SIDNEY PARKINSON.

LE 13 juillet 1772, le capitaine Cook, sur le vaisseau *la Résolution*, accompagné du capitaine Furneaux sur *l'Aventure*, appareilla du canal de Plimouth. Ses instructions portoient : de se rendre avec promptitude à l'île de Madère, d'y embarquer du vin, et de là marcher au cap de Bonne-Espérance, où il devoit rafraîchir les équipages, et se fournir de provisions et autres choses dont il auroit besoin ; de s'avancer au sud, et tâcher de retrouver le cap de la Circoncision, qu'on dit avoir été découvert en 1738, dans le 54e. parallèle sud, et à environ 11^{d} 12^{m} de longitude est du méridien de Greenwich,

par M. Bouvet, navigateur français. Le capitaine Cook avoit ordre, s'il remontoit ce cap, de s'assurer s'il fait partie du continent, ou si c'est une île; dans le premier cas, il lui étoit prescrit de ne rien négliger, pour en parcourir la plus grande étendue possible; d'y faire les remarques et observations de toute espèce, qui seroient de quelque utilité à la navigation et au commerce, ou qui tendroient au progrès des sciences naturelles. On lui recommandoit aussi d'observer le génie, le tempérament, le caractère, et le nombre des habitans, s'il y en avoit, et de chercher à former une liaison politique et d'amitié avec eux. Ses instructions portoient encore, de tenter ensuite des découvertes à l'est ou l'ouest, suivant la situation où il se trouveroit; de tenir la latitude la plus élevée, et de s'approcher du pôle austral le plus qu'il seroit possible. Elles lui prescrivoient, en outre, si le cap de la Circoncision est une portion d'île, ou s'il ne venoit pas à bout de le retrouver, d'en faire, dans le premier cas, le relèvement nécessaire; et, dans tous les deux, de cingler au sud, tant qu'il lui resteroit l'espoir de rencontrer le continent; de marcher ensuite à l'est, afin de rechercher ce continent, et découvrir les îles qui

qui pourroient être situées dans cette partie inconnue de l'hémisphère austral, jusqu'à ce qu'ayant fait le tour du globe, il pût se rendre enfin au cap de Bonne-Espérance, et de là à Spilhéad. Dans tous les cas non prévus, on le laissoit le maître de tenir la route qu'il voudroit; et si *la Résolution* étoit mis hors de service, il devoit continuer le voyage sur *l'Aventure*.

Le 29 du même mois, le capitaine fit jeter l'ancre dans la rade de Funchiale, à l'île de Madère. Après y avoir pris de l'eau, du vin, et autres choses nécessaires, il remit à la voile le 1er. août, et toucha au port Praya, à l'île de Saint-Yago. Le 30 octobre, les deux vaisseaux mouillèrent dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance.

Quelques marins, instruits dans la navigation de l'Angleterre au cap de Bonne-Espérance, avoient dit au capitaine, avant son départ, que, s'il commençoit son voyage dans une saison peu convenable, il trouveroit beaucoup de calmes, près et sous la ligne; mais, au contraire, il n'en essuya aucun.

Avant l'entrée du vaisseau dans la baie, sur les huit ou neuf heures du soir, la mer devint subitement éclairée, ou, comme disent les matelots, toute en feu. M. Banks et le

docteur Solander avoient dit au capitaine que ce phénomène étoit causé par des insectes de mer. M. Forster, cependant, ne paroissoit pas adopter cette opinion. Le capitaine fit donc tirer quelques seaux d'eau, aux côtés du bâtiment, et on y trouva une innombrable quantité de petits insectes, en forme de globe, de la grosseur d'une tête d'épingle ordinaire, et tout-à-fait transparens.

Passons sous silence les incidens communs à tous les navigateurs, qui eurent lieu pendant cette relâche au Cap, et suivons le capitaine Cook dans sa recherche du continent austral.

Après avoir terminé toutes ses affaires au Cap, et pris congé du gouverneur, ainsi que de quelques-uns des principaux officiers qui donnèrent de la manière la plus obligeante, au capitaine, tous les secours qu'il pouvoit desirer, il rentra à bord le 22 novembre; et, dès qu'il fut en pleine mer, il disposa sa route de manière à reconnoître le cap de la Circoncision.

Il n'arriva rien de remarquable jusqu'au 29, qu'il s'éleva une tempête. « Elle dura, dit le capitaine Cook (que nous allons laisser parler lui-même), elle dura, avec quelques petits

intervalles de tems modéré, jusqu'au 6 décembre, que nous étions par 48 d 41 m de latitude sud, et 18 d 24 m de longitude est. Ce vent, accompagné de pluie et de grêle, souffloit quelquefois avec tant de violence, que nous ne pouvions porter de huniers : ainsi nous fûmes chassés fort loin à l'est de notre route projetée, et je n'eus plus d'espoir de gagner le cap de la Circoncision. Le passage brusque d'un tems doux et chaud à un climat très-humide et très-froid, affecta tout le monde, sans distinction. Le mercure, dans le thermomètre, étoit tombé à 38 d, tandis qu'au Cap il se tenoit communément à 67 et plus ».

« Le 10, au matin, nous découvrîmes une île de glace à notre ouest, par 50 d 40 m de latitude sud; nous reconnûmes, à midi, que nous étions à 2 d 0 m de longitude du cap de Bonne-Espérance. Bientôt après, le vent devint maniable; mais les brouillards, la neige et la pluie étoient tels, que nous ne vîmes une île de glace, sur laquelle nous gouvernions directement, que lorsque nous en fûmes à un mille. Je la jugeai d'environ cinquante pieds d'élévation, et d'un demi mille de circonférence : elle étoit plate au sommet, et ses côtés

contre lesquels la mer brisoit à une hauteur excessive, s'élevoient perpendiculairement».

Depuis ce moment jusqu'au 26 mars suivant, le capitaine, afin de découvrir la terre, parcourut cette mer, dans presque toutes les directions, et s'avançant par chaque latitude, jusqu'à celle de 61 d 52 m sud. La mer étoit couverte de hautes montagnes et d'immenses plaines de glaces. Les brouillards, la pluie, la grêle, la neige et un froid très-vif régnoient dans cet hémisphère, quoique ce fût alors son été.

Le 14, au matin, les deux vaisseaux furent arrêtés par une immense plaine de glace basse, dont on ne voyoit l'extrémité, ni à l'est, ni à l'ouest, ni au sud. Il y avoit, en différentes parties de cette plaine, des îles ou des collines de glace, pareilles à celles qui flottoient dans la mer. Quelqu'un de l'équipage crut voir, un peu au-delà, une terre au sud-ouest du navire. Le capitaine fut de ce sentiment; mais il ne pensa plus de même, en examinant ces collines diverses, et les différens aspects qu'elles offrent, quand on les voit à travers la brume. Au nord de cette glace, ils découvrirent plusieurs baleines, des pinguins, quelques oiseaux blancs, et des pintades, etc.

Le lendemain 15, il s'éleva une brume épaisse, et il tomba beaucoup de neige. Des glaces pendoient, de tous côtés, aux agrès et aux voiles. La brume étoit si forte, que quelquefois on ne voyoit pas toute la longueur du vaisseau; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que les deux navires purent éviter le grand nombre de glaces qui les environnoient. Vers midi, un thermomètre qui étoit en plein air à 32 d, se tint à la surface de la mer à 30 d; et après qu'on l'eut plongé à cent brasses pendant 15 ou 20 minutes, il monta à 34, c'est-à-dire, 2 d au-dessous du point de congélation.

Le 18, ils sortirent du milieu de la plaine de glaces; mais ce ne fut que pour retomber dans un danger aussi grand; car ils furent portés parmi des îles de même nature, dont ils eurent beaucoup de peine à se débarrasser. Quelque périlleux qu'il soit de naviguer durant une brume épaisse, parmi des rochers flottans, cela vaut encore mieux que d'être enfermé dans les mêmes circonstances par d'immenses plaines de glaces. Le grand danger de ce dernier cas est de prendre fond; situation qui seroit alarmante au-delà de toute expression. « Deux de nos matelots, dit le capitaine,

avoient été employés au commerce du Groenland, l'un sur un vaisseau qui étoit resté trois semaines, et l'autre sur un bâtiment qui en avoit demeuré six, attachés à la glace que les habitans du nord appellent *glace emballée*. Celle qu'ils nomment *plaine de glace*, est plus épaisse, et toute la pièce, malgré sa largeur, est composée d'une seule pièce; au lieu que celle que j'appelle *plaine de glace*, à raison de son immense étendue, consiste en un grand nombre de morceaux différens d'épaisseur et de surface, de trois ou quatre à trente ou quarante pieds carrés; mais ces morceaux sont bien joints, et en quelques endroits empilés les uns sur les autres. Je crois que cette glace est trop dure pour les flancs d'un vaisseau qui n'est pas convenablement armé. Il n'est point aisé de déterminer depuis quel tems elle se trouve dans ces parages, et combien elle y dure. Les mers du Groenland sont couvertes d'une pareille glace pendant tout l'été, et je pense qu'il ne fait pas plus froid au nord pendant cette saison, qu'ici. Quoi qu'il en soit, il n'y eut point de dégel : au contraire, le mercure, dans le thermomètre de Farenheit, se tenoit généralement, au milieu de l'été, au-dessous du point de congélation ».

C'est une opinion générale, que la glace dont on vient de parler se forme dans des baies ou des rivières. Le capitaine, d'après cette supposition, crut que la terre n'étoit pas éloignée, et que même elle gisoit au sud, derrière la glace qui seule l'empêchoit d'en approcher. Comme il en avoit alors côtoyé les bords, l'espace de trente lieues, sans trouver de passage au sud, il jugea à propos de faire trente ou quarante lieues à l'est, de tâcher ensuite de marcher au sud; et, s'il ne rencontroit ni terre, ni aucun autre obstacle, de gagner le derrière de cette plaine, et de terminer ainsi l'incertitude des physiciens. Dans cette vue, il porta au nord-ouest avec un vent du nord-est et du nord, une brume épaisse, de la pluie et de la neige fondue, jusqu'à six heures du soir que le vent tourna au nord-ouest : il fit revirer et cingler à l'est, rencontrant plusieurs îles de glace, de différentes grandeurs, et quelques morceaux flottans. Le thermomètre étoit de 30 à 34 d, le tems très-brumeux, de pluie et de pluie neigeuse, d'un froid plus sensible que le thermomètre ne l'indiquoit, et dont tout l'équipage se plaignit. Des symptômes de scorbut commençoient à paroître, et les chirurgiens donnèrent pour la première fois au malade, du

moût frais de drêche, que l'on avoit à bord pour cela. L'un des gens, en particulier, étoit violemment attaqué du scorbut. Cet homme avoit pris pendant quelque tems du jus de limon et d'orange, sans s'en trouver mieux; remède qui avoit absolument guéri deux hommes très-scorbutiques, sur *l'Aventure*.

« Le 1er. janvier après midi, nous apperçûmes la lune que nous n'avions pas encore vue depuis notre départ du Cap de Bonne-Espérance, et on peut conclure de-là le tems que nous avons eu (*). Nous saisîmes avec empressement cette occasion de faire plusieurs observations du soleil et de la lune. La longitude déduite fut de 9 d 34 m 30 s est : la montre de M. Kendal donnoit en même tems 10 d 6 m est; et la latitude étoit de 58 d 53 m 30 s sud ».

« Cette longitude est à-peu-près la même que celle qu'on assigne au cap de la Circoncision; et, au coucher du soleil, nous étions à environ cinquante-cinq lieues au sud de la latitude

(*) Pour éviter d'inutiles répétitions, le lecteur est prévenu que lorsqu'on parlera à la première personne du singulier et du plurier, c'est le capitaine Cook qui s'exprime lui-même; et tous ces paragraphes seront indiqués par un guillemet, au commencement et à la fin.

tude où on le place. Le ciel étoit si clair, que nous aurions pu voir terre à quatorze ou quinze lieues. Il est donc très-probable que Bouvet s'est trompé, et qu'il a vu seulement des montagnes, des bancs, des monceaux flottans, le tout de glace. Les collines nous ont aussi trompés nous-mêmes le premier jour que nous rencontrâmes des bancs, et notre conjecture qu'ils joignoient à la terre, ne manquoit pas de vraisemblance. La probabilité étoit cependant alors beaucoup diminuée, pour ne pas dire entièrement détruite; car l'espace entre le bord septentrional de la glace que nous côtoyâmes, et notre route à l'ouest, quand elle nous restoit au nord, ne surpassa nulle part cent lieues, et, en quelques endroits, il ne fut pas de plus de 60 ».

« Le 8, après midi, étant par 61 ^{d} 12 ^{m} de latitude sud, et 31 ^{d} 47 ^{m} de longitude est, nous passâmes une plus grande quantité d'îles de glace que nous n'en avions eues depuis quelques jours. Ce spectacle nous étoit devenu si familier, que souvent nous n'y faisions pas attention. A 9 heures du soir, nous arrivâmes près d'un banc, autour duquel étoient beaucoup de glaces flottantes. A 4 heures du matin, nous trouvant sous le vent de cette glace,

nous arrivâmes contre une île, sous le vent à nous, aux environs de laquelle nous voyions des glaces flottantes, et d'autres qui se détachoient de la grande masse. Nous apperçûmes dans les environs, des baleines blanches qui sembloient avoir 60 pieds de long; et un grand nombre de pinguins, juchés sur des morceaux de glace, passoient près de nous. Je mis donc à la cape; et trois bateaux, dans l'espace d'environ cinq ou six heures, en ramassèrent des morceaux qui nous donnèrent quinze tonneaux de bonne eau douce. Ces morceaux de glace étoient durs et solides comme du rocher, et quelques-uns si larges, qu'il fallut les briser avec des pioches, avant de les jeter dans les bateaux. On ne sentoit presque pas l'eau salée qui adhéroit à la glace; la salure se dissipa, après que les morceaux eurent resté un peu de tems sur le pont: l'eau qu'ils procurèrent étoit parfaitement douce et d'un bon goût. Après en avoir brisé une partie, nous les mîmes en caisse; le reste fut mis dans des chaudières; on en remplit des tonneaux, et on en laissa, sur le pont, pour l'usage journalier. La fonte de la glace est ennuyeuse, et prend beaucoup de tems, sans quoi, ce seroit la manière de se procurer de l'eau, qui causeroit le moins de retard ».

« Ayant ainsi fait de l'eau pour *la Résolution*, et *l'Aventure* en ayant pris deux tiers plus que nous, je crus que je pourrois, dans la suite, en avoir davantage au besoin; et sans hésiter, je dirigeai ma route plus au sud ».

« Le 17, entre onze heures et midi, nous passâmes le cercle antarctique par 39 d 35 m de longitude est; mais, sur les quatre heures après midi, gouvernant au sud, nous découvrîmes que toute la mer étoit, en quelque façon, couverte de glaces, du sud-ouest à l'ouest, en tournant par le sud. Nous comptâmes, dans cet espace, trente-huit îles de glace, grandes et petites, outre des glaces flottantes, en abondance. Continuant de marcher au sud, elles augmentèrent tellement, que nous ne pûmes avancer plus avant; la glace étant entièrement fermée à cette direction, dans toute l'étendue de l'est à l'ouest sud-ouest, sans la moindre apparence d'ouverture ».

« La rencontre de ce banc me fit penser qu'il seroit imprudent de marcher plus loin au sud, d'autant mieux que l'été étoit à moitié passé, et qu'il auroit fallu quelque tems pour faire le tour de cette glace, en supposant que ce projet fut praticable, ce qui est douteux.

Je résolus donc de chercher directement la terre, découverte dernièrement par les Français; mais le 1er. février, étant par 48 d 30 m de latitude, et 58 d 7 m de longitude est, à-peu-près dans le parallèle de l'île Maurice, je m'attendois à trouver cette terre, qu'on dit avoir été découverte en janvier 1772; n'en voyant pas le moindre signe, je cinglai à l'est ».

« Le même jour, le capitaine Furneaux fit signal pour me parler; et, se rangeant sous mon arrière, il m'informa qu'il venoit de voir un grand radeau de casse-pierre, et tout autour des oiseaux qu'on nomme *plongeurs*. C'étoit certainement des signes de la proximité d'une terre; mais il ne nous fut pas possible de connoître si elle gît à l'est ou à l'ouest. Je projettois de faire, dans cette latitude, quatre ou cinq degrés de longitude à l'ouest du méridien où nous étions, et de continuer ensuite mes recherches à l'est; mais les vents d'ouest et de nord-ouest, qui souffloient depuis cinq jours, m'empêchèrent d'exécuter mon dessein ».

« Le 3, à huit heures du matin, par 48 d 56 m de latitude sud, et 60 d 47 m de longitude est, et plus de trois degrés à l'est du méridien de l'île Maurice, je perdis l'espé-

rance de découvrir une terre à l'est, où le vent avoit passé; je me décidai à la chercher dans l'ouest. En conséquence, je revirai, et mis le cap à l'ouest, avec un vent frais. Le 4, nous fimes de la voile, et nous continuâmes à serrer le vent à l'ouest, jusqu'à dix heures du matin du 6. Rien n'annonçant alors une terre, je portai à l'est, un peu du côté du sud, persuadé que, s'il y en a une dans les environs, c'est seulement une île d'une petite étendue; et il étoit aussi probable que je la trouverois à l'est qu'à l'ouest».

«Le 8, étant à 49 d 53 m de latitude sud et 63 d 39 m de longitude est, le vent tourna par le nord-est à l'est, grand frais, accompagné de nuages sombres, qui bientôt se changèrent en brume épaisse : en même tems le vent sauta au nord-est. J'ordonnai de tirer un coup de canon, toutes les heures, depuis 8 heures du matin jusqu'à midi : je fis signal alors de revirer; mais, comme *l'Aventure* ne répondit ni à ce signal, ni à plusieurs autres qui le précédoient, j'avois trop de raisons de nous croire séparés, quoique nous eussions peine à dire comment cela étoit arrivé. En cas de séparation, j'avois ordonné au capitaine Furneaux de croiser trois jours dans le parage

où il m'auroit vu la dernière fois. Je continuai donc à faire de courtes bordées, et à tirer des coups de canon, à toutes les demi-heures, jusqu'à l'après-midi du 9. Le ciel s'étant alors éclairci, notre horizon s'étendit de toutes parts et à plusieurs lieues, sans appercevoir *l'Aventure*. Le lendemain 10, quoique le tems fût assez clair, quoique nous eussions encore tiré des coups de canon, et fait de faux feux toute la nuit, nous n'en vîmes également rien. N'ayant plus d'espérance de la retrouver, je fis voile, et gouvernai sud-est, avec un vent très-frais d'ouest nord-ouest, accompagné d'une mer très-grosse du même rumb ».

« Le soir du 16, le tems fut bon, et le ciel clair et serein ; entre minuit et trois heures du matin, nous apperçûmes, dans les cieux, des clartés semblables à celles qu'on voit dans l'hémisphère septentrional, et qu'on appelle aurores boréales, ou clartés septentrionales. J'en fus extrêmement surpris, n'ayant pas encore entendu parler de l'aurore australe. L'officier de quart observa qu'elle se brisoit quelquefois en rayons de forme spirale, et en forme circulaire ; qu'ensuite la lueur étoit très-forte, et le spectacle très-beau. Il ne put pas y remarquer une direction particulière,

car elle paroissoit, en différens tems, en différentes parties du ciel, et elle répandoit sa lumière sur toute l'atmosphère ».

« La nuit suivante, le vaisseau se trouva encore entre plusieurs îles de glace. Le mercure du thermomètre tomba à deux degrés au-dessous du point de congélation, et l'eau des futailles placées sur le pont se gela. J'observerai qu'à mesure que nous avancions au nord, le mercure s'éleva, par degrés, jusqu'à 45 d, et qu'il retomba, en allant au sud, au point que je viens d'énoncer : en plein midi, il ne s'élevoit pas à plus de 34 ou 35 d ».

« Le 20, vers midi, étant par 58 d 47 m de latitude sud, et 90 d 57 m de longitude est, nous crûmes voir une terre au sud-ouest; l'apparence étoit si forte, que nous pensâmes tous ne pas nous tromper, et je revirai pour l'attaquer; mais je reconnus bientôt que ce n'étoit qu'un brouillard. Le soir, il disparut entièrement, et nous laissa un horizon clair, dans l'espace duquel nous n'apperçûmes que des îles de glace ».

« La même nuit, l'aurore australe parut très-lumineuse et très-brillante. On la vit d'abord à l'est, un peu au-dessous de l'horizon; et bientôt après, elle se répandit sur tout le fir-

mament. « Cette aurore australe différoit des
» aurores boréales, en ce qu'elle étoit toujours
» d'une couleur bleuâtre, au lieu que dans le
» nord, elles prennent différentes teintes, et
» sur-tout une couleur de pourpre et de feu.
» Quelquefois elle cachoit les étoiles; d'autres
» fois on les voyoit à travers sa substance ».
(*Relation de M. Forster*).

« Je continuai à porter au sud, jusqu'au 23 février, à huit heures du soir, tems où nous étions par 61 d 52 m de latitude sud, et 95 d 2 m de longitude est. Je revirai, et fis de petites bordées, pendant la nuit qui étoit extrêmement orageuse, épaisse et brumeuse, avec de la pluie neigeuse et de la neige. Environnés de périls de toutes parts, il étoit naturel de soupirer après la pointe du jour; mais l'aurore ne fit qu'augmenter nos alarmes, en offrant à notre vue des montagnes escarpées de glaces, que nous avions passées sans les appercevoir ».

« Tant de circonstances défavorables, jointes aux nuits sombres de cette saison avancée, m'empêchèrent d'exécuter la résolution que j'avois prise de passer, encore une fois, le cercle antarctique. C'est pourquoi, le 24, à quatre heures du matin, je portai au nord,

avec un vent très-fort de l'est sud-est, accompagné de neige et de pluie neigeuse, et une mer grosse du même rumb, qui brisa beaucoup d'îles de glace. Ce morcellement ne nous fut pas avantageux; nous eûmes, au contraire, un bien plus grand nombre de petits bancs à éviter. Les gros morceaux qui se détachent de ces îles, ne se voyant, pendant la nuit, que lorsqu'ils sont sous le vaisseau, sont bien plus dangereux que les îles elles-mêmes, qu'on apperçoit communément d'un peu loin, à cause de leur très-haute élévation au-dessus de la surface de l'eau, à moins que le tems ne soit brumeux et sombre. Ces dangers, cependant, nous étoient devenus si familiers, qu'ils ne nous causoient pas de longues inquiétudes : d'ailleurs ils étoient compensés par l'eau douce que ces îles de glace nous fournissoient très-à-propos, et sans laquelle nous aurions éprouvé de grands besoins. Leur aspect est aussi très-romantique; l'écume des vagues bruyantes, s'insinuant dans les crevasses et les cavernes de la plupart de ces îles, accroissoit encore la beauté de ce spectacle, qui remplissoit l'esprit d'admiration et d'horreur, et ne peut être représenté convenablement que par un peintre habile ».

« Le soir, le vent diminua, et nous eûmes deux ou trois heures d'un calme qui fut suivi par une brise légère de l'ouest, avec laquelle je gouvernai à l'est à toutes voiles ».

Le 26, le vaisseau étoit par 61 d 21 m de latitude sud, ce qui fut à-peu-près la plus haute qu'il fit; depuis ce moment, jusqu'au 16 mars, il éprouva le même tems et les mêmes événemens, quand, se trouvant par 59 d 7 m de latitude sud, et 146 d 53 m de longitude, et ayant cherché de tous côtés la terre, le capitaine résolut de quitter les hautes latitudes méridionales, où tout son monde avoit si long-tems résisté à la rigueur du climat, et il se détermina à marcher à la Nouvelle Zélande, pour y apprendre des nouvelles de *l'Aventure;* il desiroit, d'ailleurs, visiter la côte de Van-Diemen : mais le vent ne lui permit pas d'y toucher. Il marcha donc à la Nouvelle Zélande, où il arriva le 25 mars, et jeta l'ancre, le 26, dans la baie Dusky (obscure), située dans la partie méridionale de *Tavai poenammoo,* après avoir été cent soixante-dix jours en mer, et fait trois mille six cent soixante lieues, sans voir aucune terre.

Pendant toutes ses courses dans ces mers

périlleuses, il vit différens oiseaux aquatiques qui lui firent conjecturer qu'il n'étoit pas loin de quelque terre. Le 11 décembre, étant par 51 d 50 m de latitude sud, et 21 d 3 m de longitude est, il apperçut quelques oiseaux blancs à-peu-près de la grosseur des pigeons, qui avoient le bec et les pieds noirâtres, espèce que le capitaine ne connoissoit pas encore, et dont M. Forster n'avoit trouvé aucune description dans l'Histoire Naturelle. Tous deux les crurent de la classe des péterels et indigènes de ces mers de glaces.

Les albatrosses les quittèrent pendant leur traversée, au milieu des îles de glace, et ils n'en virent qu'une seule de tems à autre. Les pintades, les coupeurs d'eau, les petits oiseaux gris, les hirondelles qui les avoient accompagnés dans des latitudes moins rigoureuses, commencèrent à reparoître.

Le 23 décembre, par 55 d 20 m de latitude sud, et 31 d 30 m de longitude est, M. Forster, étant monté dans la chaloupe, tua quelques-uns de ces oiseaux gris : ils étoient de la classe des péterels, et à-peu-près de la grosseur d'un petit pigeon ; leur dos et le côté supérieur de leurs aîles, leurs pieds et leurs becs sont gris-bleu ; le ventre et la partie inférieure des

aîles, blancs et légèrement teints de bleu. Les plumes forment une raie presque de cette couleur, qui passe le long des parties supérieures des aîles, et traverse le dos, un peu au-dessus de la queue : l'extrémité des plumes de la queue est aussi de la même couleur. Ils ont un bec beaucoup plus large que généralement ceux de la même classe, et leur langue est d'une largeur remarquable. On ne trouve ces péterels bleus, comme on les nomma, que dans l'hémisphère austral, depuis le 28e d de latitude environ, en allant vers le pôle.

Le 27, par 58 d 19 m de latitude sud, et 24 d 39 m de longitude est, le jour étant calme et agréable, et la mer tranquille, on mit en mer un bateau. M. Forster qui le monta, tua un second pinguin et quelques péterels. Ces pinguins diffèrent un peu, à la vérité, de ceux qu'on voit dans les autres parties du monde ; cependant les naturalistes seuls reconnoissent ces petites différences. Plusieurs de ces péterels étoient de l'espèce bleue, mais ils n'avoient pas de larges becs, comme ceux dont il a été fait mention plus haut, et les extrémités de leur queue étoient teintes de blanc, au lieu d'un bleu foncé. Les naturalistes qui étoient à bord, disputèrent pour sa-

voir si cette forme de bec et cette nuance de couleur, distinguoient seulement le mâle de la femelle.

Le 29 décembre, le navire s'avança vers une île de glace, d'environ un demi-mille de circuit, et de cent pieds et plus de hauteur, qui lui mangea le vent, pendant quelques minutes, malgré toutes ses voiles. Au sommet de cette île ou de ce banc, le capitaine et M. Forster virent plus de quatre-vingt-six pinguins. Le côté que ces oiseaux occupoient, s'élevoit en pente sur la mer, de manière qu'ils grimpoient par là. On croit communément que les pinguins ne s'éloignent jamais de la terre, et que leur présence est un indice sûr de sa proximité. « Cette opinion, dit le capitaine Cook, peut être vraie, dans les parages où il n'y a point d'îles de glace ; mais ces oiseaux, ainsi que plusieurs autres qui se tiennent ordinairement près des côtes, trouvant sur ces îles un endroit pour se jucher, peuvent être ainsi apportés à une grande distance de terre ».

« Le lendemain 30, continue le capitaine, à huit heures du matin, nous tirâmes un des oiseaux blancs : la chaloupe fut mise en mer pour aller le ramasser, et on tua

aussi un pinguin qui pesoit plus de douze livres. Cet oiseau blanc, de la classe des péterels, a le bec un peu court, d'une couleur entre le noir et le bleu foncé; ses jambes et ses pieds sont bleus. Je le crois de la même espèce que Bouvet dit avoir vue au cap de la Circoncision ».

Le 11 janvier, par 64^d 12^m de latitude sud, et 38^d 14^m de longitude est, on apperçut quelques pinguins, et M. Forster tua une albatrosse dont le plumage étoit d'une couleur moyenne entre le brun et le gris foncé; sa tête et le dessus des aîles étoient un peu noirâtres, et elle avoit l'iris de l'œil-blanc. On commença à voir ces oiseaux vers le tems où le vaisseau rencontra pour la première fois les îles de glace; et quelques-uns n'avoient pas cessé dès-lors de l'accompagner. Les albatrosses, ainsi que celles d'un brun foncé et au bec jaune, étoient les seules qui ne l'eussent pas abandonné.

« Le 17, nous apperçûmes, dit le capitaine, quelques baleines jouant autour de la glace. Deux jours auparavant nous avions remarqué plusieurs troupes de pintades brunes et blanches, que je nommai *péterels antarctiques*, parce qu'elles paroissent indigènes de cette région. Elles sont sans doute de la classe

des péterels, et à tous égards de la forme des pintades, dont elles ne diffèrent que par la couleur. La tête et l'avant du corps de celles-ci sont bruns; l'arrière du dos, la queue et les extrémités des aîles, blancs. Nous rencontrâmes aussi un plus grand nombre de péterels blancs qu'auparavant, et quelques albatrosses d'un gris foncé. Le péterel bleu nous accompagnoit constamment; mais les pintades ordinaires avoient disparu, ainsi que plusieurs autres espèces communes dans les latitudes inférieures ».

« Le 19, par 64^{d} 12^{m} de latitude sud, et 40^{d} 19^{m} de longitude est, un oiseau que nous nommâmes dans mon premier voyage *poule du port Egmont*, parce qu'il y en a une grande quantité près de ce port et aux îles Falkland, voltigea plusieurs fois sur le vaisseau, et nous quitta ensuite dans la direction du nord-est. Cette poule étoit épaisse et courte, à-peu-près de la grosseur d'une grande corneille, d'une couleur de brun foncé ou de chocolat, avec une raie blanche en forme de demi-lune, au-dessous de chaque aîle. On m'a dit que ces poules se trouvent en abondance aux îles Féro, au nord de l'Écosse, et qu'elles ne s'éloignent jamais de terre. Il est sûr qu'alors je n'en avois jamais

vu à plus de quarante lieues au large; mais je ne me souviens pas d'en avoir apperçu moins de deux ensemble, au lieu qu'ici j'en trouvai une seule, qui étoit peut-être venue de fort loin sur les îles de glace ».

« Le matin du 20, nous vîmes encore un de ces oiseaux, et c'étoit probablement le même que nous avions remarqué la veille, car notre position n'étoit pas beaucoup changée; le 21, nous apperçûmes une albatrosse blanche, aux aîles teintes en noir, et une pintade ».

« Le 2 février, étant par 48 d 36 m de latitude sud, et 59 d 35 m de longitude est, nous vîmes deux ou trois oiseaux connus sous le nom d'*Egg-Birds*, ou d'oiseaux d'œufs ».

« Pendant la soirée du 6, nous vîmes trois poules du port Egmont, et une quatrième, le matin du 7. Le soir de ce jour, et plusieurs fois pendant la nuit, nous entendîmes des pinguins; et le 8, à la pointe du jour, nous apperçûmes plusieurs de ces oiseaux, et des plongeurs de deux espèces, semblables en apparence à ceux qu'on rencontre ordinairement sur la côte d'Angleterre ».

« Le 13, étant par 53 d 37 m de latitude sud, et 72 d 10 m de longitude est, nous eûmes

eûmes continuellement, autour du vaisseau, un grand nombre de pinguins, qui sembloient être différens de ceux que nous vîmes près de la glace. Ils étoient plus petits, avec des becs rougeâtres, et des têtes brunes. La rencontre d'un si grand nombre de ces oiseaux, me donnoit quelques espérances de trouver terre, et occasionna différentes conjectures sur sa position». Mais le capitaine fut si souvent trompé par ces oiseaux, que l'expérience lui prouva qu'il ne falloit pas les regarder, de même que tous ceux de l'océan, qui fréquentent ces latitudes élevées, comme des signes certains du voisinage de la terre.

Voilà quelles furent toutes les espèces d'oiseaux qu'il rencontra dans cette traversée immense qu'il fit depuis son départ du cap de Bonne-Espérance jusqu'à son arrivée à la Nouvelle Zélande; et, depuis la dernière date que nous avons citée, ils furent plus rares qu'auparavant.

« Après une si longue navigation dans les hautes latitudes méridionales, le lecteur pense sans doute que plusieurs personnes de l'équipage étoient malades du scorbut : mais il se trompe. J'ai déjà parlé du moût de bière

doux, qu'on donnoit à ceux qui en étoient attaqués : ce remède fut si salutaire, que nous n'avions à bord qu'un seul scorbutique; et cet homme avoit une mauvaise organisation et une complication d'autres maladies. Il ne faut pas attribuer absolument au moût de bière la bonne santé des équipages, mais aux précautions que j'ai prises d'aérer souvent et de fumer le vaisseau, etc. La tablette de bouillon et la chou-croûte, qu'on ne peut assez recommander, y ont eu aussi quelque part ».

« Ainsi finit notre première campagne, à la recherche des terres australes «, dit M. Forster dans sa relation ». Depuis notre départ du cap de Bonne-Espérance jusqu'à notre arrivée à la Nouvelle Zélande, nous essuyâmes toutes sortes de maux. Les voiles et les agrès avoient été mis en pièces. Le tangage et le roulis du vaisseau furent très-violens, et ses œuvres-mortes rompues par la véhémence des entorses. Les effets terrible de la tempête, peints avec tant d'expression et de force par l'habile rédacteur du Voyage de l'amiral *Anson*, ne furent rien en comparaison de ce que nous eûmes d'ailleurs à souffrir. Contraints de combattre sans cesse l'âpreté d'un élément rigoureux, nous étions exposés à la pluie, à la

grêle et à la neige; nos agrès étoient toujours couverts d'une glace qui coupoit les mains de ceux qui étoient obligés de les toucher. Il nous fallut faire de l'eau ave des glaces, dont les particules salines engourdissoient et scarifioient tour-à-tour les membres des matelots. Nous courions le danger perpétuel de nous briser contre ces masses énormes qui remplissent la mer australe. L'apparition fréquente et subite de ces périls tenoit continuellement l'équipage en haleine, pour manœuvrer le vaisseau avec promptitude et précision. Le long intervalle que nous passâmes au milieu des flots, et le manque de provisions fraîches, ne furent pas moins pénibles. Les hameçons et les lignes qu'on avoit distribués aux équipages, furent jusqu'alors inutiles; car, dans ces latitudes élevées, on n'y trouve d'autres poissons que des baleines; et il n'y a que sous la zône torride où l'on puisse pêcher, lorsque la profondeur de la mer est incommensurable;

Atrum
Defendens pisces hiemat mare. HORAT.

Le soleil ne se montroit que rarement, et l'obscurité du ciel et des brumes impénétrables, qui duroient quelquefois plusieurs se-

maines, inspiroient la tristesse, et éteignoient la gaîté des matelots les plus joyeux ».

Ayant trouvé un bon port, dans la baie Dusky, le capitaine y entra le 27 mars 1773, par un canal qui avoit deux fois la largeur du vaisseau. Il amarra dans une petite crique, à l'avant et à l'arrière, si près de la côte, que le sommet d'un grand arbre, en quelque sorte préparé pour lui par la nature, touchoit au plat-bord. On trouva dans ce lieu tant de bois à brûler et tant de bois de mâture, que les vergues étoient enlacées dans les branches d'arbres; et à environ cent vergues de la poupe, il y avoit un beau courant d'eau douce. Le capitaine, à l'arrivée du vaisseau, ayant envoyé le lieutenant Pickersgill au côté sud-est de la baie, celui-ci trouva le hâvre dont il est question, qui en conséquence en retint le nom de *Port Pickersgill*. Dans cette position, on commença à préparer au milieu des bois les emplacemens nécessaires pour l'observatoire de l'astronome, pour la forge et les tentes des voiliers, des charpentiers et des tonneliers; car les ferrures, les voiles et les futailles avoient besoin de réparation. On se mit en outre à brasser de la bière, avec les branches d'un arbre qui ressemble beaucoup au sapinette noir

d'Amérique. La connoissance que le capitaine avoit de cet arbre, lui fit juger qu'en y mettant du jus de moût de bière et de mélasse, on en composeroit une bière très-saine, qui suppléeroit aux végétaux; et l'événement prouva qu'il ne se trompoit pas. Il ne sera pas inutile d'apprendre aussi au lecteur que le capitaine avoit fait, depuis son départ du cap de Bonne-Espérance, plusieurs essais du jus épaissi de moût de bière dont il a déjà parlé, et que, dans un climat froid, ses effets surpassèrent toute attente. Ce jus délayé avec de l'eau chaude, dans la proportion de un à douze, donnoit une petite bière fort salutaire, et d'un bon goût. On n'aura pas de peine à le mettre en fermentation, si on le tient dans un endroit chaud, quand le tems est froid.

Le premier soin du capitaine fut d'envoyer le bateau de pêcheur chercher du poisson, et il en rapporta suffisamment pour le souper de tout l'équipage. Le lendemain, pendant quelques heures, on en prit une assez grande quantité pour le dîner. Les côtes et les bois sembloient remplis de volailles, et tous comptoient goûter des jouissances que dans leur situation on pouvoit appeler les aises de la vie. Ces avantages déterminèrent le capitaine à passer

quelque tems dans cette baie, d'autant plus que personne n'avoit jamais débarqué sur aucune des parties méridionales de la Nouvelle Zélande. Il les avoit bien découvertes dans son premier voyage, comme le rapporte le journal de Parkinson, mais il n'y avoit pris terre nulle part.

Le petit nombre de chèvres et de moutons qui restoient à bord, ne devoient pas, selon toute apparence, être aussi bien nourris sur cette côte que l'équipage, car l'herbe y est peu abondante, âpre et grossière. Quelque mauvaise qu'elle fût, on croyoit que ces animaux la dévoreroient avec avidité, mais on fut très-surpris de voir qu'ils ne vouloient pas en goûter, et qu'ils n'aimoient pas mieux les feuilles des plantes plus tendres; on examina donc ces animaux, et on reconnut que leurs dents étoient relâchées, et que plusieurs avoient tous les symptômes d'un scorbut invétéré.

Le 28, quelques-uns des officiers remontèrent la baie sur un petit bateau, dans le dessein de chasser, mais ils découvrirent des habitans. Ces officiers revinrent en avertir le capitaine, car jusqu'alors on n'avoit pas vu de naturels du pays. Bientôt après, une pirogue,

montée par sept à huit hommes, parut à une portée de fusil du vaisseau. Ils le considérèrent pendant quelques tems, et s'en retournèrent ensuite, malgré tous les signes d'amitié qu'on leur fit pour les engager à s'approcher.

Après midi, le capitaine prit deux chaloupes, avec plusieurs officiers volontaires, et ils furent dans l'anse, où l'on observa pour la première fois les Zélandais, dans l'espérance de les revoir. Le capitaine trouva une pirogue échouée sur la côte, près de deux petites huttes où étoient plusieurs vestiges de feu, quelques filets de perle, un petit nombre de poissons répandus sur la côte, et d'autres dans la pirogue; mais il ne rencontra personne, les Indiens s'étant probablement retirés dans les bois. Après avoir resté quelque tems sur la côte et laissé au milieu de la pirogue des médailles, des miroirs et de la verroterie, le capitaine se rembarqua, et fit voguer à l'entrée de la baie, où rien de remarquable ne frappa ses yeux. En revenant, il mit à terre à la même place qu'auparavant, et toujours sans voir personne. Cependant les Insulaires n'étoient pas loin, car on sentoit la fumée de leurs feux. Il ne parut pas qu'ils eussent touché à ce qu'on avoit laissé. Le capitaine, avant de retourner à bord,

ajouta cependant une hache à ses présens; « et,
» pour leur en montrer l'usage, dit M. Forster,
» on coupa les branches d'un arbre, auquel on
» la planta ».

L'après-midi du premier avril, le capitaine, accompagné de plusieurs personnes de l'équipage, alla voir si les Indiens avoient pris quelques-uns des présens qu'il leur avoit laissés. Tout étoit encore dans la pirogue, et il ne parut pas qu'aucun Zélandais y fût venu depuis. Ayant tué différens oiseaux, dont l'un étoit un canard avec un plumage bleu-gris et un bec mou, ils retournèrent le soir à bord.

Le lendemain 2, le capitaine et M. Hodges tuèrent trois veaux marins, l'un desquels pesoit 220 livres, et qui avoit six pieds de long. Ses blessures le mirent en fureur; il attaqua leur chaloupe et fut très-difficile à prendre; ils trouvèrent aussi au fond d'une anse des canards, des poules de bois, et plusieurs autres oiseaux sauvages.

Il est important de remarquer ici que la nature de cet extrait ne nous permet pas de suivre les officiers de l'équipage dans toutes leurs différentes excursions, soit à la chasse, soit à la pêche, ou pour se procurer des provisions. Nous passerons aussi sous silence les réparations qui

qui furent faites au vaisseau, et nous allons nous borner à la description des oiseaux les plus extraordinaires, que le capitaine et ses compagnons virent ou tuèrent; aux événemens les plus intéressans qui leur arrivèrent, et aux principales découvertes qu'ils firent. Concluons de tout ceci que le capitaine Cook, ainsi que ceux qu'il avoit sous ses ordres, s'acquitta de chaque partie de ses instructions, pour l'avantage et l'utilité des navigateurs qui pourroient le suivre; que M. Forster et ses compagnons descendirent fréquemment au rivage pour y herboriser; que les astronomes employèrent tous leurs instans à faire des observations, et que le but général du voyage fut rempli.

Le 6, le capitaine et quelques-uns de ses compagnons, à leur retour d'une excursion, eurent une courte entrevue avec trois des naturels du pays, un homme et deux femmes. Le capitaine et les siens eussent passé sans les voir, si l'homme ne les eût appelés par des cris. Il se tenoit avec sa massue à la main, sur la pointe d'un rocher; et derrière lui, au bord du bois, étoient les deux femmes qui avoient chacune une pique à la main. L'homme montra beaucoup de crainte, lorsque le bateau s'ap-

procha du rocher (*); cependant il tint ferme, et ne se remua pas même pour ramasser les petits présens qu'on lui jeta à terre. Le capitaine enfin débarqua, tenant à la main des feuilles de papiers blanc. Il alla à cet homme, l'embrassa, lui offrit quelques bagatelles, et dissipa sur-le-champ sa frayeur. Bientôt après, les deux femmes et les officiers qui s'étoient embarqués avec le capitaine s'approchèrent du Zélandais et de lui. Ils passèrent ensuite environ une demi-heure à parler, sans pouvoir se comprendre; et la plus jeune des femmes, qui babilloit continuellement, eut la plus grande part dans cette conversation. Un des matelots dit que la langue des femmes est bonne dans toutes les parties du monde. Le capitaine offrit à ces Indiens du poisson et de la volaille qu'il avoit sur son bateau; mais ils refusèrent ces dons, et lui firent entendre qu'ils n'en avoient pas besoin. Le soir il fallut les quitter; alors la plus jeune des femmes, qui, « par sa volubilité, dit le capitaine, surpassoit les plus grandes parleuses que j'aie jamais rencontrées, dansa devant nous, et l'homme nous examina avec beaucoup d'attention ».

(*) Nous leur dîmes, dans la langue d'Otaïti, *Tayo harre*; mon ami, je viens ici. (*Relat. de M. Forster*).

« Le lendemain matin, continue le capitaine, je fis une autre visite aux naturels du pays, et leur portai diverses choses qu'ils reçurent avec indifférence, si l'on en excepte les haches et les clous de fiche, qu'ils estimoient plus que tout le reste. Cette entrevue se passa au même endroit que celle de la veille, et nous vîmes alors toute la famille du Zélandais, composée de deux femmes (que nous prîmes pour ses épouses), d'une troisième très-jeune, d'un garçon d'environ quatorze ans, et de trois petits enfans, dont le plus jeune étoit à la mamelle. Ils étoient tous de bonne mine, excepté l'une des femmes, qui avoit une grosse loupe sur la lèvre supérieure; et elle paroissoit fort négligée par l'homme, à cause de cette difformité. Ils nous menèrent dans leur habitation, placée au milieu des bois, mais à peu de distance des bords. Nous trouvâmes deux petites huttes d'écorce d'arbres et de bâtons; sur la grève d'une crique, près des huttes, étoit une petite pirogue double, assez grande cependant pour transporter toute la famille de place en place. En les quittant, le chef me présenta une pièce d'étoffe, ou un vêtement de leur propre fabrique, un ceinturon d'algues, des colliers d'os, de petits

oiseaux et des peaux d'albatrosses. Je crus d'abord que c'étoit en retour de nos présens; mais il me détrompa bientôt, en me témoignant qu'il désiroit l'une des couvertures de notre bateau. Je compris ce qu'il vouloit; et, dès que je fus à bord, je lui en fis faire une de drap rouge ».

« Le 9, nous allâmes revoir nos Zélandais, et je les avertis de notre approche, en poussant des cris à leur manière ; mais ils ne nous répondirent point, et ne vinrent pas à notre rencontre, comme à l'ordinaire. J'en appris bientôt la cause ; car nous les trouvâmes dans leurs habitations, qui s'habilloient et se paroient avec soin. Leurs cheveux étoient peignés et huilés, rattachés au haut de la tête, et ornés de plumes blanches (*voyez* la relation de Parkinson, page 207) : quelques-uns portoient une tresse de plumes autour de leur tête, et ils avoient tous des bouquets de plumes blanches, fichés dans leurs oreilles. Ajustés ainsi, et tous debout, ils nous reçurent avec beaucoup de courtoisie. J'avois sur mes épaules le manteau ou la couverture destinée au chef, et je la lui présentai. Il en fut si charmé, qu'il détacha son patta-pattou (sa fronde), et il me le donna. Après une courte visite, nous prîmes congé d'eux ».

« Le 12, sur les dix heures, nos Zélandais vinrent en famille nous rendre notre visite. Comme ils approchoient de notre bâtiment avec beaucoup de précaution, j'allai à leur rencontre, sur une chaloupe. Dès que je fus près d'eux, j'entrai dans leur pirogue ; mais je ne pus jamais les engager à venir aux côtés du vaisseau ; enfin je fus obligé de les laisser suivre leur inclination. Ils débarquèrent dans une petite anse, tout près de nous, et ensuite ils vinrent s'asseoir sur la côte en travers de la *Résolution*, d'où ils nous parlèrent. Je fis alors jouer les cornemuses, les fifres, et battre du tambour. Ils ne montrèrent aucune attention pour les deux premiers instrumens, mais ils furent attentifs au son du tambour. Malgré nos invitations et nos caresses, ils ne voulurent pas se déterminer à monter à bord; cependant ils conversèrent très-familièrement (sans se faire comprendre) avec les officiers et les matelots qui alloient près d'eux. Ils avoient beaucoup plus d'égards pour quelques-uns de nos gens que pour d'autres ; et nous avions lieu de croire qu'ils prenoient ceux-là pour des femmes. La jeune Zélandaise témoigna un attachement extraordinaire à un homme en particulier, jusqu'à ce qu'il trahît son sexe ; mais

alors, elle ne voulut plus le souffrir à ses côtés. Je ne sais si auparavant elle le prenoit pour une femme, ou si elle vouloit punir cet homme de quelques libertés qu'il s'étoit permises avec elle ».

Près de l'anse où l'on découvrit d'abord les natifs, sur le côté méridional de sa baie, à environ une lieue au-dessus de l'endroit où étoit le vaisseau, le capitaine découvrit une grande cascade qui tombe d'une haute montagne. Écoutons M. Forster en faire la description : « Après être parvenu environ à la moitié de la montagne, une colonne transparente et argentée, de huit ou dix verges de circonférence, qui se précipite avec beaucoup d'impétuosité d'un rocher perpendiculaire et très-élevé, frappe d'abord les regards ; au quart de la hauteur, la colonne, rencontrant une portion de roc, un peu inclinée, forme une nappe limpide et très-large. Sa surface bouclée se brise en tombant sur toutes les petites éminences ; et les eaux se réunissent enfin au milieu d'un vaste et beau bassin enfermé de trois côtés par les flancs des rochers, et au front par des masses énormes de pierres irrégulièrement entassées les unes sur les autres ; le courant s'ouvre un passage entre

ces pierres, et s'enfuit, en écumant, le long de la pente de la colline jusqu'à la mer. Tous les environs des cascades, à une grande distance, sont remplis des vapeurs aqueuses, que produit la violence de la chûte. Je montai sur la pierre la plus élevée devant le bassin; et regardant au-dessous, je remarquai un superbe arc-en-ciel, d'une forme parfaitement circulaire, occasionné par les rayons du soleil, refractés dans la vapeur de la cascade. Au-delà de ce cercle, le reste du brouillard étoit teint de couleurs prismatiques, réfractées dans un ordre inverse. Je voyois, à gauche, des rochers escarpés, bruns, festonnés au sommet par des arbres et des arbrisseaux; et à droite, un tas prodigieux de grosses pierres, que la force du torrent avoit probablement arrachées de la montagne. De là s'élève un banc incliné, haut d'environ soixante et quinze verges, sur lequel est placé un rempart perpendiculaire de vingt-cinq verges, couronné de verdure et de feuillage. Plus loin à droite, les rochers sont revêtus de mousses, de fougère, d'herbes et de fleurs; même les deux côtés du courant sont couverts d'arbrisseaux et d'arbres qui ont jusqu'à quarante pieds. Le bruit de la cascade, répété par les échos, est

si fort, qu'il étouffe presque tout autre son. Les oiseaux paroissoient s'en écarter un peu ; dans le lointain, le chant aigu des grives, les accens plus graves des oiseaux à cordon, et la mélodie enchanteresse des pivoines, résonnoient de toutes parts, et ajoutoient encore aux charmes de cette scène pittoresque. En jetant les regards autour de soi, on apperçoit une baie étendue, jonchée de petites îles embellies par des arbres élevés : au-delà, des montagnes majestueuses, d'un côté, portent vers le ciel leurs têtes revêtues de nuages et de neige; et, de l'autre, l'immense plaine de l'océan termine l'horizon. Il est impossible d'exprimer avec des mots la magnificence de ce tableau. Après avoir bien joui d'un coup-d'œil si ravissant, nous contemplâmes les fleurs qui animoient le terrein, et les petits oiseaux qui chantoient avec tant de gaîté. La création animale et végétale étoit plus belle et plus abondante, dans cette baie, que par-tout ailleurs où nous avions débarqué : peut-être, parce que les côtés perpendiculaires du rocher, réfléchissant les rayons du soleil, et mettant cet espace à l'abri des tempêtes, le climat est plus doux. Les rochers et les pierres de cette cascade étoient de granit, de saxum, et d'une espèce

espèce de pierres de talc, brune et argilleuse, qui est commune dans toute la Nouvelle Zélande ».

« M. Forster qui, je crois, dit le capitaine, est bon juge en cette matière, prétendit qu'aucune des pierres qui étoient au pied de la cascade, ne contenoit de minéraux, ni de métaux; cette cascade est à la pointe orientale d'une anse, qui court au sud-ouest l'espace de deux milles, et que je nommai *l'Anse de la Cascade.* On y trouve un bon mouillage, et tout ce qui est nécessaire à des navigateurs ».

Le 13, le capitaine Cook, revenant d'une course dans la baie, avec quelques personnes de l'équipage, apperçut dans une crique une innombrable quantité de péterels bleus. Les uns voloient, d'autres étoient dans des trous en terre, au milieu des bois, dans la terre sous les racines des arbres, dans les crevasses des rochers, où on pouvoit les prendre, et où le capitaine crut que vivoient leurs petits. Comme aucun ne se montroit pendant le jour, les vieux vont probablement chercher en mer de la nourriture qu'ils apportent aux plus jeunes. Le bruit qu'ils faisoient ressembloit au croassement des grenouilles. Le capitaine Cook pensa qu'ils étoient de l'espèce à large bec,

précédemment décrite, qu'on ne rencontre pas aussi souvent en mer que les autres. Ils étoient cependant très-nombreux en ce lieu, et comme ils volent beaucoup pendant la nuit, quelques-uns de ces messieurs les prirent pour des chauves-souris.

Le 15 (*) et le 16, dans une partie de chasse, et sur une belle grève sabloneuse, ils trouvèrent une immense quantité de poules de bois, et le capitaine en tua vingt pour sa part. Quelques canards furent aussi tués, et les chasseurs retournèrent le soir avec environ sept douzaines de pièces de volaille et deux veaux marins.

(*) Les officiers qui montoient une des chaloupes, retrouvèrent le jour le petit chien noir qui s'étoit perdu le 2. Etant près de la côte, ils avoient entendu, vers la pointe voisine, un hurlement douloureux; et, au moment qu'ils débarquèrent, l'animal monta avec empressement sur leur bord. Quoiqu'il eut passé quinze jours dans les bois, il n'étoit point affamé, au contraire il paroissoit gras et bien portant. Il s'étoit probablement nourri de gros râles, que nous appelons poules d'eau, qu'on trouve en abondance dans cette partie de la Nouvelle Zélande, et de poissons à coquilles qui couvrent les rochers, ou de poissons morts, que rejette la mer sur la grève. On peut en conclurre que les animaux carnivores s'y multiplieroient, s'il y en avoit quelques-uns, puisque le pays fournit des alimens qui leur sont propres. (*Relat. de M. Forster*).

« Le 18, par un tems clair et beau, nos amis les Zélandais, dont j'ai déjà parlé, dit le capitaine, nous firent une autre visite. Le lendemain le chef de famille et sa fille se décidèrent à venir à notre bord, tandis que les autres allèrent à la pêche sur leur pirogue. Je leur montrai nos chèvres et nos moutons, qui étoient sur la côte; ils les regardèrent d'abord quelque tems avec une insensibilité stupide. Ensuite ils les demandèrent, mais nous ne leur en donnâmes pas, parce qu'ils les auroient laissé mourir de faim. Avant que l'homme posât le pied sur le ponton, pour entrer dans notre bâtiment, il se tira à l'écart, plaça une patte d'oiseau et des plumes blanches dans ses oreilles, et rompit une branche verte d'un arbrisseau voisin. Il prit à sa main cette branche et en frappa plusieurs fois les flancs du vaisseau, en répétant une harangue ou prière, qui sembloit avoir des cadences régulières, et un mètre comme un poëme. Dès qu'il eut fini, il jeta la branche dans les grandes chaînes des haubans, et entra à bord. La jeune femme qui ne faisoit ordinairement que rire et danser, se tint aux côtés de l'homme, et parut très-sérieuse pendant sa harangue. Cette manière de prononcer avec pompe et respect un discours aux étrangers,

est universelle parmi les insulaires de la mer du sud. Je conduisis les deux Zélandais dans ma chambre, où nous déjeûnions. Ils se mirent à table, mais ne voulurent goûter aucun de nos mets. L'homme cherchoit à savoir où nous dormions, et furetoit dans tous les coins de la pièce, dont chaque partie excitoit sa surprise; mais il ne pouvoit fixer son attention sur aucun objet en particulier. Les ouvrages de l'art lui apparoissoient sous le même point de vue que ceux de la nature; et il étoit aussi éloigné de concevoir les uns que les autres. Le nombre et la force de nos ponts, ainsi que d'autres parties du bâtiment, sembloient cependant le frapper davantage ».

« Avant d'entrer, il m'avoit présenté une pièce d'étoffe et une hache de talc vert. Il donna une seconde pièce d'étoffe à M. Forster; et la fille, reconnoissant M. Hodges, qui précédemment avoit fait son portrait, lui en offrit amicalement une troisième. Cette coutume de faire des présens avant d'en avoir reçu aucun est commune à tous les naturels des îles de la mer du sud; mais je ne savois pas encore qu'on l'observât à la Nouvelle Zélande. De tout ce que mon hôte reçut de moi, les haches et les clous de fiche avoient le plus de prix à ses

yeux. Dès qu'une fois il les avoit touchés, il ne vouloit plus les laisser sortir de ses mains ; au lieu qu'il portoit négligemment par-tout, et oublioit à la fin de reprendre la plupart des autres présens ».

« Nos hôtes eurent une querelle, dit M. Forster ; l'homme battit la jeune fille, qui lui rendit ses coups et se mit à pleurer. Nous ne pûmes savoir quelle fut la cause de cette dispute; mais, si la jeune personne étoit fille du Zélandais, il paroît qu'ils ne respectent pas beaucoup les droits paternels. Nos oies parurent les amuser infiniment : ils caressèrent aussi un joli chat, mais ils lui rebroussoient toujours le poil; sans doute ils admiroient la beauté de sa fourrure. L'homme voulut oindre d'une huile qu'il portoit sur lui les cheveux de M. Cook, qui n'accepta pas cet honneur; mais M. Hodges fut contraint de subir l'opération; car la jeune fille, ayant plongé une touffe de plumes dans l'huile, voulut absolument en orner le cou de notre dessinateur, qui par complaisance garda ce présent de mauvaise odeur ».

« Dès que je me fus débarrassé des deux Zélandais, dit le capitaine, on les conduisit dans la Sainte Barbe, et l'on équipa deux chaloupes pour aller examiner le fond de la baie.

Je remontai le côté méridional, et nous arrivâmes au fond de cette baie au coucher du soleil. Nous passâmes la nuit sous des tentes et sur des lits de fougère, couverts de nos manteaux. Le lendemain je débarquai sur un des côtés; à peine fûmes-nous à terre, que nous vîmes quelques canards; en me glissant doucement à travers les buissons, je vins à bout d'en tuer un. Au moment où je tirai, des naturels que nous n'avions pas découverts poussèrent un cri horrible, en deux ou trois endroits près de nous. Nous leur répondîmes par d'autres cris, et nous nous retirâmes à notre chaloupe qui étoit à un demi-mille au large. Les Zélandais continuèrent leurs cris, mais sans nous suivre; ils ne le pouvoient pas, car un bras de rivière nous séparoit, et leur nombre n'étoit pas proportionné au bruit qu'ils faisoient. Dès que je vis qu'il y avoit une rivière, je marchai avec la chaloupe et fus bientôt joint par celle que montoit le lieutenant Cooper, à qui j'avois donné ordre d'aller à notre rencontre de l'autre côté. Avec ce renfort, je remontai la rivière, tuant des canards sauvages, et nous entendîmes de tems en tems les naturels du pays dans les bois. Enfin un homme et une femme se montrèrent sur le bord de

cette même rivière. La femme agitoit dans sa main quelque chose de blanc, en signe d'amitié. Comme M. Cooper étoit près d'eux, je lui dis de débarquer; mais ne l'ayant pas fait au moment où les Zélandais l'attendoient, ceux-ci s'étoient retirés dans les bois; cependant deux autres naturels du pays parurent alors sur le bord opposé. J'essayai inutilement d'en obtenir une entrevue; car, à mesure que j'approchois de la côte, ils s'avancèrent plus avant dans la forêt, qui étoit si épaisse qu'elle les déroba à notre vue ».

« Le jusant m'obligea de quitter la rivière, et de ne pas me refugier à l'endroit où nous avions passé la nuit. Au moment où je me mettois en route, pour retourner à bord, nous apperçûmes, sur la côte opposée, deux hommes qui nous appelèrent par des cris, ce qui me détermina à faire ramer vers eux. Je débarquai, sans armes, avec deux de nos messieurs. Les deux Zélandais, à environ cent verges du bord, tenoient chacun une pique à la main. Ils se retirèrent, quand j'avançai avec mes deux compagnons; mais ils m'attendirent quand je m'approchai seul. Ce ne fut pas sans peine que je pus les engager à mettre bas leurs piques. L'un d'eux le fit ce-

pendant, et vint à ma rencontre, ayant à sa main une plante dont il me donna à tenir une extrémité, tandis qu'il tenoit l'autre dans cette position, il commença une harangue dont je n'entendis pas un mot. Il fit de longues pauses, pour me laisser, à ce que je crus, le tems de répondre; car, dès que j'avois prononcé quelques mots, il continuoit. Quand cette cérémonie, peu longue, fut finie, nous nous saluâmes l'un l'autre. Il se dépouilla ensuite de son hahou, ou vêtement, me le mit sur le dos, et la paix alors sembla fermement établie. Mes camarades vinrent auprès de moi, sans causer aucune alarme aux deux Zélandais, qui au contraire saluoient chacun d'eux, au moment où il arrivoit. Comme je n'avois rien autre chose, je donnai un couteau et une hache à chacun de ces Indiens : c'étoit, peut-être, ce que je pouvois leur offrir de plus précieux; c'étoit du moins ce qu'il y avoit pour eux de plus utile. Ils desiroient nous conduire à leurs habitations, nous promettant de nous donner à manger; je fus fâché que la marée et d'autres circonstances ne me permissent pas d'accepter leur invitation. Nous apperçûmes d'autres naturels du pays, sur les bords du bois, mais ils se tinrent éloignés de nous; c'étoient,

c'étoient, probablement, leurs femmes et leurs enfans. Quand je les quittai, ils nous suivirent à notre chaloupe ; et, voyant les fusils couchés sur l'arrière, ils firent signe de les ôter (*). On leur accorda ce qu'ils desiroient ; ils s'approchèrent alors, et nous aidèrent à mettre en mer. Ils ne cherchèrent point à toucher les fusils ; ils les avoient vu tuer des canards, et les regardoient comme des instrumens de mort. Nous avions soin de les guetter, car ils desiroient d'ailleurs la possession de tout ce qui frappoit leurs yeux ».

« Nous ne remarquâmes ni pirogues ni bateaux ; deux ou trois morceaux de bois, attachés ensemble, leur en tenoient lieu, et suffisoient pour les transporter sur la rivière au bord de laquelle ils vivoient. Le poisson et les oiseaux y sont en si grande abondance, qu'ils ne vont pas chercher fort loin leur nour-

---

(*) Le Zélandais qui vint près de nous avec la jeune femme, dit M. Forster, ayant vu tirer plusieurs coups de fusil, desira d'en faire autant, et nous y consentîmes volontiers. La jeune femme que nous regardions comme sa fille, toute épouvantée de ce dessein, se jeta à ses pieds pour l'y faire renoncer. Il fut insensible, et tira un premier coup de fusil, et ensuite plusieurs autres, avec beaucoup de fermeté.

riture; et leurs voisins sont en trop petit nombre pour les inquiéter. Tous les Zélandais de ce canton n'excédoient pas, je crois, trois familles. Il étoit midi, lorsque nous quittâmes ces deux hommes; nous descendîmes le côté septentrional de la baie, et nous arrivâmes au vaisseau à huit heures ».

« J'appris que le Zélandais et sa fille avoient demeuré la veille à bord, jusqu'à midi, et que nos gens leur ayant dit que j'avois laissé des poissons dans l'anse de la cascade, ils allèrent les prendre. Cette petite famille resta dans notre voisinage jusqu'aujourd'hui 20; mais elle quitta ce canton, et nous ne la revîmes plus. Ce départ nous parut d'autant plus extraordinaire, que nous l'avions toujours comblée de présens. Nous ne lui donnâmes pas moins de huit ou dix haches, trois ou quatre fois autant de grands clous de fiche, outre plusieurs autres choses. Avec autant de meubles précieux, il n'y avoit pas de Zélandais aussi riche, et ils avoient eux seuls plus de haches que tout le reste du pays ».

« L'après-midi du 21, j'allai sur les îles, avec un parti, afin de chasser au veau marin. La houle étoit si grosse, que nous ne pûmes débarquer qu'à un endroit, où nous en tuâmes

dix. Ces animaux nous étoient d'une grande utilité : les peaux servoient aux agrès ; la graisse donnoit de l'huile à brûler ; et nous en mangions la chair. La fressure est aussi bonne que celle d'un porc, et la saveur de la chair de quelques-uns égale presque celle d'une tranche de *beef-stake* ».

« Le matin du 23, quelques officiers allèrent à l'anse de la cascade, dans le dessein de gagner le haut d'une montagne. Ils en atteignirent le sommet à deux heures de l'après-midi, comme je le reconnus par les feux qu'ils allumèrent. De retour à bord, le soir, ils m'apprirent que, dans l'intérieur du pays, on n'appercevoit que des montagnes stériles, couvertes de neige, de roches escarpées, et d'affreux précipices séparés par des vallées, ou plutôt par des abîmes qui faisoient naître la frayeur. Au côté sud-ouest du cap ouest, ils découvrirent une chaîne de rochers, sur lesquels la mer se brisoit à une grande hauteur ».

« Il nous restoit cinq oies de celles que nous avions apportées du cap de Bonne-Espérance ; et le lendemain matin, j'allai à *l'Anse des Oies* (que j'ai ainsi nommée pour cela), et je les y laissai. Deux motifs me déterminèrent à choisir cette place : il n'y avoit point d'ha-

bitans qui pussent les troubler ; et comme on y trouve beaucoup de nourriture, je suis persuadé qu'elles se multiplieront, qu'elle se répandront sur toute la Nouvelle Zélande, et qu'enfin elles rempliront les intentions que j'ai eues en les déposant. Nous passâmes la journée à chasser dans l'anse et aux environs ; et, à dix heures du soir, nous fûmes de retour à bord. L'un de nous tua un héron blanc, qui ressembloit exactement à celui que décrit M. Pennant, dans sa Zoologie Britannique, et que l'on voit encore, ou que l'on voyoit autrefois en Angleterre ».

« Depuis huit jours, nous avions un beau tems continu, circonstance que je crois peu commune dans cette partie de la Nouvelle Zélande, et sur-tout dans cette saison de l'année. J'en profitai pour compléter nos provisions d'eau et de bois, pour faire racommoder les agrès, calfater le vaisseau, et tout disposer, afin de remettre en mer ».

« Le 27, j'allai reconnoître le bras ou le goulet que j'avois découvert le jour où je revins du fond de la baie. Après l'avoir remonté, ou plutôt descendu, l'espace de deux lieues, je trouvai qu'il communique à la mer, et qu'il offre, aux vaisseaux qui vont au nord,

une meilleure sortie que celui par où j'étois entré. Pendant cette course, nous tuâmes quarante-quatre oiseaux, pies de mer, canards, etc. Cependant je ne m'écartai pas d'un pied de ma route, et ne perdis pas plus de tems qu'il n'en fallut pour les ramasser ».

« Nos tentes, nos munitions étoient à bord le 28, et je n'attendois que du vent, pour sortir du hâvre, par le nouveau passage dont j'ai parlé, et par où je me proposois de rentrer en mer. Comme il n'y avoit plus rien sur la côte, je mis le feu à divers endroits du terrein que nous avions occupé; on le bêcha, et on y séma différentes plantes de jardin. Le sol ne promettoit pas un grand succès à cette plantation, mais je n'en trouvai par de meilleur ».

« En peu de jours, selon M. Forster, dix Européens avoient éclairci et défriché le bois, dans un espace de plus d'un acre; cinquante nouv. Zélandais, avec leurs outils de pierre, n'auroient pas fait ce travail en trois mois. Ce canton, où une quantité innombrable de plantes entassées sans aucun ordre offroient l'image du cahos, étoit devenu, sous nos mains, un joli champ, où cent-vingt hommes exerçoient leur industrie sans relâche... On tira, des plantes indigènes, dont les naturels du

pays ignoroient la propriété, une boisson agréable et salutaire qui rafraîchissoit les travailleurs. D'autres apprêtoient soigneusement un repas de poissons délicieux. Les calfats et les agréeurs, placés sur les côtés du vaisseau, sur les mâts, contribuoient à animer la scène, et remplissoient l'air de leurs chants, tandis que l'enclume, au bas de la colline voisine, résonnoit sous les coups du marteau. Déjà les arts commençoient à fleurir dans ce nouvel établissement; le crayon, ou le pinceau d'un jeune artiste, rendoit la forme des animaux et des végétaux de ces bois déserts; cette contrée pittoresque et sauvage se retrouvoit sur une toile: la nature, étonnée de se voir si fidèlement copiée, y conservoit ses teintes et ses couleurs les plus brillantes. Les sciences ne dédaignoient point ce lieu solitaire; l'œil attentif d'un astronome y contemploit le mouvement des corps célestes; des philosophes observoient les plantes et les animaux des forêts et des mers: en un mot, on appercevoit, de tous côtés, la naissance des arts et des sciences, au milieu d'un pays plongé, jusques-là, dans une longue nuit d'ignorance et de barbarie. Telle est la supériorité de puissance des hommes civilisés sur les hommes barbares ».

A deux heures de l'après-midi du 29, le capitaine appareilla avec une brise légère du sud-ouest, et porta au haut de la baie, sur le nouveau passage. Mais, malgré les plus grands efforts, ce ne fut que le 11 de mai qu'il lui fut possible de quitter cette même baie, et de gagner la pleine mer, tant il fut contrarié par le mauvais tems et les vents (*). Il ne sortit du

---

(*) Le lieutenant Pickersgill et les deux MM. Forster, envoyés pour examiner le second bras qui tourne à l'est, essuyèrent le 8 et le 9 une violente tempête. Ayant monté une colline, ils firent du feu sur un rocher étroit; mais la force du vent faisoit précipiter les flammes en tourbillons autour d'eux, et ils étoient contraints à chaque instant de changer de place. Ayant saisi chacun un tison ardent, ils se jetèrent dans leur bateau pour gagner des bois. Ils y furent encore plus mal. L'humidité y étoit telle, que le feu pouvoit à peine y brûler; et rien ne les mettoit à l'abri d'une grosse pluie. La fumée qui ne pouvoit monter les étouffoit; et ils se couchèrent enveloppés dans leurs manteaux tout mouillés. A deux heures un effrayant coup de tonnerre les éveilla. La tempête étoit devenue un véritable ouragan. Le rugissement des vagues, l'agitation des forêts, la chûte des gros arbres, qui se fracassoient en tombant, inspiroient l'épouvante.... Un éclair terrible illumina tout le bras de la mer. « Je vis, dit Forster, les vagues fumantes se rouler en montagnes les unes sur les autres. Tout sembloit présager un bouleversement universel. L'éclair fut accompagné

milieu des terres qu'à midi ; la latitude étoit alors de 45 d 34 m 30 s sud, l'entrée de la baie restant au sud-est par est.

La nature de cet extrait ne permettant pas de placer ici les instructions pour sortir de la baie Dusky, que le capitaine donne aux navigateurs, nous allons faire une courte description du pays adjacent. M. Parkinson, qui n'avoit pris terre ni sur la partie méridionale, ni sur la partie occidentale de Tavai Poenammoo, ou selon lui, Toai Poonamoo, n'a pu parler que de la côte.

Le pays est extrêmement montueux, non-seulement aux environs de la baie Dusky, mais dans toute la partie sud de cette côte occidentale de Tavai Poenammoo. On ne trouve nulle part des sites plus sauvages et plus escarpés; on ne voit dans l'intérieur que des sommets de montagnes d'une hauteur étonnante, et des roches stériles, absolument pelées, excepté aux endroits où elles sont couvertes de neige; mais la terre qui touche la côte de la mer,

---

de l'explosion la plus éclatante que j'aie jamais entendue ; et ce bruit, répercuté par des roches brisées, prit une nouvelle force ». Ils passèrent la nuit dans cette déplorable situation.

mer, et toutes les îles sont revêtues d'un bois épais, presque jusqu'au bord de l'eau. Il y a, comme dans le reste de la N. Zélande, des arbres de différentes espèces, propres à l'architecture navale, à l'ébénisterie et à plusieurs autres ouvrages. L'arbre le plus gros est le sapinette, ainsi nommé par Cook, à cause de la ressemblance de son feuillage à celui du sapinette d'Amérique ; quoique le bois en soit plus pesant, et qu'il approche davantage du pin. La plupart de ces arbres ont de six à dix pieds de tour, et de soixante à cent pieds de hauteur, et sont assez gros pour en faire un grand mât d'un vaisseau de cinquante canons. Toute la Nouvelle Zélande est remplie d'un grand nombre d'arbres aromatiques, la plupart de l'espèce des myrtes ; mais, au milieu de cette variété, il n'y en a pas un seul qui donne du fruit bon à manger. Les bois sont presque par-tout si remplis de lianes, qu'il est difficile à un homme de s'y frayer un passage : il y en a de cinquante ou soixante brasses de long.

Forster pense que, dans cette partie de la Nouvelle Zélande, les forêts sont dans leur véritable état de nature. « Les plantes et les buissons, dit-il, y obstruoient notre passage; nous trouvions sur notre chemin un grand nombre

d'arbres pourris, que la vieillesse et les vents avoient abattus. De jeunes arbres, des plantes parasites, de la fougère, de la mousse, poussoient de toutes parts au milieu du fertile terreau qui entouroit le vieux bois. Une écorce trompeuse couvroit quelquefois une substance intérieurement pourrie. Les petits oiseaux qui remplissent ces bois connoissent si peu les hommes, qu'ils se juchoient tranquillement sur les arbres les plus voisins de nous, même à l'extrémité de nos fusils; et peut-être nous regardoient-ils avec une curiosité égale à la nôtre. Leur audace les sauva d'abord du danger, puisqu'il étoit impossible de les tuer si près ; mais bientôt un chat que nous avions à bord, alla régulièrement tous les matins se promener dans les bois, et fit un grand massacre de ces pauvres oiseaux, qui n'étoient point en garde contre un ennemi si perfide ».

Le sol est un terreau noir, formé évidemment de végétaux pourris, et si peu compact, qu'on enfonce à chaque pas. C'est peut-être la cause pour laquelle on voit de si grands arbres abattus par le vent, même dans la partie la plus épaisse des bois. Excepté le lin, le chanvre et quelques autres plantes, il y a peu d'herbages, et Cook n'y trouva qu'une poignée de cresson et un peu de céleri.

La baie Dusky abonde en poissons. Un bateau monté par six ou huit hommes, avec des hameçons et des lignes, en prenoit chaque jour assez pour tout l'équipage. Les poissons sont aussi variés qu'ils sont abondans. On trouve les espèces les plus communes sur la côte septentrionale, et même quelques-unes de supérieures, telles que le poisson *chou*, comme le capitaine Cook le nomma. Ce poisson est très-gros, d'une excellente saveur, et, de l'avis de la plupart des gens de l'équipage, le mets le plus délicat que leur ait fourni cette mer. Les poissons à coquilles consistent en moules, pétoncles, écrevisses, et plusieurs autres, etc. Les veaux marins sont les seuls amphibies; ils rodent en grand nombre autour de cette baie, sur les petits rochers et sur les îles près la côte de la mer.

« Nous y avons compté, dit le capitaine, cinq différentes espèces de canards, et quelques-uns que je ne crois point avoir vus ailleurs. Le plus gros est de la taille du canard musqué; il a un beau plumage, de couleurs agréablement variées; et c'est pour cela que nous lui donnâmes le nom de *canard peint*. Le mâle et la femelle portent une grande tache blanche sur chaque aîle : la femelle est blanche à la tête et

au cou ; mais toutes les autres plumes, ainsi que celles de la tête et du cou du mâle, sont brunes et variées. La seconde espèce a le plumage brun, les aîles d'un vert brillant, et elle est à-peu-près de la grosseur d'un canard domestique anglais. La troisième est le canard gris-bleu, ou le canard sifflant, comme quelques-uns l'appellent, à cause du sifflement qu'il produit. Le bec des canards de cette troisième espèce est mou, et d'une substance cartilagineuse. La quatrième est un peu plus grosse que la sarcelle, d'un gris noir très-luisant au-dessus du dos, et d'une couleur de suie grisâtre foncée, au-dessous du ventre. Le mâle a quelques plumes blanches à la queue. Il y a peu de canards de cette sorte, et nous n'en avons vu que sur la rivière au fond de la baie. La dernière espèce enfin ressemble beaucoup à la sarcelle. Les autres oiseaux de terre ou de mer se trouvent dans les diverses parties de la N. Zélande, excepté le péterel bleu dont j'ai déjà parlé, et les poules d'eau ou de bois. Quoique ces poules soient assez nombreuses ici, je n'en ai vu ailleurs qu'une; c'est peut-être parce que, ne pouvant voler, elles habitent les bords des bois, et se nourrissent de ce que la mer répand sur la grêve. Elles sont si douces et si peu

sauvages, qu'elles restoient devant nous, et nous regardoient, jusqu'à ce qu'on les tuât à coups de bâton. Les naturels en ont peut-être ainsi détruit la plus grande partie. Elles ressemblent beaucoup aux poules de nos basses-cours, dont elles ont la grosseur. La plupart sont de couleur noire, sale et d'un brun foncé; elles sont très-bonnes en pâté et en fricassée. Parmi les petits oiseaux, je ne dois pas omettre l'oiseau à cordon, le poy, et la queue d'éventail, à cause de leur singularité. L'oiseau à cordon est ainsi nommé, parce qu'il a deux petits appendices sous le bec, aussi larges que ceux d'un petit coq de basse-cour : il est plus long qu'un oiseau noir anglais; il a le bec court et épais, les plumes couleur de plomb foncé, les appendices d'un jaune lourd, presque orange. Le poy est plus petit que l'oiseau à cordon. Il a les plumes d'un beau bleu mazarin, excepté celles du cou qui sont d'un joli gris d'argent, et deux ou trois autres courtes et blanches, qu'il porte à la racine de l'aîle. Deux petites touffes de plumes bouclées, blanches comme la neige, lui pendent au-dessous du cou. On les appelle ses *poies* ; et comme ce mot à Otaïti signifie des pendans d'oreille, nous en avons donné le nom à l'oiseau. Il n'est pas moins re-

marquable par la douceur de son chant que par la beauté de son plumage. Sa chair est délicieuse, et les bois ne nous fournissoient pas de mets aussi friands. Il y a cinq différentes espèces de queue d'éventail; le corps de la plus remarquable n'est guères plus gros qu'une bonne aveline; cependant elle étale une queue d'un joli plumage, et qui forme les trois quarts d'un demi-cercle, de quatre ou cinq pouces au moins de rayon (*) ».

« Quelques jours après notre arrivée dans le hâvre de Pickersgill, trois ou quatre de nos gens qui abattoient des bois, pour l'emplacement des tentes, virent un quadrupède. Mais, comme ils n'en firent pas la même description, je ne puis dire de quelle espèce il étoit. Tous convinrent, cependant, qu'il étoit à-peu-près de la grosseur d'un chat, d'une couleur de souris, et qu'il avoit les jambes courtes. Celui des matelots qui l'observa le mieux, m'assura qu'il avoit une grande queue touffue,

(*) Forster dit qu'il trouva aussi, dans la N. Zélande, des cormorans, des pies de mer, des albatrosses, des mouettes, des pinguins, des faucons, des pigeons, des parrots de deux espèces, quoique ces oiseaux ne se tiennent ordinairement que dans des climats chauds.

et qu'il ressembloit assez au chakal. Il est probable que cet animal est d'une espèce jusqu'alors inconnue. Cet incident prouve toutefois que la Nouvelle Zélande n'est pas aussi destituée de quadrupèdes que nous l'avions cru ».

« Les plus malfaisans de ces animaux sont les petites mouches de sable, noires. Elles sont très-nombreuses, et incommodèrent extrêmement l'équipage. Leur morsure cause une démangeaison insupportable ; et fait enfler la peau ; comme on ne peut s'empêcher de se gratter, on a bientôt des ulcères semblables à ceux de la petite vérole ».

« Les pluies, presque continuelles, doivent être comptées parmi les inconvéniens de cette baie. Peut-être, cependant, n'arrivent-elles qu'à la saison de l'année où nous y étions. Mais la situation du pays, l'élévation considérable et la proximité des montagnes, feroient croire qu'il y pleut beaucoup dans tous les tems. Cependant, l'équipage exposé chaque jour à la pluie, n'en fut point incommodé ; au contraire, ceux qui étoient malades ou indisposés, lors du débarquement, recouvrèrent peu à peu la santé, et chacun eut de la force et de la vigueur ; ce qu'il faut

attribuer à la salubrité du lieu, et aux provisions fraîches que j'y trouvai. La bière, d'ailleurs, n'y contribua pas peu : celle que nous fimes d'abord, avec des feuilles de sapinette, étoit trop astringente ; mais on y mêla par la suite une quantité égale de plante de thé (c'étoit une plante que nous avions ainsi nommée, pendant mon premier voyage, parce que nous nous en servions en place de thé); elle détruisit la qualité astringente de l'autre, et fit une bière extrêmement bonne ».

« Les habitans de cette baie sont de la même race que ceux des autres parties de la N. Zélande ; ils parlent la même langue, et observent à-peu-près les mêmes coutumes. Il n'est pas aisé de deviner ce qui a pu engager trois ou quatre familles (car je crois qu'il n'y en a pas davantage) à s'éloigner ainsi de la société des autres humains. Puisque nous avons rencontré quelques individus vis-à-vis de nos mouillages, il est probable que toute cette île méridionale est un peu habitée ; mais, en comparant le nombre de ceux que nous vîmes avec tous les vestiges d'hommes qui frappoient nos regards, en différentes parties de cette baie, on reconnoît qu'ils mènent une vie errante; et, si l'on en peut juger par l'apparence, il

il ne règne pas une amitié parfaite entre les familles (*) ».

« Je terminerai cette description de la baie Dusky, par les observations qu'a faites M. Wales, et qu'il m'a communiquées. Il a trouvé que la latitude de son observatoire au hâvre de Pickersgill étoit de 45 d 47 m 26 s et demie sud ; et, suivant un terme moyen de plusieurs distances de la lune au soleil, sa longitude de 166 d 18 m est, c'est-à-dire, un demi degré moins que ne l'indique la carte de mon premier voyage ».

« Le 11 mai (déjà cité), en quittant la baie Dusky, je fis route le long de la côte, sur le canal de la Reine-Charlotte, où je m'attendois à trouver *l'Aventure*. Je ne vis rien de remarquable dans ce passage. Le 17, à quatre heures après midi, étant alors à environ trois lieues à l'ouest du cap *Stephens*, avec un bon vent de l'ouest sud-ouest, et un tems clair, le vent s'éteignit tout-à-coup, et nous eûmes calme; des nuages très-épais obscurcirent subitement le ciel, et sembloient annoncer une tempête.

(*) En quittant un de ces Zélandais, dit Forster, il fit signe qu'il alloit tuer des hommes. Leur intrépidité naturelle les excite souvent au carnage.

Nous carguâmes toutes les voiles. Bientôt après, nous apperçûmes six trombes : quatre s'élevèrent et jaillirent entre nous et la terre, c'est-à-dire, au sud-ouest de nous ; la cinquième étoit à notre gauche : la sixième parut d'abord dans le sud-ouest, au moins à la distance de deux ou trois milles du vaisseau. Son mouvement progressif fut nord-ouest, non pas en ligne droite, mais en ligne courbe, et elle passa à cinquante verges de notre arrière, sans produire sur nous aucun effet. Je jugeai le diamètre de sa base d'environ cinquante ou soixante pieds ; c'est-à-dire, que la mer, dans cet espace, étoit fort agitée, et jetoit de l'écume à une grande hauteur. Sur cette base, il se formoit un tube, ou colonne ronde, jaunâtre et brillante quand le soleil l'éclairoit, et par où l'eau ou l'air, ou même tous les deux ensemble, étoient portés en jet spiral, au haut des nuages. Quelques personnes de l'équipage dirent avoir vu un oiseau dans une des trombes près de nous, et qui, en montant, étoit entraîné de force, et tournoit comme le balancier d'un tourne-broche. Pendant la durée de ces trombes, nous avions, de tems à autre, de petites bouffées de vent de tous les points du compas, et quelques légères ondées d'une

pluie qui tomboit ordinairement en larges gouttes. Le tems continua à être ainsi épais et brumeux, quelques heures après, avec de petites brises variables. Enfin le vent se fixa dans son ancien rumb, et le ciel reprit sa première sérénité ».

« Quelques-unes de ces trombes sembloient par intervalles être stationnaires; d'autres fois, elles paroissoient avoir un mouvement de progression vif, mais inégal, et toujours en ligne courbe, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; de sorte que nous remarquâmes, une ou deux fois, qu'elles se croisoient. D'après le mouvement d'ascension de l'oiseau, et d'après plusieurs autres circonstances, il est clair que des tourbillons produisoient ces trombes; que l'eau y étoit portée avec violence vers le haut, et qu'elles ne descendoient pas des nuages, ainsi qu'on la prétendu dans la suite. Elles se manifestent d'abord par la violente agitation et l'élévation de l'eau. Un instant après, on voit une colonne ronde, ou un tube, qui se détache des nuages placés au-dessus, et qui, en apparence, descend jusqu'à ce qu'elle joigne, au-dessous, l'eau agitée. Je dis en apparence, parce que je crois que cette descente n'est pas réelle, mais que l'eau agitée qui est au-dessous,

a déjà formé le tube, et qu'il monte trop petit, ou trop mince, pour être d'abord apperçu. Quand ce tube est fait, ou qu'il devient visible, son diamètre apparent augmente, et il prend assez de grandeur. Il diminue ensuite, et enfin il se brise, ou devient invisible vers la partie inférieure. Bientôt après, la mer reprend son état naturel, les nuages attirent peu à peu le tube, jusqu'à ce qu'il soit entièrement dissipé. Le même tube a quelquefois une direction verticale, et d'autres fois une direction courbe et inclinée (*). On m'a dit que le feu du canon les dissipe, et je suis d'autant plus fâché de n'avoir pas essayé, que nous en étions assez proche, et que nous avions un canon tout prêt; mais, dès que le danger fut passé, je ne pensai pas à nous en garantir,

(*) Quand la dernière trombe s'évanouit, dit Forster, il y eut un éclair sans explosion. . . . Ces trombes qui touchoient à la mer et aux nuages, frappoient d'admiration et de terreur. Les marins les plus expérimentés ne savoient que faire; la plupart d'entr'eux avoient vu de loin de pareilles trombes, mais jamais ils ne s'étoient trouvés ainsi environnés de toutes parts. Ces trombes parurent environ trois quarts d'heure et nous avions alors trente-six brasses d'eau. (Relat. de Forster, p. 368).

j'étois trop occupé à contempler ces météores extraordinaires ».

« Le vent ayant repassé à l'ouest, comme je l'ai déjà dit, je repris ma route à l'est; et le lendemain 18, à la pointe du jour, nous fûmes en travers du canal de la Reine-Charlotte, où nous découvrîmes l'Aventure par les signaux qu'il nous fit : événement qui nous causa la joie la plus vive. A midi le lieutenant Kemp vint à bord, et m'apprit que le capitaine Furneaux nous attendoit ici depuis environ six semaines; à six heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans l'anse du vaisseau, près de l'Aventure, qui, pour témoigner sa joie, tira treize coups de canon; nous en tirâmes autant. Le capitaine Furneaux, qui se rendit à l'instant à mon bord, me fit le récit suivant de ses opérations, depuis le moment où il fut séparé de *la Résolution* » :

« La Résolution étant à environ deux milles en avant, le 7 fevrier 1793, le vent sauta à l'ouest, et amena une brune très-épaisse, qui nous le fit perdre de vue; bientôt après nous entendîmes un coup de canon, et il nous sembla qu'il venoit de bas-bord; sur quoi, je mis le cap au sud-est, et fis

tirer un pierrier de quatre à chaque demi-heure, mais on ne répondit point, et nous ne vîmes plus *la Résolution* : je repris donc alors la route que je suivois avant la brune. Le soir le tems fut très-clair, et cependant nous ne découvrîmes point le bâtiment du capitaine Cook ; ce qui nous causa beaucoup de peine. Je revirai et portai à l'ouest, afin de croiser, suivant nos conventions, dans le parage où nous l'avions apperçu la dernière fois ; mais le lendemain, des grains de vent très-pesans et du brouillard nous obligèrent de mettre à la cape, ce qui nous empêcha d'atteindre l'endroit projetté ; cependant je croisai trois jours aussi près de cet endroit qu'il me fut possible. Abandonnant alors toute espérance de nous rejoindre, je marchai vers nos quartiers d'hiver, éloignés de 1400 lieues, à travers une mer inconnue, et je réduisis la ration d'eau à une quarte par jour ».

« Nous eûmes pendant plusieurs jours beaucoup de vent d'ouest et de gros grains, avec des rafales, de la neige, de la pluie neigeuse et une longue mer creuse du sud-ouest, de sorte que nous jugeâmes qu'il n'y avoit point de terre dans ce rumb ».

« Le 26 au soir, nous apperçûmes dans le nord nord-ouest, un météore extrêmement brillant. Il dirigeoit sa course au sud-ouest, et il y avoit au firmament une très-grande lueur, telle que celle qui est connue dans le nord sous le nom d'*aurore boréale*. Nous vîmes cette lueur pendant plusieurs nuits; et, ce qui est remarquable, nous ne rencontrâmes qu'une île de glace, depuis que nous eûmes quitté *la Résolution*, jusqu'à notre arrivée dans la N. Zélande, quoique je me sois tenu la plupart du tems à deux ou trois degrés au-dessus de la latitude, où les premières avoient frappé nos regards; nous étions suivis, chaque jour, d'un grand nombre d'oiseaux de mer, et nous vîmes souvent des marsouins tachetés de blanc et de noir, d'une manière très-curieuse ».

» Le premier de mars, l'homme qui étoit au haut des mâts, crie: *terre à bas-bord*; ce qui nous surprit beaucoup. A l'instant, je serrai le vent et portai dessus; mais quelques heures après nous fûmes détrompés: on n'avoit vû que des nuages qui disparurent à mesure que nous en approchions. Je dirigeai alors ma route vers les terres mar-

quées dans les cartes, sous le nom de *Van-Diemen*, découverte par Tasman en 1642 ».

« Le 9 mars, étant par 43 d de latitude sud, et 145 d 36 m de longitude est, nous vîmes terre à environ huit ou neuf lieues de distance. Nous y portâmes; et, après avoir laissé trois ou quatre petites îles, nous découvrîmes une côte escarpée, qui paroît avoir plusieurs baies ou mouillages. Le pays est ici montueux et rempli d'arbres; la côte de roche et le débarquement difficile, parce qu'un vent y souffle constamment de l'est, ce qui occasionne une houle si forte, que le sable ne peut pas se tenir sur le rivage».

« Le matin du 10, nous eûmes calme; le vaisseau étoit à quatre milles de la côte. J'envoyai à terre le second lieutenant avec la grande chaloupe, afin de savoir s'il y avoit un hâvre ou quelque bonne baie. Bientôt le vent commenca à souffler très-fort, et je fis plusieurs fois signe au bateau de revenir, mais le lieutenant ne me vit et ne m'entendit point. Le vaisseau se trouvant à trois ou quatre lieues au large, nous n'appercevions pas de vestige de nos gens, et nous fûmes fort en peine, car la mer étoit très-grosse. Cependant à une heure après midi,

midi, le-bateau, à notre grande satisfaction, reparut sain et sauf. Ayant débarqué avec beaucoup de peine, on trouva plusieurs cantons où les Indiens avoient été, et particulièrement un qu'ils venoient de quitter depuis peu. Un feu y brûloit encore, au milieu d'un grand nombre de coquilles. De cette place, un sentier probablement ouvroit dans les bois, et conduisoit à l'habitation de ces Indiens, mais le mauvais tems empêcha le lieutenant d'y entrer. Le sol paroît très-fertile, le pays bien boisé; et des eaux abondantes tombent des rochers dans la mer en belles cascades, qui ont deux ou trois cents pieds d'élévation perpendiculaire, mais rien n'annonçoit un mouillage sûr ».

« Je fis voile ensuite pour la baie de Frédéric-Henri. A midi jusqu'à trois heures, je courus le long de la côte, en travers de la pointe la plus occidentale d'une baie très-profonde, appelée par Tasman, *baie des tempêtes*. Durant cette traversée, nous eûmes des grains très-pesans et de la brume. Lorsque le tems s'éclaircit, je vis plusieurs feux au fond de la baie, qui a deux ou trois lieues de profondeur, et qui renferme, sans

doute, de bons mouillages; mais le tems étoit si mauvais, que je ne crus pas pouvoir y entrer sans danger. A sept heures, ayant peu de vent, nous jetâmes l'ancre d'affouche, par 24 brasses, fond de sable, en travers d'une jolie baie. Comme la soirée étoit belle, un moment après que nous fûmes mouillés, nous fîmes une observation de l'étoile *autarès* et de la lune, qui donna 147 ^{d} 34 ^{m} est, pour notre longitude. Nous étions par 42 ^{d} 20 ^{m} de latitude-sud; nous prîmes d'abord cette baie pour celle que Tasman a appelée *Baie de Frédéric Henry;* mais nous trouvâmes ensuite que la sienne gît cinq lieues au nord de celle-ci ».

« Le 11, à la pointe du jour, j'envoyai le maître à terre, pour sonder la baie et trouver une aiguade. Il revint à huit heures, après avoir découvert un excellent hâvre, vers lequel je portai. A sept heures du soir, je mouillai par sept brasses, à environ un demi-mille du rivage de chaque côté. Nous prîmes l'extrémité septentrionale de la baie pour la pointe de Tasman, et nous donnâmes à la pointe orientale le nom d'île des *Pinguins*, à cause d'un oiseau très-curieux de cette espèce que nous y prîmes ».

« Nous y restâmes cinq jours. Ce tems fut employé à faire du bois et de l'eau, et à raccommoder les agrès. Le pays est très-agréable, le sol noir et fertile, quoique léger. Les flancs des collines sont couverts d'arbres élevés, épais, et qui croissent à une grande hauteur, avant de pousser des branches. On les voit toujours verts; le bois est très-cassant et se fend avec aisance. Je n'en ai observé que de deux espèces différentes. Les feuilles de l'une sont longues, étroites, et la graine, dont j'ai rapporté des échantillons, a la forme d'un bouton, et une bonne odeur. L'autre a des feuilles ressemblantes à celles du laurier femelle, et elle a une odeur et une saveur agréable d'épicerie. En coupant quelques-uns de ces arbres, pour du bois à brûler, il en sortit de la gomme que notre chirurgien appeloit *gomme laque*. Les arbres sont la plupart brûlés ou grillés près de la terre, parce que les naturels du pays mettent le feu aux arbrisseaux, dans les endroits les plus fréquentés, moyen sans lequel ils ne pourroient marcher facilement sous les arbres ».

« Parmi les oiseaux que nous avons remarqués, il en est un pareil au corbeau. Plusieurs de l'espèce de la corneille, sont noirs, avec

les pointes des plumes de la queue et des aîles, blanches, le bec long et très-pointu. Un de nos messieurs tua un oiseau blanc, de la grosseur d'un grand milan. Quant aux quadrupèdes, nous n'en avons apperçu qu'un : c'étoit un opossum; mais nous trouvâmes la fiente de quelques autres, que nous jugeâmes de l'espèce des daims. Il y a peu de poissons dans la baie; nous y prîmes, cependant, des goulus, des chiens de mer, et d'autres appelés *nourrices*, par nos matelots, et ressemblans aux chiens de mer, excepté seulement qu'ils sont couverts de petites taches-blanches; et enfin des petits poissons, peu différens des mulettes. Les lagunes d'une eau saumâtre sont remplies de truites, et de quelques autres poissons ».

« Durant notre mouillage, de la fumée et plusieurs feux s'offrirent à nos regards, à environ huit ou dix milles du bord de la côte au nord; mais nous ne vîmes point de naturels du pays. Cependant, ils fréquentent souvent cette baie, car nous sommes entrés dans différentes huttes, où nous avons trouvé des sacs et des filets d'herbe, avec lesquels, je crois, ils transportent leurs provisions et leurs ustensiles; une pierre dont ils se servent pour allumer du feu; une mêche d'écorce d'arbre (je

ne puis dire de quelle espèce), et une de leurs lances. Je pris ces meubles, et laissai en place des médailles, des pierres à fusil, quelques clous, et un vieux barril vide, cerclé de fer. Ils ne semblent pas avoir la moindre connoissance des métaux. Les branches d'arbres qui composent leurs huttes, sont brisées ou fendues, et jointes ensemble, avec de l'herbe, en forme circulaire. L'extrémité la plus large de ces branches s'enfonce en terre, et la plus petite qui forme une pointe au sommet, est couverte de fougère et d'écorce. La construction de ces huttes est si mauvaise, qu'elles ne mettent pas à l'abri d'une grosse pluie. Le foyer est au milieu, et il étoit environné de monceaux de moules, d'écailles d'huîtres, et de débris d'écrevisses, dont je crois qu'ils se nourrissent principalement, quoique nous n'ayons vu aucun de ces poissons. Ils couchent autour du feu, sur la terre, ou sur l'herbe sèche. Je pense qu'ils nont pas de demeure fixe, puisque leurs maisons ne paroissent bâties que pour quelques jours. Ils errent en petites troupes, de place en place, afin de chercher de la nourriture ; aucun autre motif ne détermine leurs courses. Je n'ai jamais observé plus de trois ou quatre huttes dans un

endroit : chacune peut contenir trois ou quatre personnes seulement; et, ce qu'il y a de remarquable, nous n'avons pas apperçu le moindre débris de pirogue ou de canot : nous jugeâmes tous qu'ils n'en ont pas. Enfin cette race est très-ignorante et très-misérable, quoique sous le plus beau climat du monde. Elle habite un pays capable de produire tout ce qui est nécessaire à la vie. Nous n'avons rien découvert qui annonce des minéraux ni des métaux ».

« Après avoir pris du bois et de l'eau, je fis voile de la baie de *l'Aventure*, dans le dessein de longer la côte jusqu'à la terre, vue par le capitaine Cook, afin de découvrir si la côte de Van-Diemen, touche à la Nouvelle Hollande. Le 16, nous passâmes les îles *Maria*, ainsi nommées par Tasman. Le 17, ayant atteint le travers de la dernière des îles Schouten, je serrai la grande terre de plus près, et portai le long de la côte, en me tenant à deux ou trois lieues au large. Le pays paroît très-habité dans cette partie, où nous avons apperçu un feu continuel. La terre, dans ces environs, est beaucoup plus agréable, égale et basse ; mais sans que rien dénote un hâvre où l'on puisse mouiller avec sûreté. Le mauvais tems m'empêcha d'envoyer une

chaloupe sur le rivage, pour rechercher une entrevue avec ces insulaires. Après avoir parcouru cette côte, pendant plusieurs jours, et fait un grand nombre d'observations, je crois qu'il n'y a point de détroit entre la Nouvelle Hollande et la terre de Van-Diemen, mais seulement une baie très-profonde. J'aurois fait route plus loin, mais le vent ne me le permit pas. Je cinglai donc vers la N. Zélande, où nous arrivâmes le 24 mars. Nous avions fait, de la baie de *l'Aventure*, 24 degrés de longitude, et notre passage avoit été de quinze jours. Le 3 avril, nous entrâmes dans le détroit de Cook, et le 7, nous mouillâmes à l'anse, dans le canal de la Reine Charlotte ».

« Les deux jours suivans furent employés à nétoyer un emplacement sur l'île *Motuara*, afin d'y dresser des tentes pour les malades, ayant à bord plusieurs matelots attaqués du scorbut. On trouva au sommet de l'île un poteau que l'équipage de l'Endéavour y avoit placé, et qui marquoit le nom, le tems et le départ du vaisseau ».

« Le 9, trois pirogues, montées par environ seize naturels du pays, vinrent nous voir; et, afin de les engager à nous apporter du poisson et d'autres provisions, nous leur fimes

plusieurs présens, qui parurent leur causer beaucoup de plaisir. Un de nos volontaires, appercevant quelque chose d'enveloppé avec soin, eut la curiosité d'examiner ce que c'étoit, et vit, avec horreur, la tête d'un homme tué depuis peu. Les Zélandais craignoient qu'on ne la leur enlevât, celui, sur-tout, au pouvoir de qui elle étoit, montroit d'ailleurs beaucoup de frayeur; il trembloit d'être puni par nous, car le capitaine Cook avoit témoigné une grande horreur de ces actions inhumaines. Ils employèrent toutes sortes de précautions pour cacher la tête; ils se la passoient de l'un à l'autre, et tâchoient de nous convaincre, par leurs signes, qu'ils ne l'avoient plus, quoique nous l'eussions vue encore quelques minutes auparavant. Ils prirent congé de nous, et se rendirent à terre ».

« Ils nous parlèrent souvent de Tupia le Taïtien (*), que l'Endeavour avoit pris aux îles de la société, et qui finit ses jours à Batavia. Quand nous leur dîmes qu'il étoit mort, plusieurs parurent fort affligés; et, autant que nous le pûmes comprendre, ils desirèrent savoir si nous l'avions tué, ou

(*) C'est le même que le *Toobaiah* de Parkinson.

s'il

s'il avoit péri d'une mort naturelle. Ces questions nous firent penser que c'est la même tribu que vit le capitaine Cook. L'après-midi, les Zélandais revinrent avec du poisson et des racines de fougère, qu'ils échangèrent contre des clous et d'autres bagatelles; ils mettoient à nos clous un plus grand prix qu'au reste de nos marchandises. L'homme qui étoit le maître de la tête ne revint pas. Comme nous avions un catalogue de mots de leur langue, nous appelâmes plusieurs choses par leur nom, ce qui les surprit infiniment. Ils avoient envie d'avoir ce catalogue, et ils en offroient une très-grande quantité de poissons. Le lendemain matin ils arrivèrent au nombre de 50 à 60, sur cinq doubles pirogues, avec un chef à leur tête. Ils nous vendirent leur attirail de guerre, des haches de pierre et des vêtemens, pour des clous et de vieilles bouteilles qu'ils estimoient beaucoup. Les principaux de ces Zélandais montèrent à bord, et nous eûmes de la peine à les faire sortir de bon gré; mais, à la vue d'un fusil et d'une bayonnette au bout, ils rentrèrent tous promptement dans leurs pirogues. Ils venoient au vaisseau tous les jours, en foule plus ou moins grande,

et ils nous apportoient du poisson en abondance; nous leur donnions en retour des clous, des verroteries et d'autres bagatelles ; et ils se conduisoient très-paisiblement ».

« Notre astronome s'établit avec ses instrumens, et une garde suffisante sur une petite île qui s'appelle *hippa*, jointe à *Motuara* à la marée basse, et où il y avoit un vieux fort abandonné par les naturels. Une partie de l'équipage occupa leurs maisons; et, en creusant l'intérieur d'environ un pied, on en fit de très-bonnes demeures».

« Le 11 de mai, nous ressentîmes deux forts tremblemens de terre, mais nous n'essuyâmes aucune espèce de dommage; et le 17, à l'ouverture du canot, nous eûmes le plaisir de voir la *Résolution*, après une absence de quatorze semaines ».

Telle fut la substance du journal du capitaine Furneaux, pendant la séparation des deux bâtimens; retournons maintenant au capitaine Cook.

« Comme je savois, dit-il, qu'on trouve dans le canal de la reine Charlotte, du cochléaria, du céleri et d'autres végétaux, le lendemain de mon arrivée, j'allai moi-même en chercher à la pointe du jour. J'en

fis charger une chaloupe, et revins à bord. Convaincu qu'on pourroit en recueillir assez pour les deux équipages, je donnai ordre d'en cuire avec du bled et des tablettes de bouillon portatives pour le déjeûner, et avec les mêmes tablettes et des pois pour le dîner. L'expérience m'avoit appris que les végétaux, ainsi apprêtés, servent à dissiper toutes les atteintes de scorbut ».

« J'ai déjà dit que je desirois connoître la terre de *Van-Diemen*, afin de m'assurer si elle fait partie de la Nouvelle Hollande, et j'aurois certainement exécuté ce projet si les vents eussent été favorables ; mais le capitaine Furneaux ayant presque décidé la question, rien ne pouvoit me retenir à la N. Zélande. Je pris donc la résolution de continuer mes recherches à l'est, entre le 41 et le 46 parallèle. J'en avertis le capitaine Furneaux, et lui enjoignis de disposer son vaisseau à remettre en mer le plutôt qu'il seroit possible ».

« Le matin du 20, j'envoyai à terre, à laiguade, près de la tente de *l'Aventure*, la seule brebis et le seul bélier qui nous restoient, de ceux que j'avois amenés du cap de Bonne-Espérance, avec dessein de les laisser dans le

pays; mais le 23 au matin, on les trouva morts: ils mangèrent probablement quelque plante empoisonnée. De mon côté, je visitai les différens jardins où le capitaine Furneaux avoit fait planter diverses sortes de légumes, qui étoient tous dans un état florissant, et qui doivent être fort utiles aux naturels du pays, s'ils en prennent soin ».

« Le lendemain 21, je mis quelques hommes à l'ouvrage, et je fis construire un autre jardin sur l'île longue : j'y semai des plantes et des racines, etc. »

« Le même jour, vers midi, nous reçûmes la visite des naturels du pays (au nombre de cinq), qui dînèrent avec nous, et mangèrent avec avidité. Le soir, on les renvoya chargés de présens ».

« Le capitaine Furneaux, M. Forster et moi, nous montâmes un bateau pour aller à la chasse. Nous rencontrâmes sur notre chemin une grande pirogue, où il y avoit quatorze ou quinze Indiens. Une de leurs premières questions fut de demander des nouvelles de Tupia, le Taïtien, que j'avois emmené à mon premier voyage ; et ils montrèrent de l'affliction, lorsque je leur dis qu'il étoit mort. J'appris le soir, à mon retour au vaisseau,

que les Indiens d'une pirogue s'étoient aussi informés de Tupia, quoiqu'ils parussent étrangers ».

Le 29, trente naturels du pays nous firent visite (*). Je menai l'un de ces Zélandais à

(*) Parmi eux, dit Forster, se trouvoient plusieurs femmes, dont les lèvres étoient remplies de petits trous peints en bleu noirâtre ; un rouge vif, formé de craie et d'huile couvroit leurs joues. Elles avoient le teint d'un brun clair, les cheveux très-noirs, le visage rond, le nez et les lèvres un peu épaisses, mais non point applaties; les yeux noirs, assez vifs, et ne manquant pas d'expression. La partie supérieure de leur corps étoit seule bien proportionnée, et l'ensemble de leurs traits ne manquoit pas d'agrément. Nos matelots les trouvèrent très-belles; et, leurs avances ayant été accueillies, ils n'eurent pas grande opinion de la chasteté des Zélandaises. Leurs faveurs cependant ne dépendoient pas d'elles-mêmes; elles consultoient toujours les hommes, comme leurs maîtres absolus. Après avoir obtenu leur consentement avec un clou de fiche, une chemise, etc., la femme étoit maîtresse alors de rendre son amant heureux, et d'exiger un autre présent. Plusieurs d'entr'elles ne se livrèrent qu'avec répugnance à cette vile prostitution ; et, sans les menaces des hommes, elles n'auroient point satisfait les desirs d'une race d'étrangers qui, sans émotion, voyoient leurs larmes et entendoient leurs plaintes. Les Zélandais parcouroient le vaisseau, et offroient indifféremment à tout le monde leurs filles et leurs sœurs,

Motuara, et lui montrai des plantes et des racines, dont je ne manquai pas, en même tems, de lui indiquer l'usage; ce qui ne fut pas difficile, en comparant toutes ses diverses plantes à celles que cet Indien connoissoit déjà. Le Zélandais fut si charmé de ces bienfaits, que, de son propre gré, il se mit à remuer la terre autour des patates. Deux ou trois familles de ces Indiens établirent leurs habitations près de nous; ils s'adonnoient chaque jour à la pêche, et ils nous fournissoient les fruits de leur travail. Nous ressentîmes bientôt les heureux effets de cette proximité, car nous n'étions pas, à beaucoup près, aussi habiles pêcheurs qu'eux ».

« Le 2 juin, les vaisseaux étant bientôt prêts à remettre en mer, j'envoyai à terre, sur le côté oriental du canal, deux chèvres, un mâle et une femelle. Le capitaine Furneaux laissa aussi, dans l'anse des Canniba-

---

ils demandoient seulement des instrumens de fer, qu'ils croyoient ne pouvoir acheter à meilleur marché. Il ne paroît point que nos gens aient eu des particularités avec des femmes mariées : tant qu'elles sont filles, elles peuvent avoir des amans; mais le mariage leur impose une fidélité conjugale fort rigoureuse. (p. 417, 418 et 419.)

les, un verrat et deux jeunes truies, de sorte que nous avons lieu de croire qu'un jour la N. Zélande sera remplie de ces animaux ».

« Durant notre excursion à l'est, nous apperçûmes le plus grand veau marin que j'aie jamais vu. Il nageoit sur la surface de l'eau, et nous permit d'approcher assez pour lui tirer un coup de fusil qui fut sans effet. Après une chasse de près d'une heure, il nous fallut l'abandonner. A juger de cet animal, par sa grosseur, c'étoit probablement une lionne de mer. Il avoit beaucoup de ressemblance, avec la figure qu'on trouve dans le voyage de l'amiral Anson; et cela est d'autant plus vraisemblable, que nous vîmes un lion de mer, en arrivant à ce canal, lors de mon premier voyage ».

« Le 3, un de nos bateaux fut chassé par une grande double pirogue, remplie d'Indiens; mais on ne sut pas quel étoit leur motif. Le lendemain matin, quelques-uns de nos amis nous apportèrent une bonne provision de poisson. L'un d'eux consentit à s'embarquer avec nous; mais, quand il fallut partir, il changea de résolution, ainsi que plusieurs autres qui avoient promis de s'en aller avec le capitaine Furneaux. On me dit que quelques-uns de ces

Zélandais avoient voulu vendre leurs enfans ; je reconnus que c'étoit une méprise. Ce bruit prit naissance à bord de *l'Aventure*, où personne ne connoissoit la langue et les coutumes du pays ».

« Vers les cinq heures, nous apperçûmes une grande double pirogue, montée par vingt ou trente hommes. Les Zélandais que nous avions à bord, parurent fort alarmés ; ils nous dirent que c'étoient leurs ennemis. Deux d'entre eux, tenant à la main, l'un une pique, et l'autre une hache de pierre, montèrent sur la pouppe du vaisseau ; et là, par une espèce de bravade, ils défièrent leurs ennemis. Les autres qui étoient à bord, se rendirent sur-le-champ à leurs pirogues, et ils allèrent à terre, probablement afin de mettre en sûreté leurs femmes et leurs enfans. Les Indiens (*) qui montoient la pi-

(*) Cette troupe avoit deux chefs, dit Forster, l'un placé à l'avant, l'autre à l'arrière de la pirogue. Le second fut l'orateur : il prononça très-haut, et d'une manière solemnelle, une harangue bien articulée, et il élevoit et abaissoit sa voix de toutes manières différentes. Il sembloit tour-à-tour faire des questions, se vanter, défier au combat, et chercher à nous persuader : quelquefois il parloit sur un mode assez bas, et

rogue firent peu d'attention à ceux qui étoient à notre bord ; mais ils s'avancèrent lentement vers nous, et dès qu'ils y furent, la paix s'établit de tous côtés. Il ne parut pas que ces nouveaux venus eussent dessein d'attaquer leurs compatriotes ; du moins s'ils avoient formé ce projet, ils sentirent que ce n'étoit ni le tems ni le lieu de commettre des hostilités ».

« Ces étrangers demandèrent aussi, avant tout, des nouvelles de Tupia ; et, quand ils apprirent sa mort, ils exprimèrent leur affection par une espèce de lamentation plus factice que réelle. Il y eut bientôt un commerce d'échange entr'eux et nous. Ils achetoient, avec beaucoup d'empressement, nos ouvrages de fer ; il ne fut pas possible d'empêcher les matelots de vendre les habits qu'ils portoient, pour de simples bagatelles, ce qui m'obligea de renvoyer nos hôtes plutôt que je ne l'aurois fait. En partant, ils mon-

poussoit tout-à-coup des exclamations violentes, et s'arrêtoit un moment pour reprendre haleine. Quand il eut fini son discours, le capitaine l'invita à monter à bord : il parut au premier instant indécis et défiant ; mais emporté par son courage naturel, il entra sur le vaisseau et fut suivi de tous ses gens.

tèrent à Motuara, où, à l'aide de nos lunettes, nous découvrîmes quatre ou cinq pirogues et plusieurs Indiens sur la côte. Je résolus de m'y rendre en chaloupe avec M. Forster et un de mes officiers. Le chef et toute la tribu, au nombre de près de 90 ou 100 personnes, hommes, femmes, enfans, nous reçurent bien. Nous leur offrîmes des médailles de cuivre doré, d'environ un pouce trois quarts de diamètre, qu'on nous avoit chargés de répandre parmi les nouveaux peuples, comme des monumens de notre expédition. Ces Indiens avoient avec eux six pirogues et tous leurs meubles, d'où l'on peut conclure qu'ils étoient venus résider dans ce canal. Il faut cependant remarquer que lors même qu'ils s'éloignent de leurs habitations, ils ont coutume d'emporter avec eux tous leurs biens ».

«Il est aisé d'expliquer par-là, dit M. Forster, l'émigration de ce petit nombre de famille qu'on trouve dans la baie *Dusky* ».

Différentes circonstances portèrent le capitaine Cook à juger que les habitans de Tavai-Poenammoo, mènent une vie errante; qu'ils sont dispersés en très-petites peuplades, et ne connoissent de chef que celui de

la famille ou de la tribu : tandis que les Zélandais d'Eahei-Nomauwe paroissent vivre sous un chef, et être soumis à des lois générales. Ceux-ci ne sont, en conséquence, aucunement alarmés à l'approche des étrangers; et si l'ennemi public les attaque, ou envahit leur pays, ils ont des forts où ils peuvent se retirer, et défendre avec avantage leurs propriétés et leurs foyers. Le capitaine Cook ne croit pas avoir retrouvé dans cette partie de la N. Zélande, un seul des Insulaires qu'il y avoit vus trois ans auparavant. Il est donc probable que la plus grande partie des Zélandais qui habitoient ce canal en 1770, en ont été chassés, ou que, de leur propre gré, ils se sont retirés ailleurs.

Après avoir demeuré environ une heure à Motuara avec les Zélandais; après leur avoir distribué quelques présens, et montré les jardins à leur chef, qui en fut enchanté et promit d'en prendre soin, le capitaine revint à bord pour fêter, avec le capitaine Furneaux et ses officiers, l'anniversaire de la naissance du roi Georges III. Une double ration fut accordée aux matelots, qui partagèrent la joie générale.

« Durant notre séjour dans le canal, dit le capitaine, je fis des remarques qui ne me donnèrent pas trop bonne opinion de la morale des naturels du pays de l'un et l'autre sexe. Les femmes de la N. Zélande m'avoient toujours paru plus sages que toutes les autres des îles de la mer du sud ; si quelques-unes accordoient de petites faveurs aux habitans de l'Endeavour, c'étoit ordinairement en secret, et les hommes sembloient ne pas s'en mêler ; mais j'appris ici qu'ils étoient les principaux entremetteurs d'un commerce honteux ; que pour un clou de fiche, ou tout autre meuble, ils obligeoient les femmes à se prostituer elles-mêmes, de gré ou de force, et sous les yeux du public ».

« Les deux vaisseaux étant prêts à remettre en mer, je donnai au capitaine Furnaux le journal par écrit de la route que je projetois de suivre. Je lui dis que je voulois marcher à l'est, entre le 41 et 46 parallèle sud, jusqu'au 140 ou 135 d de longitude ouest ; si je ne découvrois point cette terre, de cingler ensuite vers Otaïti, revenir de là à la N. Zélande, par la traversée la plus courte : après y avoir fait du bois et de

l'eau, porter au sud, reconnoître toutes les parties inconnues de la mer, qui est entre le méridien de la N.-Zélande et le cap Horn; et, en cas d'une nouvelle séparation, je lui indiquai plusieurs points de réunion ».

« Le 7 juin, à 4 heures du matin, on démarra, et à 7 heures nous appareillâmes de conserve avec *l'Aventure*. A peine fûmes nous sortis du canal, que nous trouvâmes le vent au sud; et il fallut continuer à travers le détroit ».

Depuis le 7 juin (*) jusqu'au 22 juillet,

(*) Le 23 juin, dit Forster, le capitaine Furneaux vint dîner à notre bord, et nous apprit que son équipage étoit en bonne santé, excepté un homme ou deux infectés du mal vénérien. Frappés des suites horribles que cette peste entraîneroit dans la N. Zélande, nous récapitulâmes les occasions qu'ont eues ces insulaires de la recevoir des Européens. Tasman qui découvrit cette contrée en 1642, n'eut aucun commerce avec les habitans, et ne paroît pas avoir mis à terre. Le capitaine Cook qui reconnut le pays en 1769 et 1770, venoit d'Otaïti et des Isles de la Société, où plusieurs de son équipage avoient contracté des maladies vénériennes : mais comme la traversée dura deux mois, le chirurgien déclara au moment où il apperçut la côte, qu'il n'y avoit plus de vénériens sur l'Endeavour. Malgré cette assurance, M. Cook eut la précaution de ne pas permettre d'aller à terre à ceux qui avoient été

les deux navires ne firent qu'errer vers différentes directions, sans qu'il soit arrivé rien de

---

traités; et enfin, pour comble de sagesse, il ne souffrit point que les femmes montassent sur son bord. M. de Surville, navigateur Français, mouilla dans la baie *Doubtless*, le 9 décembre 1769; je ne sais point quel séjour il y fit, ni quelles entrevues ses gens eurent avec les naturels; mais, en considérant la distance de cette place au canal de la Reine Charlotte, et le manque de communication qu'il y a entre les habitans des deux ports, supposé que la maladie vénérienne ait été parmi l'équipage de M. de Surville, il n'est pas probable qu'elle ait pu s'étendre si loin. On peut dire la même chose de M. Marion et du capitaine Crozet, deux officiers Français dont l'expédition eut lieu en 1772, car ils ne sortirent pas des environs de la baie des Isles, dans la partie la plus septentrionale de l'île Nord. Nos deux vaisseaux arrivèrent ensuite à la N. Zélande; mais nous n'avons pas la moindre raison de croire qu'ils y aient porté la maladie dont il est ici question. Nous avions quitté le cap de Bonne-Espérance, dernière place où les matelots pouvoient avoir contracté ce mal, six mois avant d'aborder dans le canal de la Reine Charlotte, intervalle qui suffit pour opérer une entière guérison, à moins que la maladie ne soit très-invétérée. Mais nous étions bien loin d'avoir des vénériens à bord, et il n'est pas probable que le venin se soit calmé pendant un si long tems, chez des hommes qui ne mangeoient que des alimens salés, qui ne buvoient que des liqueurs spiritueuses, et qui enfin étoient exposés à toutes les ri-

digne de remarque ; le journal du voyage ne contenant que la latitude et la longitude, que les variations du tems et des vents, et autres semblables observations.

« Ce jour fut remarquable, dit le capitaine, en ce qu'on ne vit aucun oiseau. Il ne s'en étoit encore point écoulé, depuis que nous avions quitté terre, sans voir ou des albatrosses, ou des coupeurs d'eau, des pintades, des péterels bleus, ou des poules du port Egmont. Ils fréquentent chaque portion de l'océan austral, dans les latitudes plus élevées. Enfin, nous ne découvrions absolument rien qui pût nous faire penser qu'il y eût quelque terre dans la nature ».

« Le 29, j'envoyai à bord de l'Aventure, pour m'informer de la santé de l'équipage.

---

gueurs d'un mauvais climat. La réunion de toutes ces circonstances nous fit conclurre que la maladie vénérienne est indigène à la N. Zélande, et qu'elle n'y a pas été portée par les Européens. En réfléchissant depuis sur cette matière, je n'ai point changé de sentiment.... Il est fâcheux que, chez des hommes, qui, quoique sauvages, farouches et cruels, sont cependant généreux, braves, hospitaliers, et incapables de tromper, l'amour, la source des sentimens les plus doux, devienne le fléau de la vie. (pag. 461, 462, 463, 464 et 465).

J'avois appris que le capitaine Furneaux avoit des malades, et cette nouvelle étoit vraie; son cuisinier étoit mort; le flux de sang et le scorbut retenoient sur les cadres, vingt de ses meilleurs matelots. Dans ce même moment, il n'y avoit à bord de *la Résolution,* que trois hommes sur la liste des malades, et un seul étoit attaqué du scorbut. Plusieurs autres, cependant, avoient des symptômes d'attaque, et on leur donna du moût de bierre, de la marmelade de carottes, du jus de limons et d'oranges ».

« Je nommai un de mes matelots, pour être cuisinier de *l'Aventure,* et je priai le capitaine Furneaux, par une lettre, d'employer tous les moyens possibles, afin d'arrêter les progrès de la maladie sur son bord. Je lui en proposai quelques-uns qui me parurent devoir y contribuer. Je reconnus ensuite que mes soins étoient peu nécessaires, puisqu'il avoit déjà épuisé tous les expédients. Il ne pouvoit se rendre compte de la cause qui faisoit que l'un des deux équipages étoit plus attaqué du scorbut que l'autre; à moins que de l'attribuer à ce que celui de *l'Aventure* étoit, en arrivant à la N. Zélande, plus scorbutique que celui de *la Résolution,* et qu'il ne mangeoit que peu ou point de végétaux, pendant la relâche, au canal

canal de la Reine-Charlotte. Les matelots de *l'Aventure* ne connoissoient pas les meilleures espèces ; et c'étoit une nourriture à laquelle ils n'étoient point accoutumés, raison qui suffisoit seule pour la faire rejetter. Quelque bon que soit un nouvel aliment, l'exemple et l'autorité du commandant sont toujours nécessaires pour l'introduire parmi les matelots; sans cette précaution, ils négligeront les avantages qu'il procure ».

« Le 1er. d'août, par 25 d 1 m de latitude sud, et 134 d 6 m de longitude ouest, nous étions à peu-près au milieu du parage assigné par le capitaine Carteret, à l'île Pilcairn, qu'il découvrit en 1767. Nous la cherchâmes donc, mais sans rien appercevoir. D'après la longitude où il la place, nous devons avoir passé quinze lieues à son ouest. Comme cela étoit incertain, considérant la situation des malades de *l'Aventure*, je ne crus pas prudent de perdre mon tems à le retrouver ».

« Nous étions alors au nord des routes de ce navigateur, et je n'avois plus aucun espoir de découvrir un continent. Je ne pouvois plus m'attendre qu'à trouver des îles, jusqu'à ce que nous retournassions de nouveau au sud. En y comprenant mon premier voyage, j'avois

déjà traversé cet océan, l'espace de 30 d et plus en latitude, sans rencontrer rien qui me donnât la moindre raison de penser qu'il y a un continent austral. Au contraire, tout me portoit à croire qu'il n'y en a point entre le méridien de l'Amérique et la N. Zélande; ce passage n'offroit du moins aucun signe certain qui pût le démontrer». Le capitaine développe ici plusieurs raisons très-satisfaisantes, qui ne peuvent trouver place dans cet extrait.

Le 6, étant par 21 d de latitude, il apperçut des poissons volans, des mouettes et des oiseaux d'œufs. Journellement on en voyoit de l'espèce des premiers, ainsi que des dauphins, mais jamais on ne put en prendre aucun, ni à l'harpon, ni à la ligne, ni à l'hameçon; il eût fallu une adresse dont manquoient les matelots et les officiers mêmes. Ce jour, une chaloupe fut détachée au capitaine Furneaux qui vint dîner à bord de *la Résolution*. Il apprit au capitaine Cook, que l'équipage de *l'Aventure* se portoit beaucoup mieux, que le flux de sang étoit cessé, et que le scorbut diminuoit. Il avoit par hasard du cidre; il en donna à ses scorbutiques, ce qui ne contribua pas peu à cet heureux changement. « Le soir, à huit heures environ, dit le capitaine Cook,

après deux heures de calme, et quelques ondées très-fortes de pluie, nous atteignîmes au sud-est, vent alisé. Je dirigeai dès-lors ma course à l'ouest nord-ouest, afin de profiter de toute la force de ce vent ; de gagner le nord des îles découvertes dans mon premier voyage, et d'en reconnoître quelques autres, s'il y en avoit sur ma route. Durant le jour, nous portions toutes nos voiles ; mais la nuit, nous faisions petites voiles, ou nous mettions en panne ».

« Le 11, à la pointe du jour, on vit terre au sud : plus près, on reconnut que c'étoit une île d'environ deux lieues d'étendue, dans la direction du nord-ouest et du sud-ouest, et revêtue de bois, parmi lesquels les cocotiers montroient leurs têtes élevées. Je jugeai que c'est une des îles découvertes par M. de Bougainville. Elle gît par 17 d 24 m de latitude, et 141 d 39 m de longitude ouest. D'après le nom du vaisseau, je l'appelai l'île de *la Résolution*. Les malades de l'Aventure me contraignoient à presser ma route pour Otaïti, où j'étois sûr de rafraîchir les équipages. Je n'examinai donc pas cette île qui sembloit trop petite, pour fournir à nos besoins ; mais je continuai de marcher à l'ouest ; et, à six heures du soir, on apperçut, du haut des mâts, une seconde

terre, qui nous restoit à l'ouest ou sud-ouest. C'étoit probablement une des autres îles découvertes par M. de Bougainville, et je la nommai l'île *Douteuse* ».

« Le 12, à la pointe du jour, nous découvrîmes terre droit à l'avant, à la distance d'environ deux milles; de sorte que le jour naissant ne nous avertit qu'à tems du danger que nous courions. Il se trouva que c'étoit une de ces îles basses, ou à moitié snbmergées, ou plutôt un grand banc de corail, de vingt lieues de tour. Il y avoit une très-petite portion de terre composée d'îlots, rangés le long du côté septentrional, et réunis par les bancs de sable et les brisans. Ces îlots étoient couverts de bois, parmi lesquels on distinguoit seulement les cocotiers. Au milieu, il y a un grand lac, ou goulet de mer, sur lequel nous apperçûmes une pirogue à voiles. Cette ile, à laquelle je donnai le nom du capitaine Furneaux, gît par 17 d 5 m de latitude, et 143 d 16 m de longitude ouest ».

« Le lendemain, nous vîmes aussi, à la pointe du jour, une autre de ces îles basses, situées par 17 d, 4 m de latitude, et 144 d 30 m de longitude ouest. Je l'appelai *l'île de l'Aventure*. M. de Bougainville nomme, avec

raison, Archipel dangereux, ce grouppe d'îles basses et submergées. La tranquillité de la mer nous apprenoit assez que nous en étions entourés, et qu'il ne falloit négliger aucune précaution, sur-tout la nuit, dans notre marche ».

« A cinq heures après midi, nous apperçûmes de nouveau une terre. Nous reconnûmes ensuite que c'étoit l'île de *la Chaîne*, découverte dans ma première expédition. Une grosse houle du sud nous apprit le lendemain matin, que nous étions certainement hors des îles basses : ne craignant donc rien alors, je forçai de voiles pour Otaïti ».

« Le 15, à cinq heures du matin, nous apperçûmes, au sud sud-ouest, l'île d'Osnabrug ou Maitéa, découverte par le capitaine Wallis. Je voulois relâcher dans la baie Oaïti-piha, près de l'extrémité sud-est d'Otaïti, afin de tirer de cette partie de l'île le plus de rafraîchissemens qu'il seroit possible, avant d'aller à Matavai. Nous fîmes voile ensuite; et, à six heures du soir, nous vîmes l'île qui nous restoit à l'ouest (*). Nous avions conti-

---

(*) Les montagnes de ce pays desiré, dit Forster, sortoient du milieu des nuages dorés par le coucher du soleil. Tout le monde, excepté un ou deux mate-

nué à porter dessus, jusqu'à minuit, avec une bonne brise d'est (*); mais à la pointe du jour,

lots qui ne pouvoient pas marcher, se rendit avec empressement sur le gaillard d'avant, pour contempler cette terre sur laquelle nous formions tant d'espérances, et qui enchante tous les navigateurs qui y ont abordé.

(*) Nous jouîmes, continue Forster, d'une de ces belles matinées que les poètes de toutes les nations ont essayé de peindre. Un léger souffle de vent nous apportoit de la terre un parfum délicieux, et ridoit la surface des eaux. Les montagnes couvertes de forêts, élevoient leurs têtes majestueuses, sur lesquelles on appercevoit déjà la lumière du soleil naissant. Très-près de nous on voyoit une allée de collines d'une pente plus douce, boisées comme les premières, entremêlées de teintes vertes et brunes : au pied une plaine parée de fertiles arbres à pain, et par-derrière une quantité innombrable de palmiers, qui présidoient à ces bocages ravissans. Tout sembloit dormir encore; l'aurore ne faisoit que de poindre, et une obscurité paisible enveloppoit le paysage. Nous distinguions cependant des maisons parmi les arbres, et des pirogues sur la côte. A un demi-mille du rivage les vagues mugissoient contre un banc de rochers, de niveau avec la mer; et rien n'égaloit la tranquillité des flots dans l'intérieur du hâvre. L'astre du jour commençoit à éclairer la plaine; les insulaires se levoient et animoient encore cette scène charmante. A la vue de nos vaisseaux, plusieurs se hâtèrent de lancer leurs pirogues, et ramèrent près de nous, qui avions tant de joie à les contempler.

nous n'étions plus qu'à une demi-lieue du récif ».

« Le vent commença alors à tomber, et enfin il y eut calme. Il fallut mettre les chaloupes en mer, afin de remorquer les vaisseaux au large, mais tous les efforts ne purent pas les empêcher d'être portés près du récif. Le calme continuant, la situation devenoit de plus en plus alarmante, Nous n'étions cependant pas sans espérance de doubler la pointe occidentale du récif, et de gagner la baie. A deux heures de l'après-midi, nous arrivâmes en travers d'une ouverture, ou brisant dans le récif, par lequel je comptois faire passer les vaisseaux; mais on l'examina, et il n'y avoit pas assez d'eau, quoique le flot s'y portât en abondance, ce qui manqua d'être funeste à *la Résolution ;* car, dès que les bâtimens entrèrent dans ce courant, ils furent jetés avec impétuosité vers le récif. Si-tôt que je m'en apperçus, je fis mettre dehors une des machines de toue que nous tenions prêtes, et l'on fila environ quatre cents brasses de cable; mais cette opération ne produisit pas le moindre effet. Les horreurs du naufrage s'offrirent alors à nos yeux. Nous n'étions pas à plus de deux encâblures des brisans, et ne pouvant

point trouver de fond pour mouiller, il n'y avoit aucun moyen probable de nous sauver. On jeta cependant une ancre ; mais, avant qu'elle eût pris fond, le vaisseau n'avoit pas trois brasses d'eau, et il touchoit à chaque chûte de mer, qui brisoit en houle terrible, au-dessous de notre pouppe, et qui menaçoit, à chaque instant, de nous engloutir dans les vagues. Heureusement *l'Aventure* vint se placer à notre avant, sans se briser ».

« Nous jetâmes à l'instant deux petites ancres de toue, avec une hansière à chacune. Elles prirent fond un peu en dehors de l'ancre de poste, mais je ne sais à quelle profondeur. En virant sur elles, et coupant le cable de l'ancre de poste, nous remîmes le vaisseau à flot. Nous restâmes quelque tems dans la plus grande anxiété, nous attendant toujours à voir nos ancres se détacher, ou les hansières mises en pièces par les rochers. Enfin la marée cessa de porter dans la même direction. Toutes les chaloupes travaillèrent, à l'instant, à remorquer *la Résolution* au large, et, lorsque je vis qu'elles en viendroient à bout, on leva les deux ancres de toue. Un souffle de vent s'éleva de terre, au même moment, ce qui aida les chaloupes, et nous fûmes hors de danger. J'envoyai

J'envoyai alors toutes les chaloupes au secours de *l'Aventure ;* mais elle étoit déjà sous voiles, avec la brise de terre, et elle nous joignit bientôt, ayant perdu ses trois ancres, un de ses cables et deux hansières. Nous fûmes alors en pleine mer, après avoir couru les plus grands dangers de faire naufrage sur cette même île que nous désirions avec tant d'ardeur de voir quelques jours auparavant. Par bonheur, le calme qui nous avoit mis dans cette situation critique, continua ; car, si la brise de mer eut soufflé comme de coutume, *la Résolution* périssoit inévitablement, et, suivant toute apparence, *l'Aventure* auroit eu le même sort ».

« Durant cette position alarmante, où chacun travailla de toutes ses forces, plusieurs naturels du pays étoient sur nos bords et autour des vaisseaux. Ils paroissoient insensibles à nos dangers, et ne montroient ni surprise, ni joie, ni crainte, quand les bâtimens touchoient. Cependant, ils nous aidoient machinalement à virer le cabestan, à manier les cordages, etc. Ils nous quittèrent, un peu avant le coucher du soleil, sans nous donner la moindre marque d'intérêt ».

« Le 17, au matin, nous mouillâmes dans

la baie d'Oaïti-Piha, par douze brasses, à environ deux encablures de la côte. Les deux vaisseaux étoient remplis d'un grand nombre de naturels du pays, qui nous apportoient des noix de cocos, des plantains, des bananes, des pommes, des ignames et d'autres racines, qu'ils échangèrent contre des clous et des verroteries. Je fis présens de chemises, de haches, etc., à plusieurs qui se disoient chefs, et ils promirent de m'envoyer en retour des cochons et des volailles. Ils ne tinrent point leur promesse, et peut-être, n'avoient-ils point envie de la tenir ».

« Le 18, les Otaïtiens nous rapportèrent des fruits comme la veille, mais en petite quantité. J'avois aussi à terre un parti qui faisoit des échanges, sous la protection d'une garde. Les marchés n'étoient remplis que de fruits et de racines, quoiqu'on vît plusieurs cochons autour des maisons. Les naturels prétendoient qu'ils appartenoient à Wahéatua, l'eareede, ou roi, que nous n'avions pas encore apperçu, non plus qu'aucun autre chef de marque. Plusieurs cependant qui se donnoient le titre d'earées vinrent à bord, en partie pour obtenir des présens, et en partie pour voler tout ce qu'ils trouvoient ».

« J'eus dans ma chambre, une partie du jour, un de ces prétendus earées, et je lui fis, ainsi qu'à tous ses amis, beaucoup de présens. Enfin, on le surprit saisissant des effets qui ne lui appartenoient pas, et les tendant du haut des galeries à ses compatriotes qui étoient au-dehors. On fit contre ceux qui étoient sur le pont plusieurs autres plaintes de même espèce; ce qui me contraignit à les chasser tous du vaisseau. Celui que j'avois dans ma chambre s'empressa de sortir. J'étois si blessé de sa conduite, que quand il fut un peu loin je tirai deux coups par-dessus sa tête : alors il quitta sa pirogue et se jeta à la nage. Je détachai un bateau pour saisir son embarcation ; mais, dès que nos gens approchèrent de la côte, les Otaïtiens les assaillirent de pierres. Comme les nôtres n'étoient point armés, je craignis pour eux et montai un autre bateau, afin de les secourir. Je fis tirer ensuite un gros canon chargé à balles le long du rivage. A l'instant ils abandonnèrent tous la grêve, et j'emmenai deux de leurs pirogues, sans aucune opposition. Il y avoit sur une de ces pirogues un petit garçon, qui étoit fort effrayé ; mais je dissipai bientôt sa peur en lui donnant quelques bagatelles, et je le fis mettre à terre. Quatre à cinq heures

après nous redevînmes tous bons amis, et je rendis le navire à la première personne qui vint le réclamer ».

« Jusqu'à ce soir, aucun Otaïtien n'avoit demandé des nouvelles de Tupia. Deux ou trois s'informèrent de lui ; ils ne firent plus de question dès qu'ils eurent appris la cause de sa mort, et il ne paroît pas qu'ils eussent éprouvé la moindre affliction, s'il eût péri autrement que de maladie. Ils parlèrent aussi peu d'Antourou, l'homme qu'avoit emmené M. de Bougainville; mais ils m'entretinrent sans cesse de M. Banks, et de plusieurs autres qui étoient avec moi lors du premier voyage ».

« Les Otaïtiens m'apprirent que Toutaha, le régent de la plus vaste péninsule d'Otaïti, avoit été tué dans une bataille qui s'étoit donnée entre les deux royaumes, cinq mois auparavant, et que le prince régnant s'appeloit O-too; que Tubourai-Tamaide et la plupart de nos anciens amis avoient aussi péri dans ce combat, ainsi qu'un grand nombre d'hommes du peuple; mais qu'enfin la paix subsistoit entre les deux états ».

« Le 19, dans une excursion que nous fîmes le long de la côte, le capitaine Furneaux et moi, nous rencontrâmes un chef qui nous ré-

gala d'excellens poissons, de fruits, etc.; pour le remercier de son accueil hospitalier, je lui donnai un hache, des clous et quelques bagatelles. Il nous reconduisit ensuite au vaisseau, où il ne resta que peu de tems ».

« Le soir du 20 (*), un des habitans du pays s'enfuit avec un des fusils de la garde qui étoit

(*) Forster rapporte, sous cette date, quelques traits de friponnerie de ces insulaires, qu'on chassa du bâtiment, après les avoir punis du fouet; châtiment qu'ils supportèrent avec patience. Il raconte aussi, à l'occasion de la facilité avec laquelle ils se jettent à l'eau, qu'un des officiers placé sur le gaillard d'arrière, voulant donner des grains de verre à un enfant de six ans qui étoit sur une pirogue, les laissa tomber dans la mer; l'enfant se précipita au même instant à l'eau, et il plongea jusqu'à ce qu'il les eût rapportés du fond. « Afin de récompenser son adresse, nous lui jetâmes, dit-il, d'autres bagatelles, et cette générosité tenta une foule d'hommes et de femmes, qui nous amusèrent par des tours d'agilité surprenans, au milieu des flots, et qui non-seulement repêchoient des grains de verre répandus par nous sur le vagues, mais même de grands clous, qui par leur poids descendoient promptement à une profondeur considérable. Quelques-uns restoient long-tems sous l'eau, et nous ne revenions point de la prestesse avec laquelle ils plongeoient. A voir leur position aisée dans l'eau, et la souplesse de leurs membres, on les eût pris pour des animaux amphibies ».

à terre. Je fus témoin de ce vol, et j'envoyai après le voleur quelques-uns de nos gens; mais cette expédition auroit peu servi, si les insulaires, de leur propre mouvement, n'avoient poursuivi le voleur. Après l'avoir renversé à terre, ils lui arrachèrent le fusil qu'ils nous apportèrent. La crainte, dans cette occasion, fit certainement plus d'impression sur eux que les principes de la probité. Cet acte de justice mérite cependant des éloges.

« Le 21, le chef me vint voir le matin, m'offrit une grande quantité de fruits, et entr'autres des noix de cocos dont on avoit ôté l'eau. Il avoit rassemblé celles-ci et en avoit fait des paquets, avec tant d'art, que nous n'apperçûmes pas la tromperie. Quand on lui en parla, il ne parut ému en aucune manière; et, comme s'il n'eut pas su ce qu'on vouloit lui dire, il en ouvrit deux ou trois. Il nous déclara alors que nous avions raison, et il alla ensuite à terre, d'où il nous envoya des bananes et des plantains, etc ».

« J'avois pris à bord, de l'eau, des fruits et des racines, et je résolus d'appareiller le lendemain pour Matavai, parce qu'il y avoit peu d'espérance que j'obtinsse une entrevue de Wahéatua, et sans cela, je ne pouvois

espérer d'acquérir des cochons (*). Deux des naturels du pays, instruits de ce dessein, couchèrent à bord, afin de venir avec nous à Matavai ».

« J'appris le 22 que Wahéatua étoit venu dans notre voisinage et demandoit à me voir, je résolus de différer mon départ d'un jour, afin de parler à ce prince. En conséquence le lendemain matin, je me mis en marche accompagné du capitaine Furneaux, de M. Forster et de quelques naturels du pays. Nous rencontrâmes le chef à environ un mille de la place de débarquement; il s'avançoit vers nous, mais, dès qu'il nous apperçut, il s'arrêta en plein air avec sa nombreuse

(*) Selon Forster, un Otaïtien leur dit qu'un bâtiment avoit mouillé dans un hâvre que cet homme indiqua; que ceux qui le montoient avoient reçu dix cochons des naturels du pays, et qu'un des hommes de l'équipage, qui s'étoit enfui du vaisseau, vivoit actuellement sur l'île. On en conclut que les Espagnols avoient envoyé un autre vaisseau pour reconnoître Otaïti, île qui mérite justement leur attention, à cause de sa proximité des grands établissemens qu'ils ont dans l'Amérique méridionale. On apprit aussi que le déserteur accompagnoit toujours Wahéatua, et qu'il lui avoit donné le conseil de ne vendre aucun cochon.

suite. Je le trouvai assis sur un tabouret de bois ; ses sujets formoient un cercle autour de lui ; il me reconnut dès le premier abord, et je le reconnus aussi. Nous nous étions vus plusieurs fois en 1769 ; alors il étoit enfant, et on le nommoit Tearée : mais à la mort de son père Wahéatua, il en prit le nom. Ce prince, au moment présent, étoit âgé de 17 à 18 ans ; il étoit bien fait, et paroissoit avoir cinq pieds six pouces de haut, et il sembloit qu'il deviendroit plus grand. Sa physionomie, douce d'ailleurs, manquoit d'expression ; il avoit le teint assez blanc, et la cheveux lisses, d'un brun léger, rougeâtres à la pointe. Tout son vêtement consistoit en une ceinture blanche, de la plus belle étoffe, qui pendoit jusqu'aux genoux : sa tête et le reste de son corps étoient découverts ».

« Après les premières salutations, il me fit asseoir sur son siége ; nos messieurs s'assirent à terre près de nous, et, en les citant par leurs noms, il commença à s'informer de plusieurs Anglais qui avoient été de mon premier voyage. Il me demanda ensuite combien je voulois rester de tems à Otaïti ; et, lorsque je lui dis que je mettrois à la voile

le

le lendemain, il parut affligé et m'engagea à séjourner quelques mois ; enfin il se réduisit à cinq jours, et promit de me fournir, dans cet intervalle, des cochons en abondance. Mais, comme j'étois là depuis une semaine, sans avoir pu en acheter un seul, je ne devois pas compter beaucoup sur sa parole. Je lui présentai une chemise, un drap, une grosse hache, des clous de fiche, des couteaux, des miroirs, des médailles et des grains de verre. En retour, il fit porter sur notre chaloupe un assez bon cochon. Nous passâmes avec lui la matinée et jamais il ne me permit de m'éloigner de ses côtés quand il s'asseyoit. Je fus donc obligé de partager toujours son tabouret, qui étoit porté de place en place par un des hommes de sa suite; enfin nous prîmes congé de lui, afin de retourner dîner à bord. Nous lui fimes dans la suite d'autres visites et de nouveaux présents; il offrit au capitaine Furneaux et à moi, chacun un cochon; nous en obtînmes quelques autres par échange dans les marchés, et en tout, nous en eûmes assez pour donner du porc frais aux équipages des deux vaisseaux. C'est à l'entrevue du chef, que nous en fûmes redevables».

« La foule qui nous accompagnoit avoit soin d'arracher les vêtemens supérieurs, et de découvrir les épaules des nouveaux venus ; cette marque de respect n'est due qu'au roi (*) ».

« Les fruits que nous prîmes dans cette baie contribuèrent beaucoup à rétablir les malades de *l'Aventure.* Plusieurs de ceux qui auparavant ne pouvoient se mouvoir sans secours, marchoient déjà d'eux-mêmes. Au moment où nous mouillâmes, la *Résolution* n'avoit qu'un scorbutique à bord, et un soldat de marine, malade depuis long-tems, qui mourut deux jours après notre arrivée,

---

(*) Whéatua s'amusa beaucoup de la montre du capitaine Cook. Après avoir examiné d'un œil curieux le mouvement de tant de rouages qui sembloient marcher seuls, et montré son étonnement du bruit qu'elle faisoit (ce qu'il ne pouvoit exprimer autrement qu'en disant : *parou*, elle parle), il la rendit en demandant à quoi elle servoit. On lui fit concevoir, avec beaucoup de peine, qu'elle mesuroit le jour, et qu'en cela elle étoit semblable au soleil, dont ses compatriotes et lui employoient la hauteur pour diviser le tems. Dès qu'il eut compris cette explication, il donna à la montre le nom de petit soleil, afin de prouver qu'il entendoit parfaitement tout ce qu'on lui avoit dit. (Relat. de Forster).

d'une complication de maladies, sans aucun atteinte du scorbut ».

« Nous arrivâmes le 25 à la baie de *Matavai*, l'autre partie de l'île. Nos ponts étoient remplis d'Otaïtiens avant d'avoir jeté l'ancre; j'en connoissois la plus grande partie et ils me connoissoient presque tous; une autre foule nombreuse, parmi laquelle se trouvoit le roi *O-too*, étoit rassemblée sur la côte, j'allois lui faire visite quand on m'avertit qu'il étoit mataowed (effrayé), et qu'il venoit de se retirer à Oparree. Comme chacun sembloit charmé de me revoir, je ne pouvois concevoir la cause de sa fuite ni de sa frayeur. Un chef, nommé Maritata, alors à bord, me conseilla de différer l'entrevue jusqu'au lendemain matin; il promit de m'accompagner et tint parole ».

« Je partis donc pour Oparree le 26, avec le capitaine Furneaux, M. Forster et d'autres, Maritata et sa femme. Aussi-tôt que nous eûmes débarqué, on nous conduisit vers O-too. Il étoit assis à terre, les jambes croisées à l'ombre d'un arbre; et une troupe immense de ses sujets formoit un cercle autour de lui. Après les premiers complimens, je lui offris tout ce qui pouvoit avoir le plus

de prix à ses yeux; je fis aussi d'autres présens à plusieurs personnes de sa suite, et en retour on me présenta une étoffe que je refusai d'accepter, en disant que nos dons provenoient de *Tayo* (d'amitié) ».

« Le roi s'informa de Tupia et de tous les officiers qui étoient sur *l'Endeavour*. Il me dit qu'on m'ameneroit des cochons le lendemain; mais j'eus beaucoup de peine à lui arracher la promesse de venir me voir à bord; il me dit qu'il étoit *Mataou-noto-poupone*, c'est-à-dire, qu'il craignoit les canons. Toutes ses actions annonçoient la timidité de son caractère; il avoit environ trente ans, et une taille de six pieds; il étoit beau, bien fait et de bonne mine. Tous ses sujets, sans même en excepter son père, paroissoient la tête et les épaules nues devant lui ».

Otaïti et les îles voisines, l'habit, les mœurs et les coutumes de leurs habitans, ont été décrits trop au long dans le journal de Parkinson, pour qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans de grands détails : bornons nous aux faits les plus remarquables, tant par rapport au capitaine Cook, qu'aux personnes de sa suite; nous ne négligerons pas toutefois d'insérer les réflexions nouvelles, que

ce judicieux observateur aura faites dans son second voyage.

Le 27, le roi et sa sœur vinrent voir le capitaine à bord; celui-ci les reconduisit, et n'eut pas plutôt pris terre, qu'une femme âgée et vénérable, la mère du dernier Toutaha (V. le voyage de Park.), vint l'embrasser en fondant en larmes; elle s'écrioit : *Toutaha tayo no toutee matty toutaha* (Toutaha votre ami, ou l'ami de Cook, est mort). « Je fus si touché de sa tendresse et de son maintien, dit le capitaine, qu'il m'auroit été impossible de ne pas mêler mes larmes aux siennes, si O-too qui survint ne m'avoit éloigné d'elle. J'obtins de lui, avec peine, la permission de la revoir, et il fallut pour cela lui donner une hache et quelques autres choses ».

O-too étoit si timide, que le capitaine, parmi d'autres présens, lui ayant fait don d'un large sabre, la seule vûe de cette arme intimida tellement ce prince, qu'on ne put lui persuader qu'avec peine de l'accepter et de la ceindre. Il ne la porta que peu de tems à son côté, et pria aussi-tôt le capitaine de la lui détacher, et de permettre qu'on l'otât de devant ses yeux.

Le 29, le capitaine et plusieurs personnes

de sa suite étant à Oparree. O-too les conduisit au théâtre, où on leur donna un heivo, ou divertissement qui consistoit en paroles et en danses. Cinq hommes et une femme qui n'étoit pas moins que la sœur du roi, composoient les acteurs. Il n'y avoit de musique que trois tambours ; la comédie dura environ deux heures, et en tout fut assez bien jouée. Quelques parties du drame étoient adaptées aux circonstances, et le nom du capitaine Cook y étoit souvent répété, mais les autres n'y avoient certainement aucun rapport. L'habit de danse de la sœur du roi étoit très-élégant ; de longs glands de plumes pendoient de la ceinture en bas, et relevoient sa parure. Quelques tems après, étant dans l'île d'Uliéta, le capitaine et plusieurs des siens virent encore un *heivo*, dont ils comprirent très-bien le sujet, d'ailleurs assez singulier. L'action principale du drame étoit un vol commis par un homme et ses complices, d'une manière très-adroite, et qui montroit assez le penchant de tout ce peuple pour un tel vice. Le crime fut découvert, avant que le voleur eût eu le tems d'enlever son larcin ; alors il s'ensuivit un combat entre les voleurs et la garde ; les

premiers furent vainqueurs, et ils emportèrent leur prise en triomphe. Lss loix du pays devoient faire espérer à nos étrangers un autre dénouement ; car elles punissent de mort le vol, ou du moins d'un châtiment très-sévère ; mais l'application de ces loix paroît n'avoir lieu que quand il s'agit d'un vol fait de naturel à naturel du pays : les étrangers sont impunément pillés dans ces îles, et à toutes les occasions.

« Le 10 août, sur les dix heures du soir, dit le capitaine, nous fûmes extrêmement alarmés par des cris de *meurtre*, et un grand bruit sur la côte, près du fond de la baie. Soupçonnant que le trouble provenoit de quelques-uns de nos gens, j'armai, sur-le-champ, une chaloupe, et l'envoyai à terre. Elle revint bientôt, ramenant plusieurs matelots, qui s'étoient permis de fortes libertés avec des femmes. Le lendemain matin, ils furent punis de leur inconduite. Les naturels furent si effrayés, dans cette occasion, qu'ils s'enfuirent de leurs habitations au milieu de la nuit, et la terreur se répandit à plusieurs milles, le long de la côte. Quand j'allai visiter O-too, suivant le rendez-vous qu'il m'avoit donné, je trouvai qu'il s'étoit caché à plusieurs milles du

lieu qu'il habitoit. Parvenu au lieu de sa retraite ; j'attendis long-tems avant de lui parler, et alors, il se plaignit du désordre de la nuit précédente ».

« Comme cette visite devoit être la dernière, je voulus joindre un présent à mes adieux. Je lui offris entr'autres choses, trois moutons du Cap, qu'il m'avoit demandés précédemment ; car ce peuple ne perd jamais aucune occasion de mendier. Mes présens dissipèrent entièrement sa frayeur, et ouvrirent tellement son cœur, qu'il envoya chercher trois cochons. En prenant congé d'O-too, je l'informai que je quitterois l'île le lendemain; il en parut affligé, et m'embrassa à diverses reprises ».

« Le 1er. septembre, après midi, le lieutenant Pickersgill revint d'Attahourou. Je l'y avois envoyé, deux jours auparavant, afin qu'il rapportât des cochons qu'on lui avoit promis. Pottatou, mon ancien ami, le chef de ce canton, accompagna le retour du lieutenant, avec quelques-uns des siens. L'amitié de Pottatou se signala pour moi, par un présent de deux cochons et du poisson. M. Pickersgill étoit allé dans la chaloupe, jusqu'à Paparra, où il vit la vieille Obéréa, si sou-

vent

vent nommée dans le voyage précédent. Elle sembloit pauvre alors et peu considérée. Les premiers mots qu'elle adressa à M. Pickersgill, furent : *Earee mataou, ina boa ; earee* a peur, vous ne pouvez avoir de cochons. D'où l'on peut conclure qu'elle n'avoit point de propriété, ou qu'elle étoit peu riche et soumise à l'earée (*) ».

(*) Elle dit aussi, ajoute Forster : je suis pauvre et ne puis donner un cochon à mes amis. Ayant reconnu tout de suite M. Pickersgill, elle lui fit beaucoup de caresses. Son mari l'avoit répudiée, et il avoit perdu sa souveraineté. M. Pickersgill alla à l'endroit où vivoit le roi détrôné, avec son fils, et une concubine jeune et belle. Celle-ci donna un cochon au lieutenant et le reconduisit très-loin en mer. Pendant le chemin, elle montra une extrême curiosité, ce qui faisoit croire qu'elle voyoit des Européens pour la première fois. Elle doutoit s'ils étoient formés *en tout*, comme ses compatriotes, et elle ne fut contente que lorsqu'elle se fut satisfaite entièrement de ses propres yeux.

Les sujets de Pottatou ne vouloient point qu'il fît visite à *Toote* (*Cook*), qui le tueroit dès qu'il seroit à bord. Ce prince fit promettre au lieutenant que *Toote seroit l'ami de Pottatou*. Pour plus de solemnité, l'un et l'autre tenoient en même tems une touffe de plumes jaunes. Au moment d'entrer dans la chaloupe, un vieillard, pour l'en empêcher, vint tirer Pottatou par son vêtement. Le roi fut ému quelque tems, en-

Le vent alors ayant tourné à l'est, les deux bâtimens firent voile vers l'île de Huaheine, où ils mouillèrent le 3 septembre. Les naturels parurent aussi-tôt, apportant avec eux quelques provisions.

Le lendemain, le capitaine Cook, le capitaine Furneaux et M. Forster, furent rendre visite à O-ree, le chef de l'île, qui les attendoit. Un des naturels les conduisit vers lui; mais on ne leur permit pas de descendre à terre, avant d'avoir accompli, en partie, la cérémonie suivante, que les habitans de cette île pratiquent ordinairement en pareille occasion: Le bateau dans lequel on les pria de rester, débarqua devant la maison du chef, située près de la côte. On apporta à bord, cinq petits bananiers, qui sont leurs emblêmes

---

suite il dit à haute voix: *Toote aipa matte te tayo* (Cook ne tuera pas ses amis); et il entra hardiment dans la chaloupe, avec un air de majesté qui frappa tous nos Anglais d'étonnement. Pottatou étoit un des plus grands hommes de l'île; ses traits avoient beaucoup de grâce et de noblesse. La stature de son corps étoit d'une force et d'une fermeté remarquables. La circonférence d'une de ses cuisses égaloit presque celle du corps d'un de nos plus gros matelots. Sa première femme étoit aussi d'une stature extrêmement forte et haute.

de paix ; trois petits cochons, dont les oreilles étoient ornées de fibres de cocos, accompagnèrent les trois premiers, et un chien accompagna le quatrième. Chacun avoit son nom particulier, mais sous un sens trop mystérieux, pour pouvoir être compris par des étrangers. Enfin le chef envoya au capitaine Cook l'inscription gravée sur un petit morceau d'étain, qu'il lui avoit laissée en 1769. Elle étoit dans le même sac où le capitaine l'avoit placée alors ; et il y avoit en outre, une pièce fausse de monnoie anglaise, et quelques grains de verres ; ce qui prouve combien on avoit eu soin de tout. Quand on eut mis à bord des bateaux, les bananiers, les cochons, le chien, etc., le guide pria le capitaine et sa compagnie, de décorer trois petits bananiers de miroirs, de clous, de médailles, de verroteries, etc., etc. Ils obéirent à l'instant. Ils débarquèrent, portant à la main, les bananiers ainsi parés ; et on les conduisit vers le chef, à travers la multitude. Les naturels eurent soin de se ranger en haie sur leur passage. On les fit asseoir à quelques pas du chef ; on leur ôta des mains les bananiers, et on les plaça devant lui, l'un après l'autre, de la même manière qu'on les avoit offerts au capitaine et

aux siens. L'un étoit destiné à l'Eatoua, (au dieu); le second, à l'Earee (au roi); et le troisième, à Tayo (l'amitié). « Je voulus ensuite aborder le roi, dit le capitaine; mais on me dit qu'il alloit s'avancer lui-même. Il vint effectivement se jeter à mon cou. Il n'observoit plus de cérémonial, car les larmes tomboient abondamment sur ses joues vénérables, et il se livra à toute l'effusion de sa tendresse; il me présenta ensuite à ses amis, et je leur fis à tous des présens. J'offris à O-ree, ce que j'avois de plus précieux; car je regardois cet homme comme un père. Il me donna en retour, un cochon et une grande quantité d'étoffes; et il me promit de pourvoir à tous nos besoins: on verra bientôt avec quelle exactitude il tint parole. Enfin il porta son amitié si loin, qu'il m'envoyoit régulièrement chaque jour, pour ma table, les meilleurs de ses fruits, avec des racines toutes apprêtées; et il n'épargnoit pas la quantité ».

Mais quelque favorables que fussent les dispositions de ce digne chef pour ses hôtes, plusieurs de ses sujets, soit par l'effet de leur penchant au vol, soit par tout autre motif, pouvoient passer plutôt pour leurs ennemis. S'étant rendu, le 6 septembre, à terre,

le capitaine apprit qu'un des Indiens avoit été très-incommode et très-insolent. On lui montra cet homme, tout couvert de rouge, complettement équipé en habit de guerre, tenant à chaque main une massue, et faisant des menaces. Le capitaine les lui arracha; mais, pour y parvenir, il fut contraint de se battre avec lui, et de tirer son épée. Après avoir brisé les massues de l'Indien à ses yeux, il le contraignit à quitter la place. Cet homme étant un chef, le capitaine crut devoir se défier plus de lui, et il envoya chercher une garde, précaution que, jusqu'alors, il avoit cru peu nécessaire.

M. Sparmann, à-peu-près dans le même tems, ayant imprudemment pénétré seul dans l'intérieur du pays, pour y faire des recherches de botanique, deux naturels l'invitèrent à s'avancer plus loin. Profitant bientôt d'un moment où il regardoit d'un autre côté ils arrachèrent de sa ceinture une dague, la seule arme qu'il eût, et ils l'en frappèrent à la tête. Ils le dépouillerent ensuite de tout, excepté de sa culotte, et ils s'enfuirent, emportant avec eux leur butin. Deux autres naturels ayant rencontré M. Sparmann, eurent pitié de l'état déplorable dans lequel il étoit, et lui

donnèrent une pièce d'étoffe pour se couvrir. Ils le menèrent à la place du marché, où se trouvoit un grand nombre d'insulaires, qui tous, à cette vue, prirent la fuite avec beaucoup de précipitation. Le capitaine fut voir O-ree, et lui porta ses plaintes d'un tel outrage. Dès que ce respectable chef eut appris les détails de cette attaque, il poussa des cris de douleur, ainsi que tous ceux qui l'accompagnoient.

Lorsque les premiers transports de son chagrin furent appaisés, ils se mit à faire des reproches à son peuple. Il représenta de quelle manière amicale le capitaine Cook l'avoit traité dans ce second voyage et dans le précédent, et combien il étoit honteux de commettre de pareilles actions. Il monta ensuite avec le capitaine dans un bateau, afin de retrouver les effets volés. Ses sujets voulurent s'y opposer : ils craignoient pour la sûreté de leur prince chéri, quand il seroit au pouvoir du capitaine, et ils se mirent à pousser de grands cris. Le chagrin qu'annonçoit leur visage est inexprimable ; ils étoient tous inondés de larmes : ils prioient, ils supplioient, et même ils essayèrent d'employer la force. Mais tout ce qu'ils purent faire, ou dire, fut vain. La sœur

d'O-ree, avec une fermeté égale à celle de son royal frère, fut la seule qui ne mit point obstacle à son départ.

Une recherche de quelques heures n'ayant rien produit, on revint au vaisseau, où le chef prit place à table, et dîna de bon cœur. Sa sœur qui étoit présente, selon la coutume, ne mangea rien. Le capitaine les paya par des présens, de la confiance qu'ils avoient mise en lui. Après le dîner, ils retournèrent tous au rivage, où se trouvoient quelques centaines d'Insulaires, pour les recevoir; et plusieurs embrassèrent leur chef, avec des larmes de joie. La paix et la gaîté régnoient alors. Une foule de naturels apportoient des cochons, de la volaille et des fruits, en si grande quantité, que deux bateaux en furent remplis. Pendant cette relâche des deux bâtimens, à l'île petite mais fertile de Huaheine, les équipages n'obtinrent pas moins de trois cents cochons, sans compter la volaille et les fruits.

Le 7 septembre, de grand matin, tandis que les vaisseaux démarroient, le capitaine alla faire ses visites d'adieu à O-ree, et lui porta en présent des choses utiles. Il lui remit aussi la première inscription qu'il avoit si bien gardée, et il y ajouta une autre petite planche de

cuivre sur laquelle étoient gravés ces mots : Les vaisseaux de S. M. B. l'Aventure, et la Résolution, mouillèrent ici en septembre 1773. Au moment de la séparation, le bon vieux chef fondit en larmes. Bientôt il vint trouver le capitaine à bord, et il l'informa que les voleurs étoient pris. Il desiroit que le capitaine descendît encore au rivage, pour punir ou voir punir les coupables ; mais la chose ne fut pas possible, les vaisseaux étant sous voiles. O-reè demeura à bord jusqu'à plus d'une demi-lieue en mer : il fit alors les plus tendres adieux, et s'en alla sur sa pirogue.

Avant de quitter Huaheine, le capitaine Furneaux avoit consenti à prendre sur son bord un jeune homme appelé O-mai, natif de l'île d'Uliéta, dans laquelle il possédoit quelque propriété, dont ceux de Bolabola l'avoient dépouillé. Le capitaine Cook observe qu'O-mai n'étant distingué ni par la naissance, ni par le rang, ni remarquable par sa taille, haute, il est vrai, mais trop mince, ni par sa figure, ni par son teint, ne pouvoit donner une juste idée de ces îles heureuses; car les naturels du premier rang, menant une vie plus voluptueuse, et étant moins exposés à la chaleur du soleil, sont beaucoup plus beaux et plus intelligens; ils ont communément

munément meilleure mine que la classe mitoyenne du peuple, d'où sortoit O-mai. Celui-ci cependant se conduisit très-bien. Doué de pénétration, de vivacité, conservant toujours des principes honnêtes, son maintien intéressant le rendoit agréable à la meilleure compagnie ; et un noble sentiment d'orgueil lui apprenoit à éviter la société des personnes d'un rang inférieur. Pendant deux années de séjour en Angleterre, il fit constamment honneur à ses protecteurs, parmi lesquels il compta toujours le docteur Solander et M. Banks.

Dès que le chef fut parti, les deux bâtimens firent route vers Uliéta, et le lendemain, 8 septembre, on jeta l'ancre par dix-sept brasses d'eau. Les habitans accourent bientôt en foule, apportant à bord des cochons et des fruits : les derniers furent échangés contre des clous et de la verroterie; quant aux premiers, les deux équipages en avoient tant alors, qu'on les refusa. Il fallut cependant en accepter plusieurs, parce que les naturels les plus distingués, qui en avoient amené de petits, avec du poivre, ou de la racine d'éavoa, et de jeunes bananiers, les montoient de force sur *la Résolution*, ou les mettoient dans les chaloupes qui étoient sur les côtés, quand on ne vouloit

pas les prendre à bord. C'est ainsi que ce bon peuple accueilloit le capitaine et ses compagnons.

Le 9, il rendit visite en forme au chef de cette partie de l'île, aussi nommé *O-reo,* à qui il porta les présens nécessaires. Le capitaine et les siens ne furent assujettis à aucun cérémonial au débarquement, et on les mena tout de suite près du chef. Il étoit assis dans sa maison, située au bord de l'eau, et reçut la visite, lui et ses amis, avec une grande cordialité. Il témoigna beaucoup de joie de revoir le capitaine, et lui demanda la permission d'échanger son nom contre le sien, ce qui lui fut accordé. Il paroît que c'est la plus grande preuve d'amitié que ces insulaires puissent donner à un étranger. O-reo s'informa de Tupia, et des principaux de ceux qui étoient avec le capitaine, lors de son premier voyage. On avoit aussi demandé des nouvelles de Tupia à Huaheine, où chacun se contenta de même des détails de sa mort, que les matelots d'ailleurs racontèrent de la même manière que les officiers.

La conduite d'O-reo fut très-amicale. Il acheta lui-même, et à bas prix, des cochons pour les deux équipages, et enfin il fut très-

civil envers ses hôtes. Le 21, il leur fit donner un heivo, dans lequel deux jeunes femmes jouoient les principaux rôles : cette pièce, un peu différente de celle que le capitaine avoit vue auparavant, n'étoit pas si amusante(*).

Le 14, O-reo et quelques-uns de ses amis, vinrent de bon matin faire visite au capitaine, qui, desirant dîner ce jour avec lui, le pria de faire apprêter deux cochons, à la manière de son pays. O-reo donna ses ordres en conséquence; et, à une heure, le capitaine, M. Forster fils, les officiers et volontaires des deux vaisseaux, allèrent partager ce repas. Ils avoient eu soin de prendre du sel, du poivre, des couteaux et quelques bouteilles de vin. A leur arrivée, ils trouvèrent la table mise, c'est-

(*) Une très-belle femme assistoit au spectacle, et elle fut comblée de présens, ce qui ne l'empêcha pas d'en mendier encore d'autres. Ayant vu un cadenas à l'un des officiers de la Résolution, elle le pria de le lui donner. Celui-ci pour la punir de son indiscrétion, lui attacha le cadenas à l'oreille, il lui fit accroire que c'étoit là sa place, et jeta la clef. Cette femme trouvant bientôt un tel ornement trop pesant voulut le faire détacher, ce qui lui fut refusé. Elle eut pendant beaucoup de tems vainement recours aux larmes; le chef à la fin intercéda pour elle, et l'on trouva une autre clef.

à-dire, le plancher couvert de feuilles vertes; et tous s'assirent à l'entour. Un homme du peuple apporta bientôt sur ses épaules un cochon fumant; il le jeta sur les feuilles, et ensuite on apporta l'autre; ils étoient tous deux si chauds qu'on pouvoit à peine les toucher. La table étoit garnie d'ailleurs de fruits à pain chauds, de plantains, et d'une grande quantité de noix de cocos, destinées à servir de verres. Chacun étant prêt, on se mit à manger sans cérémonie; et il faut avouer en faveur de leur cuisine, dit Cook, que jamais on ne servit rien de plus propre, ni de mieux apprêté. Quoique les cochons fussent entiers, et que l'un d'eux pesât de 150 à 60 livres, et l'autre le double, toutes les parties étoient également bien cuites, et avoient meilleur goût que s'ils eussent été accommodés à la manière anglaise. Le chef, son fils, et quelques-uns de ses amis, mangèrent avec leurs hôtes, et on envoyoit des morceaux à d'autres assis par-derrière ; car une foule nombreuse entouroit les convives, et on pouvoit dire qu'ils mangeoient en public. Le chef ne manqua pas de boire son verre de vin de Madère; il en fit de même toutes les fois qu'il dîna avec le capitaine, et jamais il n'en fut incommodé. Les matelots de la chaloupe,

aidés des naturels, prirent les restes du dîner, et mangèrent tout; quand la compagnie se leva, le bas peuple se précipita pour recueillir les petits morceaux qui étoient tombés, et il fouilla dans toutes les feuilles avec le plus grand soin.

Plusieurs circonstances prouvoient la timidité de ce peuple, mais aucune ne le fit plus clairement que celle-ci : Le capitaine Cook et tout son équipage, furent extrêmement surpris, le 15, qu'aucun des naturels ne parût à bord, comme c'étoit leur coutume. Il descendit au rivage et trouva la maison d'O-reo entièrement vide ; ce roi s'étoit enfui avec toute sa famille ; le voisinage étoit en quelque sorte désert. Le petit nombre de ceux qui osèrent s'avancer, dirent au capitaine que les fusils avoient tué plusieurs insulaires, et blessé d'autres. Ayant à la fin trouvé la retraite du chef, l'épouse de celui-ci, femme respectable et âgée, vint à la rencontre du capitaine ; elle se jeta dans ses bras et pleura tellement, qu'il ne fut pas possible de lui arracher une seule parole. Le capitaine prit cette femme par la main, et la conduisit vers son mari. « Je trouvai, dit-il, ce chef assis à l'ombre d'une

maison, et environné d'une foule d'insulaires. Dès que je l'abordai, il jeta ses bras autour de mon cou, et fondit en larmes; toutes les femmes et quelques hommes pleuroient aussi, de sorte que les lamentations devinrent générales; il se passa un peu de tems, avant qu'aucun d'eux voulût ouvrir la bouche: enfin j'appris, après bien des questions, que l'absence de nos deux bateaux les alarmoit. J'avois envoyé M. Pickersgill dès le grand matin, le 14, avec la chaloupe de la *Résolution*, et le canot de *l'Aventure* à Otaha, afin d'acheter des bananes et des plantains. Les insulaires pensoient que ceux qui montoient ces bateaux avoient déserté, et que j'emploierois des moyens violens pour les reprendre; quand je leur protestai que les chaloupes reviendroient, ils parurent satisfaits, et convinrent que personne n'avoit été tué ni blessé».

Le capitaine Cook, ayant pris beaucoup de rafraîchissemens à bord, quitta cette île le 17 septembre, et cingla à l'ouest. Un grand nombre d'insulaires s'offrirent d'eux-mêmes à le suivre; mais il ne jugea à propos d'en recevoir qu'un seul à bord. C'étoit un jeune homme de 18 ans, nommé Œdidée,

natif de Bolabola, et proche parent d'Opoony, chef de cette île (*).

Dans ses observations sur ces îles, le capitaine remarque que celle d'Otaïti, qui, en 1767 et 1768, étoit abondamment garnie de cochons et de volailles, en manquoit tellement alors, qu'il fut très-difficile d'en obtenir quelques-uns des habitans. Les deux bâtimens y furent cependant bien fournis de tous les fruits que produit cette île, à l'exception du fruit-pain dont ce n'étoit pas alors la saison. Ils eurent aussi d'une sorte de pommes, en grande quantité, et ils mangèrent d'un fruit délicieux, appelé par les naturels *aheeya*; ce dernier fruit est commun à toutes les îles; mais les pommes sont particulières à Otaïti, et elles furent très-salutaires aux scorbutiques. Les autres îles, c'est-à-dire, Huaheine, Uliéta, Otaa et Bolabola, étoient au contraire dans un bien meilleur

(*) Le capitaine Cook avoit pris à bord un autre jeune homme, natif d'Otaïti, nommé *Poréo*. Il desira changer de nom, et les matelots lui donnèrent sur-le-champ celui de *Tom*, qui lui plut extrêmement. Ce Taïtien vouloit dans les relâches suivantes, passer pour Européen; cependant ayant fait la connoissance d'une femme de l'île d'Uliéta, il s'enfuit avec elle.



état que précédemment. On y trouvoit non-seulement les choses nécessaires à la vie; mais encore des superfluités qu'on pourroit nommer luxe, et en grande profusion.

Le capitaine, ayant eu lieu de croire dans le premier voyage, que, parmi leurs coutumes religieuses, ces insulaires regardent les sacrifices humains comme nécessaires pour fléchir la divinité; le capitaine, disons-nous, saisit toutes les occasions d'éclaircir ce point. Il crut la trouver un jour à Matavai. Étant dans un morai avec un de ses gens, qui parloit assez bien la langue du pays, il fit les questions suivantes à un naturel qui étoit présent, et qui lui parut assez intelligent et sensible. Il y avoit dans le morai, un tupapou, sur lequel étoient un cadarve, et quelques morceaux de viande. Le capitaine demanda donc à cet homme, si les plantains étoient pour Eatua (dieu); et si l'on sacrifioit à Eatua des cochons, des chiens, des volailles, etc.? Le naturel répondit affirmativement à toutes ces questions. Le capitaine lui demanda alors, si l'on sacrifioit des hommes à Eatua? Sa réponse fut, *taataeno*; c'est-à-dire, de méchans hommes, qu'on frappe jusqu'à ce qu'ils soient morts. Sur cette

question,

question, si les bons hommes étoient mis à mort de la même manière; il dit non, mais seulement taateeno (les méchans). Le capitaine voulut savoir ensuite si les earees l'étoient? L'insulaire répondit qu'ils avoient des cochons à donner à Eatua; et il répéta encore taateeno. Plusieurs autres questions lui furent aussi faites, et toutes ses réponses se réduisirent à ce seul point: que les hommes étoient condamnés pour certains crimes, à être sacrifiés aux Dieux, à moins qu'ils n'aient de quoi se racheter. Le capitaine apprit ensuite d'Omia, que l'on offroit des sacrifices humains à l'être suprême, mais que le choix dépendoit du caprice du grand prêtre.

Le capitaine prit aussi des informations sur la conduite des femmes d'Otaïti, et des îles de la Société. Il apprit que là, comme et peut-être plus qu'ailleurs, il y a des prostituées; mais il assure que les faveurs des femmes mariées, et des filles de la classe supérieure, ne s'y obtiennent pas plus facilement qu'en tout autre pays.

« En quittant Ulietéa, dit le capitaine, je portai le cap à l'ouest un peu au sud (comme on l'a déjà dit), afin de sortir de

la route des premiers navigateurs, et d'entrer dans le parallèle des îles de Middlebourg et d'Amsterdam ». Il rencontra de tems-en-tems sur sa route des Indiens armés, et des oiseaux du tropique, il vit aussi un petit oiseau de mer, qu'on ne trouve ordinairement qu'à la proximité du rivage des îles, ce qui lui fit croire qu'il avoit passé à peu de distance de quelque terre.

Le 1er. octobre, il apperçut l'île de Middelbourg. N'ayant trouvé ni mouillage ni débarquement au sud-ouest de cette île, il cingla du côté de l'île d'Amsterdam qu'il avoit en vue. A peine eut-on orienté les voiles, que les côtes de Middelbourg présentèrent un autre aspect ; elles parurent offrir un mouillage et un lieu propre à attérer. Le capitaine alors serra le vent, courut sur l'île et mouilla bientôt par 36 brasses d'eau ; il fut reçu dans cette île de la même manière que dans toutes celles de la société.

Il gagna par des présens l'amitié d'un chef appelé Tyoony ; celui-ci conduisit le capitaine à sa maison, située à trois cents verges du rivage, au fond d'une belle plaine et à l'ombre de plusieurs arbres : on voyoit au fond la mer et les vaisseaux à l'ancre ;

derrière et de chaque côté, on appercevoit de jolies plantations qui étaloient les plus riches productions de la nature. « Le plancher de la maison etoit couvert de nattes, sur lesquelles nous nous assîmes, dit le capitaine; et les naturels, s'asseyant aussi en dehors, nous environnèrent d'un cercle. On avoit apporté nos cornemuses, et j'ordonnai d'en jouer. Le chef, de son côté, commanda à trois jeunes femmes de chanter, ce qu'elles firent de bonne grâce. Je leur offris à chacune un présent, et toutes les autres se mirent à les imiter; leur chant musical et harmonieux n'avoit rien de désagréable ni de faux ».

« Après avoir resté assis quelque tems, nous demandâmes à être menés dans une des plantations voisines, où le chef avoit une autre maison. On nous y donna à manger des bananes et des noix de cocos, et on nous offrit à boire une liqueur extraite, devant nous, de jus d'eava. On nous présenta d'abord des morceaux de racine à mâcher; mais, comme nous priâmes qu'on nous dispensât de prendre part à cette opération, d'autres la firent pour nous. Quand ils eurent assez mâché de racines, ils les mirent dans un grand vase de bois, et y versèrent

de l'eau. Dès que la liqueur exprimée fut potable, ils plièrent des feuilles vertes, et fabriquèrent ainsi des coupes qui tenoient près d'une demi-pinte, et chacun de nous en reçut une entièrement pleine. Je fus la seule personne qui en goûtai; la façon dont on venoit de la préparer avoit éteint la soif de nos messieurs. Le vase, cependant, fut bientôt vidé, les hommes et les femmes ne manquant pas d'y puiser. Je remarquai qu'ils ne se servoient pas deux fois de la même coupe, et deux personnes ne burent jamais dans la même ».

« Cette maison étoit située à l'un des coins de la plantation que nous examinâmes attentivement, et il y avoit au-devant une espèce de cour où nous nous assîmes. Des arbres fruitiers répandoient leurs branchages tout autour, et formoient un ombrage charmant, tandis qu'un parfum délicieux embaumoit l'air de toutes parts. Ayant témoigné le desir de voir l'intérieur des terres, Tyoony voulut bien y consentir, et il nous mena dans plusieurs plantations bien disposées, et renfermées par des haies de roseaux, construites fort proprement. Nous les trouvâmes en bon ordre, et agréablement

diversifiées, par des arbres fruitiers, des racines, etc. Le chef eut soin de nous faire connoître que la plupart lui appartenoient. Des cochons et de très-grosses volailles, les seuls animaux domestiques que nous vîmes, couroient près de quelques-unes des maisons, et dans les sentiers qui séparoient les plantations, mais les habitans ne paroissoient pas disposés à nous en vendre. Aucun d'eux ne nous offrit en échange des fruits ou des racines (1), ce qui m'inspira la résolution

(*) La rareté de ces denrées en étoit probablement la cause. Les naturels, dit Forster, venoient de nous accueillir au rivage avec la plus grande amitié. Ces Insulaires n'avoient jamais vu d'Européens, et une tradition imparfaite pouvoit seule leur rappeler le voyage de Tasman. Toute leur conduite annonça un caractère franc et généreux, sans basse défiance : les femmes, de leur côté, ne nous firent pas moins de caresses, et elles témoignèrent par leurs regards et leur sourire que nous étions les bien venus. De la tête à la ceinture, leur corps pourroit servir de modèle aux artistes : leurs bras et leurs mains ont toute la délicatesse de ceux des Otaïtiennes; mais elles ont de même des jambes et des pieds trop gros. Nous ne fûmes pas frappés de cette différence de teint et de grosseur qui distinguoit à Otaïti les personnes d'un rang élevé. Le chef qui vint nous voir à bord, avoit le même habillement que le peuple, et nous ne re-

de quitter cette île, et de visiter celle d'Amsterdam ».

---

connûmes sa supériorité que par l'obéissance avec laquelle on accomplissoit ses ordres.

Les Insulaires de Middelbourg sont tâtoués jusques sur les parties les plus délicates du corps. Ils ont les membres plus musculeux que les Otaïtiens, et c'est peut-être parce qu'ils font plus d'usage de leurs forces, dans les travaux de l'agriculture. La taille des femmes est moindre de quelques pouces que celle des hommes ; mais elles ne sont pas si petites que les femmes du commun à Otaïti. Celles de Middlebourg, réservées en général, repoussoient avec dégoût les entreprises indécentes des matelots : quelques-unes cependant se montrèrent plus libres, et appelèrent à elles par des gestes très-lascifs.

Les naturels de cette île parurent à nos voyageurs moins curieux, et aussi moins adonnés au vol que ceux d'Otaïti ; mais les clous étoient pour eux si précieux, qu'ils résistoient difficilement à la tentation. Leurs armes sont des massues pesantes et des arcs. Ils en ont une grande quantité, et en conséquence il est assez probable qu'ils font quelquefois la guerre à leurs voisins, ou qu'ils ont souvent des querelles entre eux. La plupart des hommes vont entièrement nuds; ceux qui sont vêtus, portent un morceau d'étoffe autour des reins, et d'autres, un vêtement qui ressemble à-peu-près à celui des femmes, c'est-à-dire, une longue pièce d'étoffe peinte en échiquier. Plusieurs se couvroient, en place d'étoffe, de nattes bien travaillées.

Les deux vaisseaux, en conséquence, mirent à la voile, le 3 octobre : toutes les personnes de l'équipage étoient enchantées du pays délicieux qu'elles venoient de quitter, et de la conduite obligeante de ses habitans, qui s'empressoient, à l'envi les uns des autres, de faire tout ce qui pouvoit plaire à leurs hôtes.

Le même jour, ils jetèrent l'ancre dans la rade de Van-Diemen, par dix-huit brasses d'eau, et ils y reçurent à-peu-près le même accueil qu'à l'île de Middlebourg. Les deux capitaines, ayant aussi témoigné le desir de voir le pays, furent conduits par un chef, qui, à leur première entrevue, s'étoit attaché au capitaine Cook, et qui, en signe d'amitié, changea de nom avec lui. Ce chef les mena le long d'un sentier qui débouchoit dans une prairie ouverte, à l'un des côtés de laquelle on voyoit une espèce de temple, construit sur une montagne élevée par la main des hommes, à environ seize ou dix-sept pieds au-dessus du niveau ordinaire. Sa forme est oblongue, et elle est entourée d'une muraille, ou parapet de pierre, d'environ trois pieds de hauteur de cette muraille. La montagne qui s'élève insensi-

blement, est couverte d'un vert gazon. Au sommet se trouve le temple, de la même forme que la montagne, d'environ vingt pieds de long, et quatorze ou seize de large. Avant d'arriver au haut, chacun s'assit sur l'herbe, à environ cinquante ou soixante verges du front du temple. Trois vieillards qui en sortirent, vinrent se placer entre les étrangers et l'entrée, et ils commencèrent une harangue, ou plutôt une prière, car ils s'adressèrent directement du côté du temple. Cette prière dura environ dix minutes : ensuite les prêtres s'assirent avec tous ceux qui étoient là, et le capitaine leur distribua tout ce qu'il avoit sur lui. Ayant fait signe qu'il desiroit voir l'intérieur du temple, Attago, sur-le-champ, l'y fit entrer avec sa suite, sans témoigner la moindre répugnance; de plus, il leur donna pleine liberté d'en observer toutes les parties. Ils trouvèrent au front deux escaliers de pierre, qui conduisent au sommet de la muraille : la montée au temple est douce, et il y a, tout autour, un chemin de beau sable. Ce temple est construit, à tous égards, de la même manière que les habitations ; c'est-à-dire, avec des poteaux et des solives, et il est couvert de feuilles de palmier : les

bords

bords descendent à environ trois pieds de terre, et cet espace est rempli par de grosses nattes serrées, faites de feuilles de palmier, et qui ressemblent à une muraille. Un beau gravier couvroit le plancher, excepté dans le milieu, où l'on voyoit un carré oblong de cailloux bleus, élevés d'environ six pouces de plus que ce plancher. Deux images grossièrement sculptées en bois, et chacune d'environ deux pieds de longueur, occupoient les deux coins. Comme le capitaine Cook ne vouloit offenser ici ni les dieux ni les hommes, il n'osa pas les toucher; mais il demanda à Attago, en s'expliquant le mieux qu'il lui fut possible, si c'étoient des *Eatuas* (ou des dieux). Le capitaine ne put savoir absolument s'il fut clairement compris d'Attago. Quoi qu'il en soit, celui-ci mania les deux images, aussi grossièrement que s'il avoit touché un morceau de bois; ce qui convainquit le capitaine qu'elles ne représentoient pas la divinité. Avant de quitter le temple, nos voyageurs crurent devoir enrichir l'autel d'une offrande, et ils laissèrent, sur les cailloux bleus, des médailles, des clous, et autres choses, qu'Attago prit à l'instant, et mit dans sa poche.

Cette montagne se trouvoit au milieu d'une espèce de bosquet, ouvert seulement du côté qui faisoit face au grand chemin, et au champ de gazon derrière lequel le peuple étoit assis. Plusieurs espèces d'arbres composoient le bosquet : on y remarquoit entr'autres l'etoa, comme on le nomme à Otaïti, et un palmier bas, très-commun dans les parties septentrionales de la Nouvelle Hollande.

« Après avoir examiné ce temple, qu'ils nomment *A-fia-tou-ca* dans leur langue, nous revînmes, dit le capitaine Cook, par un chemin qui menoit au milieu de la campagne. Ce chemin, d'environ seize pieds de large, et aussi uni qu'un boulingrin, paroissoit public. Plusieurs autres routes, venant de différens côtés, aboutissoient à celle-ci, et elles étoient renfermées, de chaque côté, par des haies de roseaux, proprement faites, et des arbres fruitiers les mettoient à l'abri du soleil levant. Je me crus transporté dans les plaines les plus fertiles de l'Europe ; il n'y avoit pas un pouce de terrein en friche ; les chemins n'occupoient de place que ce qu'il en falloit ; les haies ne prenoient pas quatre pouces chacune, et

même ce terrein n'étoit pas entièrement perdu, car on y voyoit encore des arbres ou des plantes utiles. Un pareil spectacle se retrouvoit par-tout; la scène étoit par-tout également agréable : la nature, aidée d'un peu d'art, ne se montre dans aucun pays avec plus de splendeur que sur cette île. Ces promenades délicieuses étoient remplies d'un grand nombre d'Indiens; les uns alloient, chargés de fruits, à nos vaisseaux, et d'autres en revenoient. Ils ne manquoient pas de nous céder le pas, en tournant à droite ou à gauche, en s'appuyant ou se tenant debout, le dos appuyé contre les haies jusqu'à ce que nous eussions passé. Dans plusieurs sentiers de traverse, ou à la jonction des chemins, il y avoit ordinairement des afiatoucas, comme celui que j'ai décrit, avec cette différence que les montagnes étoient palissadées tout autour, au lieu d'être renfermées par une muraille de pierre ».

Les habitans de l'île d'Amsterdam prouvèrent plusieurs fois, à nos Anglais, qu'ils n'étoient ni moins enclins au vol, ni moins habiles à le commettre, que tous les insulaires de la Mer du Sud. Un homme entra un jour, par l'écoutillon extérieur, dans

la chambre du maître, où il enleva quelques livres et d'autres choses. Une des chaloupes fut lancée à la poursuite du voleur, et l'obligea de se jeter à l'eau. Les matelots firent plusieurs tentatives pour le saisir, mais il plongeoit toujours; il ne fut pas possible de gouverner, parce qu'il détacha le gouvernail, et ainsi il vint à bout de s'échapper. Les insulaires commirent, à la place du débarquement, d'autres vols très-hardis. L'un d'eux prit, sur le canot, la jaquette d'un matelot, et l'emporta, quoi qu'on pût faire. Il fallut enfin le poursuivre et tirer sur lui; et même il ne se seroit pas dessaisi du vol, si son débarquement n'eût été intercepté par des travailleurs de l'équipage qui étoient à terre. D'autres Indiens qui étoient présens, et en très-grand nombre, ne firent aucune attention à tout ce qui se passoit, et ne furent point étonnés quand on tira sur leur compatriote.

Il paroît qu'il y a dans cette île plusieurs sortes de chefs, de rang inégal entr'eux. La veille du jour où le capitaine se proposoit d'appareiller, il apprit qu'un homme d'un rang plus élevé que tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors, étoit venu lui faire visite.

Les naturels présens témoignèrent à ce chef un respect extraordinaire : quelques-uns, en l'approchant, se prosternoient le visage contre terre, et mettoient leur tête entre leurs pieds, et nul n'osoit passer devant lui sans sa permission. Le capitaine trouva cet homme assis près de la place du débarquement, avec une gravité si stupide et si sombre, qu'il le prit, malgré ce qu'on lui en avoit dit, pour un sot, que, d'après quelques idées superstitieuses, le peuple, pour ainsi dire, adoroit. Il le salua et lui parla ; mais le chef n'y fit aucune attention, et on n'apperçut point d'altération dans les traits de sa physionomie. Cette conduite confirma le capitaine dans son opinion, et il alloit quitter cet homme, lorsqu'un naturel, intelligent et jeune, entreprit de le détromper, et s'exprima de manière à ne laisser aucun doute que c'étoit le roi, ou le principal personnage de l'île. Le capitaine lui fit, en conséquence, un présent convenable, qu'il reçut, sans rien perdre de sa gravité, sans dire un seul mot, et restant immobile comme une statue. Le capitaine le laissa dans cette situation, et s'en retourna à bord. A peine y fut-il, qu'on vint lui dire que le chef avoit envoyé au

rivage une quantité de provisions. Une chaloupe alla les prendre sur la côte ; elles consistoient en vingt paniers de bananes grillées, en ignames, en fruits-pain, et en un cochon rôti, d'environ vingt livres. Ceux qui apportèrent ces présens, dirent que c'étoit de la part de l'*areeke*, c'est-à-dire, du roi de l'île, pour l'*areeke* du vaisseau. Le capitaine fut alors convaincu de la dignité de ce chef imbécille.

Tasman découvrit le premier ces îles en 1642, et il les appela Amsterdam et Middelbourg ; mais les naturels du pays donnent à la première le nom de Touga-ta boo, et à la seconde, celui d'Ea-oo-wee. Elles sont situées par 21 d 29 m, et 21 d 3 m de latitude sud ; et, d'après des observations faites sur les lieux, entre 174 d 40 m, et 175 d 15 m de longitude ouest.

Middelbourg, ou Ea-oo-wee, la plus méridionale a environ dix lieues de tour. La plus grande partie des bords de cette île est couverte de plantations, mais l'intérieur est peu cultivé, quoique très-propre à l'être. Ces campagnes en friche accroissent cependant la beauté du pays ; car on y voit un mélange agréable de cocotiers et d'autres ar-

bres, des prairies couvertes d'une herbe épaisse, et çà et là des plantations et des chemins qui conduisent à chaque partie de l'île, le tout dans un si heureux désordre, que le point de vue en est délicieux.

Le mouillage où le capitaine fit jeter l'ancre, fut nommé par lui la *Rade Anglaise*, et elle gît au côté nord-ouest.

L'île d'Amsterdam, ou de Touga-ta-boo, est toute remplie de plantations; la nature y étale ses plus riches trésors, tels que les arbres à pain, les cocotiers, les plantains, les bananiers, les shaddecks, les ignames, et quelques autres racines, la canne à sucre, et un fruit semblable au brugnon, dont on a déjà parlé. La principale différence entre cette île et celle de Middelbourg, consiste seulement en ce que la première est en partie cultivée, et que la seconde l'est en totalité. Les chemins et les sentiers nécessaires aux voyageurs, sont coupés d'une manière si judicieuse, qu'il y a une communication libre et aisée d'une partie de l'île à l'autre. On ne trouve ici ni bourgs ni villages. La plupart des maisons sont bâties dans les plantations, sans autre ordre que celui qu'exige la convenance; elles sont construites sur le

même plan que celles des autres îles ; mais on y voit au-devant un petit terrein entouré d'arbres et d'arbustes. Des vases de bois, des coquilles de noix de cocos, des coussins de bois, de la forme des escabeaux à quatre pieds, composent tous les meubles de ménage. L'étoffe commune des vêtemens, avec quelques nattes, sert de lit (1).

Les cochons et les volailles sont les seuls animaux domestiques que le capitaine Cook ait observés. Les premiers sont de même espèce que ceux des autres îles de cette mer ; mais les volailles sont bien meilleures, et bien plus grosses que celles d'Europe, et leur chair est au moins aussi délicate. On n'y vit ni chiens ni chats, ni aucun quadrupède sauvage, excepté de petits lézards.

(*) Forster remarqua plusieurs de ces Insulaires dont les cheveux, couverts de poudre blanche, sembloient avoir été brûlés aux extrémités. Cette poudre étoit simplement de la chaux, faite de coquillages, ou de corail, qui corrodoit ou brûloit les cheveux. Le goût de la poudre est démesuré sur cette île. Forster vit un homme qui mettoit de la poudre bleue, et plusieurs personnes des deux sexes qui portoient une poudre couleur d'orange. Les dames romaines suivirent jadis une pareille coutume.

Les oiseaux de terre sont des pigeons, des tourterelles, des perroquets, des parrots, des chouettes, des fouques au plumage bleu, différens petits oiseaux, et de grosses chauves-souris en quantité. On connoît peu les produits de la mer, mais il est raisonnable de supposer qu'elle fournit les mêmes poissons que vers les autres îles. Les instrumens de pêche y sont aussi les mêmes ; c'est-à-dire, des hameçons de nacre de perle, des pointes à deux ou trois fourches, et des filets dont les mailles, d'un fil très-fin, sont faites exactement comme les nôtres.

Mais rien ne démontre mieux l'industrie des naturels que la construction de leurs pirogues. Le capitaine Cook assure que, pour la propreté et la perfection du travail, elles surpassent tout ce qu'il a jamais vu. Il en trouva de deux sortes, des doubles et des simples : celles-ci ont vingt à trente pieds de long, et environ vingt pouces de large au milieu. Les deux bâtimens qui composent la double pirogue, ont chacun de soixante à soixante et dix pieds de long, et quatre ou cinq de large au centre ; les unes et les autres sont très-bien ornées.

Les hommes et les femmes sont de la même

taille que les Européens; leur teint est d'une légère couleur de cuivre, et il varie bien moins que parmi les habitans d'Otaïti et des îles de la Société. Ils ont les traits réguliers et la taille bien prise; ils sont enjoués, actifs, animés; les femmes, sur-tout, ont beaucoup de gaîté. Les cheveux de toutes les personnes des deux sexes sont noirs en général; les hommes se coupent la barbe de très-près, opération qu'ils font avec deux coquilles. Ils ont de beaux yeux et de belles dents, même dans un âge avancé. La coutume de se tâtouer, ou de se dessiner la peau, est en vogue parmi eux. L'habit des deux sexes consiste dans une pièce d'étoffe, ou dans une natte, dont ils s'entourent le corps à la ceinture, et qui tombe au-dessous du genou. De la ceinture en haut, les hommes et les femmes sont communément nus; leurs ornemens sont des amulettes, des colliers et des bracelets d'os, d'écaille de tortue, etc.

Ils ont des instrumens de musique de deux sortes; une grande flûte de bambou, dont ils jouent, comme à Otaïti, avec le nez; et une autre composée de dix ou onze petits roseaux de longueur inégale, joints ensemble

comme la flûte dorique des anciens : ils soufflent dans celle-ci avec la bouche. La méthode ordinaire de se saluer, est de frotter avec son nez celui de la personne qu'on aborde, comme à la Nouvelle Zélande. Leurs armes sont des massues et des lances, faites d'un bois très-dur; ils ont aussi des arcs et des flèches. Ces insulaires observent un singulier usage ; ils mettent sur leur tête tout ce qu'on leur donne, et telle est leur manière de remercier. Une autre de leurs coutumes bien plus bizarre, est, quel que soit le rang, le sexe et l'âge, de se couper le petit doigt, ou même tous les deux. Le capitaine ne put deviner le motif de cette mutilation, mais Forster nous apprend qu'elle se fait à la mort d'un parent, ou d'un ami.

Il paroît que le gouvernement de cette île ressemble beaucoup à celui d'Otaïti ; qu'il y a un roi ou chef suprême, appelé *Areeke ;* qu'il a sous lui des chefs ou gouverneurs de certains districts, qui en sont peut-être les seuls propriétaires, et à qui le peuple montre beaucoup d'obéissance. Il semble aussi qu'il y a une troisième sorte de chefs qui jouit d'une grande autorité. Le capitaine Cook pense que toutes les terres

à Touga-ta-boo, appartiennent en propriété à des particuliers, et qu'il y a une classe de serviteurs ou d'esclaves qui n'en ont point. Quant à la religion des habitans de cette île, il put à peine s'en faire une idée. Les bâtimens, appelés *A-fia-toucas*, ne laissent aucun doute qu'ils en professent une quelconque. On ne doit point supposer aussi que dans un intervalle de quatre ou cinq jours, le capitaine ait acquis des connoissances bien exactes de la police civile et religieuse de ce peuple, sur-tout n'entendant pas son langage. Il trouva cependant à la fin, que la langue de l'île d'Amsterdam (1), est à peu de chose près la même que celle d'O-taïti et des îles de la Société.

Le 7 octobre, les deux vaisseaux appareillèrent pour quitter l'île d'Amsterdam, et firent voile au sud. L'intention du capitaine Cook étoit de marcher directement vers la Nouvelle Zélande, et de renouveler dans le détroit de

(*) Un des naturels de cette île, nommé *Attago*, témoigna beaucoup d'amitié au capitaine Cook, qui le paya de retour, et qui, entre autres présens, lui donna du froment, des pois, des fèves, et plusieurs espèces de semences.

la Reine Charlotte, les provisions d'eau et de bois, pour tenter ensuite de nouvelles découvertes au sud et à l'est.

Le 21, à cinq heures du matin, ils eurent la vue de la N. Zélande; le capitaine Cook souhaitoit ardemment d'avoir communication le plus au nord possible, avec quelques habitans de cette partie de l'île, afin de leur donner des cochons, des poules, des graines, des racines, dont il s'étoit pourvu à dessein. Il soupçonnoit en outre que ces habitans étoient plus civilisés que ceux du détroit de la Reine Charlotte. Il fit donc voile pour le cap Kinnapers, où il effectua son projet; après quoi, il marcha au sud, et le 25 il perdit la terre de vue, par l'effet d'un orage furieux.

Le matin du 29, le vent devint plus maniable, et passa au sud-ouest, joli frais. La Résolution y marcha de conserve avec l'Aventure, qui se maintint dans les mêmes eaux que le premier bâtiment, jusqu'à minuit, moment auquel elle se trouvoit à deux ou trois milles en arrière; mais bientôt elle disparut, et au retour du jour on ne la découvrit point. On supposa qu'elle avoit reviré de bord, et porté au nord-est, manœuvre qui l'avoit fait perdre de vue. Le capitaine Cook cependant continua

sa route, et le 3 novembre il mouilla dans l'anse du vaisseau, où il eut le chagrin de ne point trouver l'Aventure comme il l'avoit espéré.

Étant demeuré dans cette anse jusqu'au 25, sans en rien découvrir, (*) le capitaine désespéra de la voir arriver, et il se décida à con-

---

(*) Le capitaine Cook retrouva plusieurs des habitans qu'il avoit connus à son premier voyage. Les animaux qu'il avoit laissés pour la propagation de l'espèce avoient été tués ou peu soignés par les Insulaires. Les semences confiées à la terre avoient mieux réussi; elles étoient toutes, à l'exception des patates, dans un état florissant. Quelques officiers étant descendus au rivage, y virent la tête et les entrailles d'un jeune homme tué depuis peu. Un officier acheta cette tête qu'il apporta à bord, où un morceau de la chair fut grillé et mangé par un Indien, en présence de la plus grande partie de l'équipage. Les uns ne semblèrent pas fort éloignés de partager ce mets affreux; d'autres vouloient qu'on massacrât tous les Indiens présens, comme des cannibales; plusieurs vomirent comme s'ils avoient pris de l'émétique : le reste déploroit la brutalité de la nature humaine. OEdidée, le jeune insulaire de Bolabola, fut d'abord immobile d'horreur, et versa bientôt un torrent de larmes. Le capitaine Cook croit cependant que ces Indiens ne tuent pas leurs ennemis pour les manger. La tête en question fut achetée pour un clou et apportée à Londres.

tinuer sa route, non sans la chercher sur toute cette côte. En conséquence, il mit à la voile, ce même jour; et le 26, il doubla le cap Palliser, en tirant des coups de canon, à mesure qu'il approchoit du rivage. Tout le monde croyoit cependant que l'Aventure ne pouvoit être ni échouée sur la côte, ni dans aucun des hâvres. Le capitaine ne la chercha donc plus, et ne pensa pas à la revoir pendant le reste du voyage, n'ayant fixé aucun rendez-vous après la N. Zélande.

Cette séparation ne lui causa toutefois, ni à son équipage, aucun découragement. Chacun étoit déterminé à parcourir toutes les parties méridionales de l'océan pacifique; et le capitaine avoit dessein d'y employer la saison suivante.

Ce seroit pour le lecteur une répétition aussi fastidieuse qu'inutile, d'entrer dans le détail des recherches pénibles du capitaine Cook, sur cette mer dangereuse et inconnue. Il suffira donc de dire que, depuis le 26 novembre 1773, jusqu'au 11 mars 1774, il y navigua à travers d'inexprimables difficultés, au milieu des glaces, battu par les vents les plus contraires, sans rien voir qui pût annoncer le voisinage de la terre, et jusques par 67 d 31 m sud.

Le 25 février 1774, le capitaine Cook fut attaqué d'une colique bilieuse si violente qu'elle le contraignit à garder le lit. Les symptômes les plus dangereux ne se dissipèrent qu'après plusieurs jours; mais enfin ils cédèrent à l'expérience et au zèle du chirurgien, à qui l'on dut, après Dieu, la conservation de jours aussi précieux. Quand le capitaine commença à guérir, un chien appartenant à M. Forster, qui l'aimoit beaucoup, fut la victime de l'estomac délicat du convalescent. Il n'y avoit aucune autre viande fraîche à bord, et le capitaine eut du goût pour cette chair, ainsi que pour le bouillon qu'on en fit, lorsqu'il ne pouvoit supporter aucune autre nourriture. Ce mets qui avoit rendu la plupart des Européens malades, lui donna de la force et avança sa convalescence: tant il est vrai, comme il le remarque, que la nécessité ne connoît point de loix.

Le 11 mars, on vit terre dans l'ouest, et le lendemain 12, à l'aide des lunettes, on découvrit des habitans, et quelques-unes de ces statues colossales dont parlent les auteurs du voyage de Roggewin. Ce navigateur partit du Texel le 21 août 1721, ayant sous ses ordres trois vaisseaux équipés par les Hollandais,

pour

pour faire des découvertes au sud de l'océan pacifique. Il y trouva cette île, qu'il appela *Isle de Pâques*, et ensuite il en rencontra plusieurs autres.

La Résolution jeta l'ancre près d'un banc de sable, éloigné d'un mille environ du rivage. Le lendemain, une pirogue, conduite par deux hommes, apporta une branche de plantain qu'on fit monter au vaisseau, par le moyen d'une corde, après quoi les deux insulaires s'en retournèrent. Une telle conduite donna bonne opinion à tout l'équipage des naturels de cette île, et on espéra qu'il seroit facile d'en obtenir des rafraîchissemens dont on avoit grand besoin.

Le capitaine alla, le 14, à terre, accompagné de plusieurs personnes. Il débarqua sur un rivage sabloneux, où quelques centaines de naturels étoient assemblés. Ils avoient une telle impatience de voir les étrangers, que plusieurs se jetèrent à la nage, et vinrent à la rencontre des chaloupes. Le capitaine leur distribua quelques bagatelles, et demanda par signe à manger. Les naturels, à l'instant, apportèrent des patates, des plantains, des cannes à sucre, qu'ils échangèrent pour des clous, des miroirs, et des pièces d'étoffe. Ce peuple mon-

tra bientôt la même adresse à voler et à tromper dans les marchés, que tous les autres que le capitaine avoit visités.

Le lendemain 15, quelques officiers (la santé du capitaine ne le lui permettant pas) firent une excursion dans l'intérieur du pays, pour en examiner le sol et les productions. Ces officiers étoient accompagnés de quelques personnes de l'équipage, et escortés d'un détachement. Ils furent suivis d'une foule nombreuse d'habitans qui se précipitoient sur eux avec beaucoup d'empressement. Bientôt un homme de moyen âge, *tâtoué* depuis les pieds jusqu'à la tête, ayant le visage peint d'une sorte de piment blanc, parut avec une lance à la main, et marcha à côté d'eux, faisant signe à ses compatriotes de se tenir éloignés, et de ne pas incommoder les étrangers. Il arbora ensuite un morceau d'étoffe blanche sur sa lance; et, se plaçant en tête, il les conduisit lui-même, en agitant ce pavillon de paix.

La plus grande partie du pays leur parut très-stérile; ils trouvèrent cependant de vastes champs de patates, et quelques allées de plantain, mais ils ne virent point de fruits sur aucun des arbres. Sur le côté est, près de la mer, ils rencontrèrent trois plates-formes de ma-

çonnerie en ruines. Il y avoit sur chacune d'elles quatre grandes statues, dont quelques-unes étoient tombées, et la plupart mutilées; ils en mesurèrent une qui avoit quinze pieds de hauteur, et six pieds de largeur au-dessus des épaules. Chaque statue portoit sur sa tête, une grosse pierre cylindrique, d'une couleur rouge, parfaitement ronde, de cinquante deux pouces d'élévation, et de soixante-six de diamètre. La partie de l'est de l'île paroît remplie de ces statues, et quelques-unes doivent être d'une grande dimension.

La même troupe vit, en passant, beaucoup d'Indiens rassemblés sur une colline, tenant des lances à la main, mais qui se dispersèrent à la voix de leur compatriote, excepté cinq ou six, l'un desquels sembloit être d'un rang élevé. C'étoit un homme de belle taille, bien fait et de bonne mine. Il avoit le visage peint, le corps tâtoué; il portoit un meilleur vêtement que tous les autres, et un grand chapeau de longues plumes noires. Il aborda ces messieurs, et les salua, en étendant les deux bras avec ses deux mains fermées; il les éleva au-dessus de sa tête, les ouvrit ensuite le plus qu'il lui fut possible, et les laissa retomber peu-à-peu sur les côtés. Le porte-étendard donna son pavillon

blanc à cet homme qui paroissoit être le chef de l'île; et celui-ci le remit à un autre qui le porta devant la compagnie, tout le reste du jour.

Vers l'extrémité orientale de l'île, nos voyageurs rencontrèrent un puits dont l'eau étoit très-douce, parce qu'il se trouvoit fort au-dessus du niveau de la mer. Les naturels ne vont jamais y boire, sans se laver; et quel que soit leur nombre, le premier saute directement au milieu du creux, et se lave lui-même sans la moindre cérémonie. Un autre prend ensuite sa place, et en fait autant.

Le capitaine Cook observe qu'aucune nation ne doit prétendre à l'honneur de la découverte de l'île de Pâques: car il n'y a pas de contrée qui soit d'une moindre ressource à des marins. On n'y trouve point de mouillage sûr, point d'eau douce, ni de bois à brûler; la nature a répandu ses faveurs avec bien de la réserve sur ce coin de terre; ses productions sont des patates douces, des ignames, des racines, des plantains et des cannes à sucre: les fruits y sont assez bons, sur-tout les patates. On y voit des volailles domestiques, telles que des coqs et des poules, petits, mais qui ont bon goût. Il semble aussi qu'il y ait des rats que ces Insulaires mangent. A peine y trouve-

t-on quelques oiseaux de terre; ceux de mer sont très-rares, et la côte ne paroît pas abonder en poissons.

Les habitans ne passent pas le nombre de six ou sept cents, dont les deux tiers sont du sexe masculin. Ils ont une telle ressemblance de traits, de teint et de langage avec les autres naturels des îles les plus occidentales, qu'on ne peut douter que leur origine ne soit la même. Les naturels de cette île, en général, ne sont pas d'une très-grande taille, la plupart d'entr'eux étant au dessous de six pieds de haut. Ils sont actifs, enjoués; ils ont d'assez beaux traits, et un maintien passable. Ils témoignent de l'intérêt aux étrangers, et sont hospitaliers envers eux. Mais ils sont fort adonnés au vol. Ces insulaires sont tous tâtoués, les hommes de la tête aux pieds, les femmes un peu moins; et l'un et l'autre sexe regarde la mode de se peindre en rouge et en blanc, comme une très-belle parure.

Ces insulaires se vêtissent d'une pièce d'étoffe piquée, longue de six pieds sur quatre, ou d'une natte. Une seconde pièce, enveloppée autour des reins, et une troisième sur les épaules, forment un habillement complet;

en général, leurs cheveux sont noirs; les femmes les portent longs, et quelquefois relevés en couronne au sommet de la tête; mais les hommes les ont courts ainsi que la barbe. Quoiqu'ils paroissent très-paisibles et vivre en bonne intelligence entr'eux, ils ont cependant des armes offensives, telles que de courtes massues de bois, et des lances.

Leurs habitations ne sont que de misérables huttes fort basses; les plus grandes n'avoient pas plus de soixante pieds de long sur huit ou neuf de large dans le milieu, et trois ou quatre à chaque extrémité. Pour ustensiles de ménage, ils n'ont que quelques citrouilles; et le capitaine ne vit que trois ou quatre misérables pirogues dans toute l'île.

Il ne doute point que toutes leurs plantations ne soient des propriétés particulières et qu'il n'y ait, comme à Otaïti, des chefs (qu'ils appellent Aréekes), à qui ces plantations appartiennent; mais il ne connoît en aucune manière, le pouvoir ni l'autorité de ces chefs, non plus que le gouvernement de l'île. Il ne fut pas plus instruit de leur religion; il croit que les statues gigantes-

ques dont on a parlé, ne passent pas pour des idoles dans l'esprit des insulaires actuels, quoique cela ait pu être lors de la découverte de cette île par les Hollandais. Le capitaine suppose, au contraire, quelles sont placées dans le lieu de la sépulture de quelques familles des tribus.

Telle est l'île de Pâques, ou la terre de Davis, avec ses productions. Elle gît par 27 d 5 m 30 s de latitude sud, et 109 d 46 m 20 s de longitude ouest. Sa circonférence est d'environ 10 ou 12 lieues; elle a une surface montueuse et pierreuse, ainsi qu'une côte ferme.

Cette île ne pouvant fournir la quantité de provisions dont l'équipage avoit besoin, le capitaine se décida à n'y pas faire un plus long séjour; et en conséquence il mit à la voile le 16, gouvernant nord nord-oüest, ayant intention de toucher aux Marquises, s'il ne trouvoit aucune terre auparavant. Le 7 avril, il arriva à ces îles reconnues en 1595, par Mindana, navigateur espagnol. Celle que le capitaine rencontra dabord, étoit une nouvelle découverte, et il l'appela île de Kood, d'après le nom du jeune volontaire qui la montra le premier. La se-

conde étoit celle de *San-Pedro*, la troisième la *Dominica*, la quatrième *Sainte-Christine*, et la cinquième la *Magdelaine*. Le soir il mouilla dans le port de Mindana, à l'entrée d'une baie dans l'île Sainte-Christine, par trente-quatre brasses d'eau, sur un bon fond de sable.

Les naturels du pays s'approchèrent à l'instant du vaisseau, comme de coutume, et vendirent des cochons, du fruit-pain, du poisson : ils se montrèrent d'aussi déterminés voleurs que tous les autres insulaires de l'océan pacifique. Le commerce s'établit à bord et sur le rivage avec un grand succès, en sorte que tout l'équipage eut, le 10 avril, de la viande fraîche; mais le lendemain la scène fut entièrement changée. Les insulaires méprisoient alors les clous avec lesquels on leur avoit acheté les cochons, et dont ils étoient auparavant enchantés ; en voici la raison : Plusieurs personnes de l'équipage ayant descendu la veille, cédèrent en échange différens ustensiles que les insulaires n'avoient pas encore vus, et qui leur causèrent plus de plaisir que les clous, et les instrumens de fer les plus utiles. Ce qui acheva sur-tout de ruiner le marché,

marché, c'est que l'un d'eux donna pour un cochon, une grande quantité de plumes rouges, qu'il avoit prises à l'île d'Amsterdam, personne ne sachant que ces plumes eussent aux Marquises un tel prix.

L'espoir flatteur d'obtenir de ce peuple une grande quantité de provisions et de rafraîchissemens, étant ainsi frustré; n'ayant plus alors de quoi en acheter, et trouvant aussi que ces îles n'étoient pas propres à fournir du bois et de l'eau, le capitaine prit le parti de les quitter, et de se rendre encore une fois aux îles de la Société, avec le projet de chercher dans ce trajet quelques découvertes des premiers navigateurs, particulièrement des Hollandais.

Ces îles portent le nom de Marquises, et sont au nombre de cinq, situées par environ 9 ^{d} 55 ^{m} de latitude sud, et 139 ^{d} 8 ^{m} de longitude ouest. Les arbres, les plantes et les autres productions de la nature, sont à peu de chose près les mêmes qu'à Otaïti, et les îles adjacentes. Les habitans forment, sans exception, le peuple le plus beau de toutes les îles de la mer du sud; et peut-être que pour l'élégance et la grâce de la taille, pour la régularité des traits, ils

surpassent toutes les autres nations. Néanmoins l'affinité de leur langage avec celui des îles de la Société, démontre qu'ils ont la même origine. Les hommes sont curieusement tâtoués de la tête aux pieds, ce qui empêche de bien voir l'étonnante beauté de leurs formes ; mais les femmes qui le sont beaucoup moins, paroissent aussi belles que les plus superbes femmes d'Europe. Il en est de même des jeunes gens et des enfans qui ne sont nullement tâtoués. Les hommes, en général, sont d'une grande taille ; c'est-à-dire, de cinq pieds dix pouces, ou six pieds, et dans de belles proportions. Ces insulaires ont, ainsi que nous, les cheveux de différentes couleurs, mais on n'en voit point de roux ; quelques-uns les portent longs, mais la coutume générale est de les tailler courts, à l'exception d'une touffe de chaque côté, et dont ils font un nœud au sommet de la tête. Leurs vêtemens, leurs maisons, leurs alimens et leurs armes, sont en tout pareils à ceux d'Otaïti. Les cochons furent les seuls quadrupèdes que le capitaine trouva dans ces îles, et les poules et les coqs, les seules volailles domestiques. Les bois paroissoient

cependant peuplés de petits oiseaux d'un superbe plumage et d'un gosier délicat.

Le mardi 11 avril, le capitaine fit lever l'ancre; et, passant la Dorminia, il gouverna sud. Il n'arriva rien de particulier jusqu'au 17, que la Résolution entra dans un goulet entre de petites îles basses, jointes ensemble par un récif de rochers de corail. Pendant que le vaisseau rangeoit la côte, les naturels parurent sur différens points, armés de longues piques et de massues. Un bateau fut envoyé au rivage, mais peu d'habitans restèrent sur la grève, et la plus grande partie se retira à la lisière des bois, toujours avec leurs piques à la main. Ils reçurent avec froideur les présens qui leur furent offerts, ce qui témoignoit assez que la visite ne leur étoit pas agréable. Quarante ou cinquante naturels du pays, bien armés, ayant joint leurs compatriotes sur la grève, l'officier commandant jugea qu'il étoit prudent de se rembarquer. Quand les matelots rentrèrent dans le bateau, quelques Insulaires voulurent les pousser au large, et d'autres les retenir; mais enfin ils les laissèrent partir tranquillement. Le bateau rapporta cinq ou six cochons, qui paroissoient abonder en cette île,

et quelques noix de cocos, les seuls fruits qu'on trouva. Cette île, que les naturels appellent *Liookea*, fut découverte et reconnue par le commodore Byron, en 1764. Elle gît par 14 d 27 m 30 s de longitude sud; et 144 d 56 m de latitude ouest. Ses habitans, et peut-être ceux de toutes les îles basses, sont d'une couleur beaucoup plus brune que ceux des îles plus élevées, et leur caractère semble plus farouche.

Après avoir dépassé plusieurs de ces îles basses dont l'océan pacifique est rempli, depuis 21 jusqu'à 14 d, la Résolution rentra, le samedi, 22 avril, dans la baie de Matavai, à l'île d'Otaïti.

Le capitaine Cook, en arrivant, ne vouloit mouiller dans cette baie que pour donner à M. Wales occasion de connoître l'erreur de la montre par la longitude observée. Il n'espéroit pas trouver une plus grande quantité de provisions fraîches, que la dernière fois où il y avoit relâché; mais la réception amicale qu'on lui fit, et quelques excursions vers la plaine de Matavai et d'Opare, le convainquirent qu'il s'étoit trompé. On venoit de construire, et on construisoit encore, dans ces deux places, un grand

nombre de grosses pirogues, et de maisons de toutes espèces : le même peuple, qui, huit mois auparavant, n'avoit pas d'asyle pour s'y mettre à l'abri, vivoit alors dans des habitations spacieuses. Plusieurs gros cochons rodoient autour de chaque maison, et on appercevoit d'ailleurs la prospérité d'un état naissant. Le capitaine jugea, d'après ces favorables circonstances, qu'il ne gagneroit pas à se retirer sur une autre île, et il résolut de faire dans celle-ci un plus long séjour pour radouber le vaisseau et prendre des rafraîchissemens.

Le 26, allant avec plusieurs personnes à terre, il observa le mouvement de quantité de grandes pirogues. A son arrivée, il fut très-surpris d'en voir plus de 300 rangées en ordre le long de la côte, toutes complétement équipées et armées, et sur le rivage étoit un nombre considérable de guerriers. Un armement aussi inattendu, rassemblé dans l'espace d'une seule nuit, excita différentes conjectures. Le capitaine débarqua cependant au milieu de la flotte, et fut reçu par une foule immense de naturels. La plupart avoient des armes ; mais les autres n'en avoient pas. Le cri des derniers étoit *tiyo no otoo* ; ce-

lui des premiers, *tiyo no towha*; et les deux partis se réunissoient pour celui de *tiyo no Tootee*.

Le capitaine et les siens rentrèrent ensuite dans leur bateau, pour jouir de la vue de cette grande flotte. Les vaisseaux de guerre étoient cent soixante grosses doubles pirogues très-bien manœuvrées, équipées et armées. Les chefs et tous ceux qui occupoient les plates-formes de combat, étoient revêtus de leurs habits militaires, c'est-à-dire, d'une grande quantité d'étoffes, de turbans, de cuirasses, et de casques. Des pavillons et des banderoles décoroient les pirogues, de sorte qu'elles formoient un spectacle majestueux, que personne ne s'attendoit à voir dans ces mers. Des massues, des piques et des pierres composoient les instrumens de guerre. Les bâtimens étoient rangés près les uns des autres, la proue tournée vers la côte. Le vaisseau amiral occupoit le centre. Outre les bâtimens de guerre, il y avoit cent soixante-dix doubles pirogues plus petites, qui toutes portoient une sorte de loge peu spacieuse, un mât et une voile, ce dont manquoient les pirogues de guerre. Le capitaine les jugea destinées aux

transports, à l'avitaillement, etc., car les Otaïtiens ne laissent dans les bâtimens de guerre aucune espèce de provisions. Il n'y avoit pas moins de 7760 hommes sur ces 330 pirogues; nombre d'autant plus surprenant, qu'il n'étoit fourni que par deux districts seulement.

Cette flotte faisoit partie d'un armement destiné contre Eimeo, dont le chef avoit secoué le joug d'Otaïti, et s'étoit rendu indépendant. Elle étoit commandée par Towha, chef intelligent et brave, dont le nom, accompagné de celui du roi, étoit répété par toute cette armée. Il avoit cinq officiers généraux sous ses ordres dans cette expédition, et dans ce nombre se trouvoit Otoo qui, quoiqu'il fût le roi, n'en étoit que le troisième. Peut-être sa jeunesse en étoit cause, n'ayant pas l'expérience nécessaire pour conduire une telle entreprise. Cette expédition devoit avoir lieu cinq jours après le départ de la Résolution, qui alors étoit fixé; et Waheatoua, roi de Tiarabou, devoit joindre une flotte à celle d'Otoo, pour l'aider à faire rentrer sous son obéissance le chef d'Eiméo.

Le capitaine ne put connoître exactement le nombre d'hommes destinés à cette expédi-

tion; mais, selon les calculs les plus modérés, il devoit se monter à neuf mille. Il n'en falloit pas moins pour manœuvrer les pirogues des quatre divisions. Si l'on suppose que chacun des quarante-trois districts de l'île ait fourni le même contingent, toute l'île pourroit réunir dix-sept cent vingt pirogues de guerre, et 68 mille hommes capables de porter les armes; ce qui en donneroit quarante pour le service ou pour les guerriers de chaque bâtiment; et comme ce nombre fait le tiers de celui des deux sexes, sans en excepter les enfans, on peut en conclurre que cette île ne contient pas moins de 120 mille habitans. Le capitaine observe qu'à la première vue, il ne pouvoit croire à ce nombre; mais qu'en réfléchissant à la foule immense qu'il trouvoit, de quelque côté qu'il parût, le calcul lui semble assez exact. C'est-là sans doute la plus grande preuve de la richesse et de fertilité d'Otaïti; qui n'a pas plus de quarante lieues de circuit, et qui cependant nourrit de si nombreux habitans.

Le capitaine Cook oberve aussi, que quoiqu'il eût conçu précédemment une défavorable idée des talens d'Otoo, cependant les améliorations faites dans l'île, le convainquirent de sa méprise, et lui prouvèrent que ce chef étoit un

un homme recommandable à tous égards. Les heureux changemens qui s'étoient opérés à Matavai, ainsi qu'à Opare, avoient lieu dans toutes les parties de l'île que le capitaine parcourut, et il est à peine croyable que de si vastes maisons et de si grandes pirogues, aient été construites dans un espace aussi court que celui de huit mois. Les outils de fer que ces Indiens reçurent des Anglais, et des autres nations, accélérèrent sans doute la besogne; et comme on vient de le voir, les bras ne manquoient pas.

Le nombre des cochons n'étoit pas moins étonnant. Ces animaux, probablement, n'étoient pas aussi rares qu'à la dernière relâche; ou bien les habitans, n'ayant pas alors envie de s'en défaire, les avoient éloignés; quoi qu'il en soit, ils en fournirent, cette fois, en quantité. Les fruits étoient aussi très-abondans. Le capitaine ayant donc facilement renouvelé toutes ses provisions, quitta l'île d'Otaïti, et *la Résolution* arriva le 15 mai, dans le pont d'O-wharre, à l'île de Huaheine.

Nous ne rapporterons ici que peu de particularités de cette visite aux îles de la Société. Le commerce eut lieu à Huaheine, comme de coutume; mais les cochons y étoient moins nombreux que précédemment. Le capitaine

obtint cependant une grande quantité de noix de cocos et de fruit-pain, etc. Les vols y furent aussi très-fréquens.

Le 17, au soir, quelques-uns des officiers et des volontaires assistèrent à un spectacle dramatique, qui prouva que ces représentations renferment communément quelque moralité, et qu'elles sont aussi bien dirigées pour l'instruction que pour l'amusement. L'action de cette pièce étoit la fuite, sur *la Résolution*, d'une jeune fille d'Otaïti. Le fait étoit vrai. Une jeune femme étoit montée à bord, et avoit fait la traversée jusqu'à Uliétea, où elle se trouvoit alors, et voyoit représenter sa propre aventure. La pièce produisit un tel effet sur cette femme, que les officiers et les volontaires eûrent peine à l'engager à la voir toute entière, et qu'elle répandit beaucoup de larmes. Le dénouement du drame fut la réception qu'on supposoit qu'elle recevroit de ses proches, à son retour, et qui certes, n'étoit guères favorable. Une telle satyre de cette fille étoit, sans doute, pour empêcher les autres de suivre son exemple. Cette promptitude à composer, dans un tems si court, un divertissement de cette sorte, prouve assez que ces peuples possèdent un génie fécond.

« Le 21, à la pointe du jour, dit le capitaine, nous apperçûmes plus de 60 pirogues sous voiles, qui sortoient du hâvre, et marchoient vers Uliétea. En demandant quelle étoit la destination de cette flotte, on nous dit qu'elle étoit montée par des earéoys, et qu'ils alloient faire une visite à leurs confrères des îles voisines. On peut les comparer, en quelque sorte, aux francs-maçons; on nous assura qu'ils se secourent les uns les autres, quand ils sont dans le besoin. Ils semblent pratiquer des usages qu'ils ne veulent point, ou qu'ils ne peuvent pas expliquer. Œdidée nous apprit qu'il étoit membre de cette aggrégation; Tupia en étoit également, et ni l'un ni l'autre n'ont consenti à me donner une idée nette de cet établissement».

Le 23 mai, *la Résolution* quitta Huaheine, et le lendemain, elle arriva à Uliétea. Le capitaine alla à terre, avec les officiers, pour rendre visite au chef, et lui offrir les présens accoutumés. En entrant dans sa maison, ils furent reçus par quatre ou cinq vieilles femmes, qui pleuroient et se lamentoient, et qui, en même tems, se découpoient la tête avec des instrumens faits de dents de goulus. Le sang inondoit leur visage et leurs épaules; mais ce qu'il y eut de fâcheux, il fallut que le capi-

taine et ses officiers essuyassent les embrassemens de ces vieilles furies, dont la face les couvrit de sang. Cette cérémonie (car c'en étoit une) ne fut pas plutôt achevée, que les femmes sortirent, se lavèrent, et reparurent bientôt aussi joyeuses que le reste de la compagnie.

Le capitaine vit, dans cette île, une autre pièce dramatique, appelée *Mididii Harramy*, ce qui signifie *l'enfant vient*. Le dénouement fut l'accouchement d'une femme en travail. Les acteurs étoient des hommes d'une forte taille, et ils firent paroître tout-à-coup, sur la scène, un gros enfant, haut d'environ six pieds, qui courut autour du théâtre, traînant après lui une grande queue de paille, attachée par une corde au milieu du corps. Au moment où les acteurs reçurent celui qui jouoit l'enfant, ils lui comprimèrent et lui applatirent le nez. On peut en conclure qu'ils compriment ainsi celui des enfans, à l'instant où ils naissent; et c'est peut-être la cause pour laquelle ils ont tous, en général, le nez plat.

Outre ces comédies que les chefs faisoient représenter souvent, il y avoit dans le voisinage, une troupe d'acteurs ambulans, qui jouoient avec quelques vues d'intérêt. Le capitaine Cook observe qu'il se rendoit ordinaire-

ment au théâtre d'O-reo vers la fin de la pièce, et qu'il alla deux fois, à l'autre, pour donner quelque chose aux acteurs. La seule actrice du théâtre d'O-reo, étoit sa fille, jolie, brune, à qui, dans ces occasions, ses nombreux adorateurs faisoient beaucoup de présens. Il pense que c'étoit une des principales raisons qui engageoit le père à donner ce spectacle si souvent.

« Le 2 juin, on nous apprit, dit le capitaine, que trois jours auparavant, deux vaisseaux étoient arrivés à Huaheine; que l'un étoit commandé par M. Banks, et l'autre par le capitaine Furneaux. L'homme qui annonça cette nouvelle, ajouta qu'il s'étoit enivré à bord de l'un des deux bâtimens; et il dépeignit si bien M. Banks et le capitaine Furneaux, que je n'eus pas le moindre doute sur ce qu'il assuroit. Je pensois à envoyer, ce soir même, une chaloupe à Huaheine, lorsqu'un naturel vint à bord, et me nia toute cette histoire, en disant que c'étoit un *wa warre*, un mensonge. Les recherches les plus exactes nous firent voir que ce bruit étoit sans fondement (*) ».

(*) On nous dit depuis, ajoute Forster, que M. Saint-Denis, navigateur Français, est allé dans la mer du sud, avec deux vaisseaux, au milieu de 1774, époque dont il est ici question.

Tout étant prêt le 4, pour mettre à la voile, O-reo, avec toute sa famille, vint à bord, faire ses derniers adieux. Ce chef, sa femme et sa fille, mais sur-tout celles-ci, ne cessèrent de répandre des larmes. O-reo, s'étant efforcé vainement de tirer du capitaine la promesse de revenir le voir, lui demanda le nom de son morai (du lieu de sa sépulture). Après quelques instans d'hésitation, le capitaine répondit à cette étrange question, *Stepney*; le nom de sa paroisse à Londres (tant les hommes sont incertains de leur destinée). O-reo se fit répéter ce mot plusieurs fois; jusqu'à ce qu'enfin il l'eût bien retenu. Se tournant alors vers la foule d'insulaires dont il étoit accompagné, il s'écria: *Stepney moraï no Toote*, Stepney le tombeau de Cook, ce qui fut répété par plus de cent bouches à la fois. M. Forster étant alors au rivage, quelques naturels lui firent la même question, et il leur répondit avec une justesse, que la suite n'a que trop prouvé qu'un homme qui court les mers, ne peut dire où sera placé son tombeau. Toutes les grandes familles de ces îles ont une sépulture qui leur est particulière; et ces bons Indiens desiroient perpétuer au-delà de leur vie le souvenir de ces amis, dont le départ excitoit une douleur si

sincère en eux. Assurés de ne plus les revoir, ils vouloient au moins connoître exactement le coin de terre où leurs cendres seroient réunies à celles de leurs parens.

Œdidée que *la Résolution* avoit reçu à bord, lorsque dans la première partie de ce voyage, elle toucha à cette île, n'y remonta plus maintenant. Il n'y eut que la crainte de ne plus revoir sa patrie qui pût l'arracher à ses amis; ce jeune homme ne s'en sépara qu'avec les démonstrations de la plus vive douleur, et les témoignages de l'estime qu'il avoit conçue pour eux.

Quand le capitaine Cook aborda la première fois ces îles, il se proposoit de visiter Bolabola, que Tupia lui avoit représentée sous un point de vue favorable; mais, comme il avoit maintenant à bord assez de rafraîchissemens de toute espèce, et que la route qu'il projettoit exigeoit tout son tems, il renonça à ce dessein et marcha à l'ouest, faisant de derniers adieux à ces îles fortunées, où la nature a, d'une main prodigue, répandu ses plus grandes faveurs, et dont les habitans, à l'exemple de cette tendre mère, fournirent, de bon cœur et sans

épargne, aux besoins des navigateurs (*).

La *Résolution* ayant quitté le 4 juin, Uliétea, toucha le 6 à l'île de Howe, découverte par le capitaine Wallis en 1764, située par 16 d 46 m de latitude sud, et 154 d 10 m de longitude ouest. Le 16, on découvrit une autre île par 18 d 4 m de latitude sud, et 163 d 10 m de longitude ouest que le capitaine nomma l'île de *Palmerston*, en l'honneur du lord de ce nom. Le 20, on en vit encore une autre, par 19 d 1 m de latitude sud, et 169 d 37 m de longitude ouest, que la conduite hostile de ses

(*) Les six semaines que nous venions de passer à Otaïti et aux îles de la Société, dit Forster, avoient dissipé toutes les maladies bilieuses et scorbutiques; mais la moitié de l'équipage étoit attaquée du mal vénérien, d'une espèce moins mauvaise cependant qu'en Europe. D'après nos conversations avec OEdidée, nous avons les plus fortes raisons de croire que ce mal existoit à Otaïti et aux îles de la Société avant l'arrivée du capitaine Wallis, en 1768: il nous a souvent assurés que plusieurs années auparavant sa mère étoit morte de cette maladie à Bolabola. Les navigateurs Anglais et Français se sont accusés mutuellement d'avoir infecté les Otaïtiens de ce venin, quoiqu'ils le fussent déjà, et qu'ils eussent trouvé des moyens de se guérir.

habitans,

habitans et leur aspect féroce, firent nommer l'*Isle sauvage*.

Après en avoir dépassé plusieurs autres, la *Résolution* arriva le 26 à l'île d'Anamocka, ou de Rotterdam, l'une de celles que Tasman découvrit en 1642. Le vaisseau prit ici des racines, des fruits, quelques volailles et un peu d'eau douce. Les naturels de cette île furent très-affables, mais si voleurs, que la plupart des événemens qui eurent lieu pendant cette relâche, eurent toujours pour cause quelque larcin. Cette île, de forme triangulaire, gît par 20 d 15 m de latitude sud, et 174 d 31 m de longitude ouest. Les habitans et les productions ont une parfaite ressemblance avec ceux de l'île d'Amsterdam, déjà décrits; ces deux îles avec celles de Middelbourg et de Pylstart, forment un groupe, sur environ trois degrés de latitude et deux de longitude. Le capitaine les nomma *l'Archipel*, ou les îles des *Amis*; la bonne intelligence et l'amitié qui semblent subsister entre les habitans, ainsi que leur conduite obligeante envers les étrangers, leur méritèrent ce nom.

Le capitaine observe que ces insulaires sont fort infectés de la lèpre ou de quel-



ques humeurs scrofuleuses; les effets de cette maladie s'y manifestent bien plus à la figure qu'à toutes les autres parties du corps. Le capitaine vit plusieurs insulaires dont le visage étoit entièrement rongé, et qui même n'avoient plus de nez.

En quittant l'île des Amis, il marcha à l'ouest; et, après avoir passé quelques autres îles, il arriva le 21 juillet à celle de Mallicolo, qui gît par 16^{d} 25^{m} de latitude sud, et 167^{d} 57^{m} de longitude est; il nomma *Sandwich* le port placé au nord-est de l'île.

Les habitans de Mallicolo semblent former une nation tout-à-fait différente de celle que le capitaine trouva dans les autres îles, et ils ne parlent point la même langue. Le pays lui parut fertile, mais les fruits étoient moins bons qu'aux îles de la Société et des Amis. Les Mallicolais sont hideux mal faits, et paroissent une race dégénérée; ils ont le teint bronzé, la tête longue, le visage plat et le maintien semblable à celui d'un singe. Ils ont la plupart les cheveux noirs ou bruns, courts et frisés, mais point aussi mous et aussi laineux que ceux d'un nègre. Une corde dont ils entourent leurs

reins et qu'ils tiennent si serrée au-dessous du ventre, que cette partie de leur corps en paroît beaucoup plus grosse, ajoute extrêmement à leur difformité. Les hommes vont entièrement nus, à l'exception d'un morceau d'étoffe, ou de quelque feuillage qu'ils portent à la ceinture. On vit peu de femmes, mais elles n'étoient pas moins laides que les hommes; elles avoient la tête, la figure et les épaules peintes en rouge, et pour vêtement une espèce de petit jupon. Quelques-unes portent sur les épaules un sac, dans lequel elles placent leurs enfans. Les ornemens de ces femmes sont des anneaux d'oreilles et des bracelets d'écailles de tortue. Les hommes ont pour armes, des massues, des lances, des arcs et des flèches : les deux premières sont faites d'un bois dur et compact. Leurs maisons ressemblent assez à celles des autres îles; elles sont cependant plus basses et couvertes de feuilles de palmiers.

Il est une autre particularité par laquelle les Mallicolais diffèrent beaucoup des îles voisines, c'est leur probité. On ne perdit, pendant toute cette relâche, qu'une bouée d'ancre de jet, qui fut rendue après la pre-

mière réclamation. Ils donnèrent dans tous les échanges, les preuves les plus fortes de leur honnêteté, ce qui ne laissa pas de surprendre l'équipage. Le vaisseau étant sous les voiles; plusieurs Indiens arrivèrent dans leurs pirogues; quelques-uns restoient en arrière, après avoir reçu des marchandises, sans avoir eu le tems de donner les leurs en échange; au lieu de profiter de cette occasion, comme l'eussent fait les naturels des îles de la Société, ils employèrent tous leurs efforts pour atteindre le vaisseau et remettre ce dont ils avoient reçu le prix. Un de ces Indiens, sur-tout, suivit pendant long-tems, et ne put joindre la *Résolution*, qu'à la faveur du calme. Dès qu'il fut au côté du vaisseau, il éleva l'objet qu'il avoit vendu; plusieurs voulurent le lui échanger: mais il ne consentit à s'en désaissir, que quand il eut vu la personne qui l'avoit acheté, et à laquelle il le remit à l'instant. Cette personne, ne le reconnoissant pas, lui offrit quelque chose en retour, mais il la refusa en lui montrant le prix qu'il en avoit déjà reçu.

La nuit avant de quitter le port Sandwich, on prit à la ligne deux poissons rougeâtres

de la taille de grosses brêmes et d'une forme à-peu-près semblable. La plupart des officiers mangèrent le lendemain à dîner ces deux poissons ; tous sentirent la même nuit de violentes douleurs à la tête et aux os, suivis d'une chaleur brûlante sur toute la peau, et d'une sorte d'engourdissement aux jointures. On ne douta point que cette incommodité ne fût occasionnée par le poisson, sans doute d'une espèce venimeuse, qui avoit communiqué la même indisposition à tous ceux qui en avoient goûté, même aux cochons et aux chiens. Il en mourut un de l'une et l'autre espèce dans l'intervalle de seize heures, et il se passa huit ou dix jours avant que les hommes pussent recouvrer la santé. Ces poissons probablement sont les mêmes que décrit Quiros, sous le nom de *pargos*, et qui empoisonnèrent une grande partie de son équipage.

Le 3 juillet, *la Résolution* quitta Mallicolo, et, le 25, elle se trouva près d'une grande île, entourée de quatre entrées fort petites. Le capitaine nomma la plus considérable, *l'île Sandwich*, en l'honneur du comte de Sandwich, son protecteur. A l'une des petites il donna le nom de *Montague*, et à une autre

celui de *Hinchinbrook.* Comme le vaisseau passoit devant l'île de Montague, plusieurs habitans parurent sur la côte, et semblèrent, par leurs signes, inviter l'équipage à descendre au rivage. On en vit aussi quelques-uns à l'île Sandwich qui offroit un aspect enchanteur, et étoit entièrement entrecoupée de prairies et de bois.

On découvrit ensuite différentes îles; et, le 3 août, le capitaine fit jeter l'ancre par dix-sept brasses de profondeur, sur la côte nord-ouest d'une autre île. Ayant besoin de bois et d'eau, il alla, le 4, avec deux bateaux, à terre: il débarqua à sec, sur une plage d'un très-beau sable, et en présence d'une multitude immense. Le capitaine n'étoit accompagné que d'un seul homme, et il ordonna à l'autre bateau de se tenir à une petite distance du bord. Il n'avoit à la main qu'un rameau vert qui lui avoit été donné par un des naturels. S'étant ensuite approché de cette foule, il en fut reçu avec beaucoup de politesse et de courtoisie. Bientôt après la scène changea. Le chef lui fit des signes pour faire haler le bateau sur le rivage; et, sur son refus, il voulut y employer la force. La plupart des insulaires étoient armés de massues, de lances, de dards,

d'arcs et de flèches. L'action ne tarda donc pas à s'engager, et ne finit qu'après que plusieurs de ces Indiens furent tués ou mis hors de combat. Quelqu'un de la suite du capitaine fut blessé par un dard dont la pointe étoit formée d'un bois très-dur : un autre aussi, dont la poitrine étoit nue, y fut atteint d'une flèche du même bois, qui cependant ne fit qu'effleurer la peau.

Cette place ne pouvant suffire aux besoins de l'équipage, aussi-tôt après le retour des bateaux, *la Résolution* fut mise sous voiles, et sortit de la baie. Ces insulaires, d'après les observations que le capitaine put faire, lui parurent un peuple différent de celui de Mallicolo, dont ils ne parlent pas la langue. Ils sont d'une médiocre stature, mais bien faits; et leurs traits n'ont rien de désagréable. Le cap, ou la péninsule sur laquelle le combat eut lieu, fut, d'après la conduite perfide des habitans, nommé *le Cap des Traîtres*. Il gît par 18 d 43 m de latitude sud, et 169 d 28 m de longitude est.

Comme *la Résolution* avançoit au sud-est, on découvrit une autre île, vers laquelle le capitaine gouverna pendant toute la nuit, à la faveur d'une grande lumière qu'on apper-

cevoit sur cette terre : en s'approchant de plus près, on découvrit que cette lumière provenoit d'un volcan. La conduite des naturels parut d'abord la même que celle des habitans du cap des Traîtres ; cependant, au moyen de la médiation d'un vieillard respectable, dont le nom étoit *Paowang*, et d'après la conduite prudente et ferme du capitaine, ils en agirent assez bien; quelques-uns montroient de tems-en-tems de l'insolence et de l'audace, mais tous les autres furent honnêtes et prévenans.

Pendant que l'on s'occupoit à remorquer le vaisseau, quelques-uns des naturels tentèrent d'enlever tout ce qu'ils pouvoient atteindre ; mais une décharge de mousqueterie et d'une pièce de canon de quatre, mit fin à leur insolence. On distribua aux plus âgés, et à ceux qui parurent être des chefs, des présens qui produisirent un peu d'effet sur les plus jeunes et les plus entreprenans. Le capitaine, cependant, conduisit Paowang près d'une forêt, et lui fit entendre par signes, qu'il vouloit couper quelques arbres, pour en emporter le bois à bord ; le vieillard y consentit aussi-tôt, et personne n'y mit le moindre obstacle.

Pendant la nuit du 6, comme dans toutes celles qui l'avoient précédée, le volcan vomit des

des torrens de feu et de fumée, et les flammes s'élevèrent au-dessus d'une montagne qui le séparoit du vaisseau. A chaque irruption, il grondoit avec un bruit semblable à celui du tonnerre, ou d'une mine profonde, au moment de l'explosion. Une pluie abondante qui tomba alors, ne parut que l'enflammer encore davantage. Le vent souffloit de ce côté, et il apportoit des nuages de cendres, si épais, que tout en étoit couvert. Il y avoit, parmi ces cendres, un sable fin et de la pierre ponce, en poudre; ce qui incommodoit extrêmement les yeux.

La conduite des habitans devint, le 9, beaucoup plus obligeante et plus honnête, quoique cependant ils se tinssent toujours en armes: ils sembloient craindre que leurs hôtes ne visitassent l'intérieur du pays. Durant cet intervalle, M. Forster apprit de quelques-uns d'entr'eux, le nom de l'île, qui est *Tanna*. Le capitaine sut également de quelques autres, celui de plusieurs îles adjacentes. La plus voisine étoit appelée *Erromango;* un îlot, découvert le matin du jour où l'on prit terre, étoit nommé *Immer;* l'île de la Table, située à l'est, que l'on avoit vue en même tems, *Erronam,* ou *Footoona;* et *Annatom,* une île qui gît au sud-est; on les voyoit toutes de Tanna.

Les naturels de cette île leur firent comprendre, de manière à ne laisser aucun doute, qu'ils mangent de la chair humaine, et que la circoncision a lieu parmi eux. Le même jour, un des travailleurs de la chaloupe, qui prenoit de l'eau, voulant tirer une pierre d'une source, avoit ressenti à la main une chaleur très-vive. Cette circonstance fit reconnoître plusieurs sources chaudes aux pieds des rochers.

Quelques-uns des officiers et des volontaires pénétrèrent, le 10, pour la première fois, dans l'intérieur du pays. Ils arrivèrent à un petit village isolé, dont les habitans les reçurent bien. Le lendemain matin, M. Forster, avec plusieurs autres personnes, fit aussi une excursion dans l'île.

Le volcan fut excessivement incommode la nuit du 11. Il lançoit, avec un bruit terrible, de prodigieuses colonnes de feu et de fumée. L'explosion se renouveloit au bout de trois ou quatre minutes; et l'on vit une fois de grosses pierres poussées très-haut en l'air. Une montagne, située à l'ouest du hâvre, avoit trois ouvertures, d'où sortoit une fumée sulfureuse. Elle sembloit communiquer sous terre, avec le volcan; car, à chaque explosion de

celui-ci, il s'élevoit de la montagne, des colonnes de vapeurs ou de fumée, plus considérables qu'auparavant. On y fit un petit trou, dans lequel on plaça un thermomètre, qui de 80 d où il étoit en plein air, monta, en une demi-minute, à 170 d. Plusieurs autres parties de la montagne exhalèrent des vapeurs pendant toute la journée du 12, et le volcan fut si extraordinairement furieux, que l'air étoit obscurci des cendres qu'il vomissoit. La pluie qui tomba dans ce moment, étoit un composé d'eau, de sable et de terre, de telle sorte, qu'on pouvoit l'appeler *une ondée de vases.*

Quoique les naturels eussent fait plus d'une fois, dans le voisinage du port, l'expérience de la supériorité de leurs hôtes, quelques-uns ne craignirent pas cependant de la voir encore se manifester contre eux. Des volontaires de l'équipage engagèrent plusieurs insulaires à leur servir de guides, pour chercher la bouche du volcan; ceux-ci acceptèrent l'offre, et ne firent que les ramener au port, par un autre chemin, avant qu'on eût pu découvrir leur supercherie.

Le capitaine, suivi de quelques personnes, fit, le 14, une promenade dans l'île. S'étant écarté de sa route, il vint à une plantation,

dans laquelle il trouva un homme à l'ouvrage. Ce Indien, soit par l'effet de son bon naturel, soit afin de voir plutôt ces étrangers hors de son champ, s'offrit à les conduire. Tous le suivirent en conséquence; mais, arrivés à la jonction de deux chemins, ils trouvèrent un autre homme, qui voulut leur disputer le passage. On lui présenta le bout d'un fusil, qui lui fit mettre bientôt bas les armes. L'attitude dans laquelle étoit cet homme, à l'arrivée du capitaine et des siens, ses regards féroces, et sa conduite ultérieure, prouvèrent suffisamment ses mauvaises intentions. Il réussit toutefois jusqu'à certain point; car le guide prit une autre route dans laquelle la troupe le suivit, non sans se douter de la chose. L'autre insulaire, cependant, se mit à la poursuite des étrangers, en faisant des cris, pour appeler au secours. Deux ou trois hommes se joignirent à lui, et l'on vit au milieu d'eux une jeune femme qui tenoit une massue à la main. Nos étrangers furent conduits par tous ces Indiens réunis, jusqu'au sommet d'une colline, d'où ils leur montrèrent un sentier qui menoit au hâvre, et ils les engagèrent à le prendre. Comme la compagnie ne vouloit pas abandonner son premier dessein, elle retourna au che-

min qu'elle avoit quitté, mais le guide refusa de l'y accompagner. Après avoir monté une nouvelle colline, le volcan parut plus éloigné que jamais, et le capitaine prit la résolution de retourner. Ce projet ne fut pas plutôt formé, qu'il rencontra une centaine de naturels, que l'Indien, dont on a fait mention, avoit rassemblés, pour empêcher vraisemblablement de pénétrer dans la contrée; mais, voyant que les étrangers retournoient sur leurs pas, ils laissèrent le chemin libre; plusieurs même les mirent dans la route, les accompagnèrent jusqu'au bas de la montagne, et, là, ils leur présentèrent des plantains, des noix de cocos, et des cannes à sucre, que le capitaine fit apporter au vaisseau. Ainsi, ces peuples se montroient hospitaliers, civils, et d'un bon naturel, quand on n'excitoit point leur jalousie.

Le 15, M. Forster, dans une de ses excursions botaniques, tua un pigeon, dans le gosier duquel il y avoit encore deux muscades. Il prit quelque peine à trouver l'arbre sur lequel ce fruit croît, mais ce fut inutilement. Le capitaine observa que, dans toutes leurs plantations de cannes à sucre, ces insulaires creusent des fosses de quatre pieds de profondeur, et de cinq ou six de diamètre, pour y prendre les

rats, dont le grand nombre cause beaucoup de ravages. Les cannes sont plantées, aussi près qu'il est possible, sur les bords de ces fosses; et les rats, en voulant saisir les cannes, ne manquent guères d'y tomber.

L'île de Tanna gît par 19 d 3 m de latitude sud, et 169 d 44 m de longitude est. Le capitaine nomma son hâvre, *Port de la Résolution*, du nom du vaisseau qui fut le premier qui y entra. Le sol, en quelques endroits, est un excellent terreau noir ; dans d'autres parties, il semble composé de végétaux pourris, et des cendres du volcan qui se répandent sur tous les environs. La terre, près de ces sources chaudes dont on a parlé, est une espèce d'argile blanche, qui a une odeur de soufre; elle est molle et humide, excepté seulement à sa surface, qui forme une croûte épaisse, dans la quelle il y a un mélange de soufre et de substance vitriolique, dont le goût est le même que celui de l'alun.

La contrée voisine du volcan est couverte de plantes, d'arbres et d'arbustes. Les cocotiers et l'arbre à fruit-pain semblent avoir été placés ici par la nature ; mais ils y ont le pied entièrement entouré de broussailles. On trouve par-ci par-là quelques maisons très-pen

habitées, et entourées de plantations. Celles-ci étoient de trois sortes ; les unes cultivées depuis long-tems, les autres depuis peu , et l'on travailloit aux troisièmes. A considérer les instrumens de labourage dont se servent ces insulaires, il faut un travail considérable pour préparer une plantation. Ces instrumens, quoiqu'inférieurs à ceux des îles de la Société, sont cependant de la même forme. Comme on ne permit ni au capitaine , ni à personne de l'équipage , de s'avancer dans le pays, l'intérieur de l'île est peu connu. Une partie cependant parut bien cultivée , très-ouverte et bien aérée. Les plantations étoient tirées au cordeau, et couvertes de cannes à sucre, de plantains, d'ignames et d'autres racines; le tout entremêlé d'arbres à fruits.

Cette île produit aussi des cocotiers , des arbres à fruit-pain, une espèce de patates, des figues sauvages , un fruit semblable au brugnon, un autre comme une orange, mais qui n'est pas bon à manger, et plusieurs sortes de noix et de fruits dont le capitaine ne connut point les noms. Les ignames étoient fort abondantes et d'une excellente qualité : on en vit une qui pesoit cinquante-six livres, et dont toutes les parties étoient également bonnes.

Les cochons n'étoient pas rares; mais on y trouvoit peu de volailles; c'étoit-là les seuls animaux domestiques. Les oiseaux de terre ne sont pas en plus grand nombre que dans les autres îles : nos voyageurs y en virent un petit d'un superbe plumage, et qu'ils ne connoissoient pas. La variété des arbres et des plantes étoit aussi grande dans cette île que dans toute autre où *la Résolution* eût déjà touché. Les naturels semblent vivre misérablement des productions de la terre; la mer ne fournissant que très-peu à leur subsistance. C'est peut-être plutôt par l'effet de la maladresse de ces insulaires à la pêche, que par la rareté du poisson sur cette côte : car, le 6 août, quelques personnes de l'équipage ayant jeté la seine, retirèrent, en trois prises, plus de trois cents livres de mulets (*mullus*), et d'autres poissons, ressource à laquelle on eut souvent recours.

Pour faire connoître leurs maisons, il suffit de les comparer à des hangards, dont le toît ressemble assez à celui d'une chaumière anglaise. Quelques-unes de ces cases sont ouvertes aux deux bouts, d'autres sont fermées d'une espéce de treillage, et toutes sont couvertes de feuilles de palmier. On voit

voit aussi dans cette île plusieurs autres petites huttes, où les habitans sont supposés se retirer pour dormir.

Le capitaine Cook crut dabord que les insulaires de Tanna, ainsi que ceux d'Erromango, sont un mélange des habitans des îles des Amis et de Mallicolo; mais, en les observant de plus près, il fut convaincu qu'ils n'ont presque aucune affinité ni avec les uns ni avec les autres, à l'exception de leurs cheveux, qui diffèrent peu de ceux des Indiens de cette dernière île. Les cheveux noirs dans les uns et bruns dans les autres, sont crépus et frisés; ils les séparent en petites mêches, autour desquelles ils roulent l'écorce d'une plante déliée, jusqu'à un pouce environ du bas; et à mesure que les cheveux croissent, ils continuent de rouler l'écorce autour, ce qui fait l'effet de plusieurs cordelettes. Les hommes portent la barbe courte, et ils l'ont forte et touffue; les femmes n'arrangent point leurs cheveux, comme les hommes, elles les coupent; ce que font aussi les jeunes gens, jusqu'à l'âge de puberté.

Ces insulaires sont minces de taille, et d'une médiocre stature; il en est beaucoup

de petits, et peu de gros ou de robustes. Ils ont généralement un air agréable, et sont, comme les peuples des tropiques, agiles et dispos : ils excellent à manier leurs armes, et montrent de l'aversion pour le travail. Les femmes font tous les gros ouvrages. Quoiqu'elles ne puissent passer pour belles, elles sont cependant assez jolies pour les habitans, et trop pour la fatigue à laquelle ils les condamnent. Les deux sexes sont d'une couleur très-bronzée, mais non pas noire ; ils n'ont même aucun trait des nègres. Leur coutume de se peindre le visage avec une sorte de noir de plomb, les fait paroître plus bruns qu'ils ne le sont naturellement ; ils usent aussi d'un fard rouge, et d'une troisième sorte entre cette dernière couleur et le noir ; ils se mettent de fortes couches de tous ces fards, non-seulement sur le visage, mais encore sur le cou, les épaules et la poitrine. Les hommes n'ont pour vêtement qu'une ceinture, et un tissu de feuilles autour des reins, comme à Mallicolo; les femmes portent un petit jupon, fait de fibres de plantain, qui descend jusqu'au-dessous du genou ; les ornemens des deux sexes, sont des bracelets,

des anneaux d'oreilles, des amulettes et des colliers.

Ils ont deux langages : l'un qui leur est commun avec leurs voisins, les habitans d'Erromango et d'Annatom, et qui est proprement le leur; l'autre qu'ils parlent avec les insulaires d'Erronam, et qui ressemble assez à celui des îles des Amis. Le premier n'a aucune affinité avec l'idiôme de Mallicolo, et il est probable que les habitans de ces trois îles forment des peuples tout-à-fait différens; il l'est également que l'île d'Erronam devant sa population aux îles des Amis, ceux de Tanna et des îles voisines aient, par une longue communication, appris la langue les uns des autres, dont ils se servent indifféremment.

Les arts, chez ces peuples, à l'exception de la culture des terres, méritent à peine qu'on en fasse mention. Ils fabriquent une mauvaise espèce de natte, et une étoffe non moins grossière d'écorce d'arbre, qu'ils emploient principalement en ceintures. La structure de leurs pirogues, annonce toute la rudesse de leur situation; et leurs armes, malgré les soins qu'ils prennent pour les polir, sont à cet égard, fort inférieures à

celles que vit le capitaine chez d'autres nations ; ce sont des massues, des lances, des dards, des arcs, des flèches et des pierres ; ils s'en servent avec beaucoup de dextérité; et M. Wales, qui eut de fréquentes occasions de voir leur adresse à lancer des traits, déclare qu'elle rend croyables les faits merveilleux qu'Homère rapporte de ses héros.

Quant à leur religion et à leur gouvernement, le capitaine Cook ne put en obtenir une connoissance exacte.

Cet archipel, que le capitaine appela les *Hibrides*, est placé entre 14 d 29 m et 20 d 4 m de latitude sud, et 166 d 41 m et 171 d 21 m de longitude est. L'île la plus occidentale fut appelée par M. de Bougainville, *Pic de l'Étoile*. La suivante est celle de la terre du Saint-Esprit; les autres sont Mallicolo, Saint-Barthélemi, l'île des Lépreux, l'île Aurore, la Pentecôte, Ambrym, Paoom, les îles Sepherd, les trois Collines, l'île Sandwick, Erromango, Tanna, Annatom, Immer et Erronam.

Le capitaine acheva, le 31 août, la reconnoissance de tout cet archipel. Cette saison de l'année le forçoit à retourner au sud, tandis qu'il lui restoit encore quelque tems pour vi-

siter les terres qu'il pourroit trouver entre ces îles et la N. Zélande. Il avoit dessein de toucher à celle-ci, afin d'y rafraîchir son équipage, et renouveler ses provisions de bois et d'eau, pour une autre course au sud. En conséquence, il vira de bord le soir, et marcha de ce côté avec un vent bon frais, sud-est.

Le 4 septembre, il découvrit une terre, et le lendemain il fit jeter l'ancre près du rivage, par cinq brasses de profondeur. Plusieurs pirogues entourèrent le vaisseau, et le capitaine en débarquant reçut un accueil très-amical, d'une foule d'insulaires, sans armes, qui s'étoient assemblés pour voir les étrangers. Il ne fut pas là long-tems sans s'appercevoir qu'il n'avoit rien à attendre de ces peuples, que la permission de parcourir librement leur pays. Ces bonnes gens ne pouvoient donner que leur amitié; c'étoit le meilleur peuple que le capitaine eût encore rencontré; mais si le cœur étoit content et l'esprit tranquille avec eux, cela ne suffisoit pas pour satisfaire aux besoins impérieux de la nature.

Quelques personnes de l'équipage ayant fait une promenade dans l'intérieur du pays, virent, du haut d'une montagne, la mer sur deux points. Elles purent mesurer de là l'é-

tendue de cette terre, qui, de ce côté, n'excédoit pas dix lieues. Entre cette montagne et quelques autres plus avancées, étoit une vallée très-large, à travers laquelle serpentoit une rivière. Plusieurs plantations et quelques villages en garnissoient les bords. La plaine ou terre plate qui servoit de place de débarquement, s'offroit dans un point de vue avantageux, du sommet de la montagne. Les ruisseaux qui s'égaroient sur toute la surface, les plantations, les villages épars, la variété des arbres et les bas-fonds sur la côte, diversifioient tellement la scène, que tout l'ensemble offroit le tableau le plus romantique. Cependant, si l'on en excepte quelques parties fertiles sur la plaine et au penchant des montagnes, toute cette contrée pourroit être appelée un affreux désert. Les collines et les montagnes ne sont nullement, pour la plupart, susceptibles de culture; une foible couche de terre couvre les rochers qui les forment, et sans cesse est brûlée par les rayons du soleil. Néanmoins il y croît une herbe grossière, ainsi que quelques plantes, et l'on y trouve épars des arbustes et des arbres.

Tous les efforts du capitaine et des siens, afin de connoître le nom de l'île, furent sans

succès. Elle est probablement trop grande, pour que les habitans ne lui en donnent qu'un. Les naturels répondoient, à chaque question, par le nom du district, ou de la place qui se trouvoit dans la direction du signe qu'on leur faisoit. Ils en nommèrent plusieurs de la sorte, en y ajoutant le nom du chef, ou du roi. Le capitaine juge par-là, que toute l'île est divisée en districts, gouvernés par des chefs différens; mais il ne put connoître l'étendue de leur pouvoir. *Balade* étoit le nom du district où se trouvoit la place de débarquement, et *Tea-booma*, celui du chef. *Tea* semble un titre attaché au nom de tous, ou de la plus grande partie de leurs chefs, et de leurs personnages distingués. Ils le donnèrent au capitaine, et l'appeloient *Tea* Cook.

Les habitans de cette île sont forts, robustes, bien faits, actifs et polis. Leur caractère est rempli de bonté. Ils ne sont nullement adonnés au vol, particularité qui les distingue avantageusement des autres insulaires de la mer du Sud. Leur couleur est à-peu-près la même que celle des naturels de Tanna; mais ils ont des traits plus agréables, un meilleur maintien, et ils paroissent d'une race supérieure. On en vit dont la taille étoit de six

pieds cinq pouces. Leur barbe est de la même nature que leur chevelure ; l'une et l'autre est noire et crépue, et généralement ils les tiennent toutes deux coupées fort court. Pour tout vêtement, ils portent une ceinture, comme à Tanna et à Mallicolo : elle est ordinairement faite d'écorce d'arbres, et quelquefois de feuilles. Les femmes ont un petit jupon. Les ornemens des deux sexes sont des pendans d'oreilles d'écaille de tortue, des colliers et des amulettes.

La race de ce peuple paroît venir de celle des insulaires de Tanna, et des habitans des îles des Amis, ou de ceux de Tanna et des N. Zélandais, si ce n'est de tous les trois. Leur langage est, à quelques égards, un mélange de celui de ces différentes terres. Il faut, malgré leurs inclinations paisibles, qu'ils aient quelques guerres, car ils ont beaucoup d'armes offensives, telles que des massues, des lances, des dards, et des frondes pour jeter des pierres.

Leurs maisons, bien fermées et chaudes, assez semblables à des ruches d'abeilles, sont pour la plupart de forme circulaire. Une petite porte, ou plutôt un trou carré et long, suffisant pour laisser passer un homme plié en deux, sert d'entrée. Leurs ustensiles de ménage

nage sont peu variés. Ces insulaires vivent de racines et de poissons, ainsi que de l'écorce d'un arbre qu'on dit croître également aux Indes occidentales ; ils la font rôtir, et en mâchent continuellement.

Ce pays a beaucoup de ressemblance avec la Nouvelle Galle méridionale, ou la Nouvelle Hollande, et ses productions sont à-peu-près les mêmes. On y voit diverses plantes, communes aux îles situées à l'est et au nord, ainsi qu'une espèce de fleur de passion, qu'on prétend ne croître naturellement qu'en Amérique. Les botanistes n'eurent pas à se plaindre de manquer d'occupation, car chaque jour leur offroit quelque nouveauté, soit en botanique, soit en toute branche d'histoire naturelle. Les oiseaux de terre ne sont pas très-multipliés, mais on en vit plusieurs jusqu'alors inconnus. De ce nombre étoit une espèce de corbeau ; du moins lui donna-t-on ce nom, quoiqu'il soit de moitié plus petit que l'oiseau qu'on appelle ainsi, et que ses plumes soient nuancées de bleu. Il s'y trouve, en outre, de belles tourterelles, et d'autres petits oiseaux inconnus ailleurs. Les pirogues sont assez semblables à celles des îles des Amis, mais d'une construction plus lourde et plus grossière.

Les femmes de cette contrée, ainsi que celles de Tanna, autant qu'on en put juger, sont plus chastes que celles des îles situées plus à l'est. Personne n'apprit que quelqu'un de l'équipage eût obtenu la plus légère faveur d'une seule d'entr'elles.

Cette île que le capitaine Cook nomma *la Nouvelle Calédonie,* est, après la Nouvelle Zélande, la plus grande de celles situées au sud de l'océan pacifique. Elle s'étend de 19 ^{d} 37 ^{m} à 22 ^{d} 30 ^{m} de latitude sud, et de 163 ^{d} 37 ^{m} à 167 ^{d} 14 ^{m} de longitude est. Sa longueur est à-peu-près de quatre-vingt-sept lieues, mais nulle part, elle n'en a plus de dix de large. Une île, couverte de pins, de l'espèce de ceux de Prusse, nommée, en conséquence, *l'île des Pins,* d'un mille environ de circuit, avoisine la pointe sud-est de la Nouvelle Calédonie.

Après avoir reconnu cette île considérable, autant du moins que le tems put le lui permettre, le capitaine Cook continua à marcher vers la N. Zélande, pour y prendre des rafraîchissemens. Rien ne se passa de remarquable (*) jusqu'au 8, qu'ayant harponné un mar-

---

(*) « Le 30 septembre, à sept heures et demie, dit Forster, nous vîmes au nord une boule de feu qui,

souin, il fallut mettre en panne, et avoir deux bateaux dehors pour le tuer et le prendre. Il avoit six pieds de long ; c'étoit une femelle de l'espèce que les naturalistes appellent *le Dauphin des Anciens*, et qui diffère de l'autre par la tête et la mâchoire, qui sont longues et pointues, et dont les parties inférieures et supérieures sont garnies chacune de quatre-vingt-huit dents ; la fressure et la chair procurèrent un excellent mets.

Le 10, on vit terre ; en l'approchant, on trouva que c'étoit une île de cinq lieues de circuit. Elle est située par 29 ^{d} 2 ^{m} de latitude sud, et 168 ^{d} 16 ^{m} de longitude est. Le capitaine lui donna le nom d'île de Norfolk, en l'honneur de l'illustre famille Howard. Il la trouva inhabitée, et il étoit indubitablement le premier qui jamais y eût

par sa grosseur et son éclat, ressembloit au soleil, quoiqu'elle fût un peu plus pâle ; elle s'évanouit en crevant quelques momens après, et laissa derrière elle des étincelles brillantes, dont la plus grande, d'une forme oblongue, se remuoit vivement hors de l'horizon, tandis qu'une espèce de flamme bleuâtre la suivoit et marquoit sa route. A l'apparition de ce phénomène, qui leur étoit connu, les officiers expérimentés attendirent un vent frais, et ils ne se trompèrent point.

descendu. Les arbres et les plantes de cette île étoient les mêmes qu'à la Nouvelle Zélande ; mais elle produisoit sur-tout une espèce de pin (de Prusse) très-gros et très-élevé. Les choux-palmistes, l'oseille sauvage, le laiteron et le fenouil marin croissent en grande quantité sur le rivage. On vit la même espèce de pigeons, de perruches, de perroquets qu'à la Nouvelle Zélande, ainsi que des râles et de petits oiseaux. La côte est assez poissonneuse ; et il y a quelques sources d'eau chaude dans l'île.

La Résolution arriva pour la troisième fois, le 19, à l'anse du vaisseau, dans le détroit de la Reine-Charlotte. Quelques naturels se montrèrent sur le rivage et reçurent le capitaine et les siens avec une grande cordialité. Ils lui apprirent que *l'Aventure* avoit paru peu de tems après le départ de *la Résolution*, et s'étoit arrêtée dans cette anse, pendant environ quinze jours, ce qui tranquillisa le capitaine sur ce vaisseau (*).

(*) Forster rapporte la manière dont on s'y prit pour demander à ces insulaires des nouvelles de l'*Aventure*. « Nous découpâmes deux feuilles de papier, en forme de vaisseau, dit-il, et, sur une autre plus

Cette relâche ne produisit aucun événement remarquable, et, le 10 novembre, *la Résolution* sortit du canal et marcha sud par est, dans la vue d'atteindre le cinquante-quatrième ou le cinquante-cinquième degré de latitude. Le capitaine projettoit de traverser ce vaste océan, à-peu-près dans ces parallèles, et de reconnoître ainsi les parages qu'il n'avoit pas examinés l'été précédent.

Il marcha en conséquence à l'est, cherchant la terre sur différentes directions. Perdant à la fin tout espoir d'en trouver d'autres dans cet océan, il se détermina à gouverner directement sur l'entrée occidentale du détroit de Magellan, afin de longer le côté

---

grande, nous traçâmes la figure du canal : nous amenâmes ensuite les deux vaisseaux dans ce canal, et nous les fîmes sortir aussi souvent qu'ils y avoient relâché : nous nous arrêtâmes un peu, et enfin nous y ramenâmes notre vaisseau pour la troisième fois ; mais les naturels nous interrompirent ; et, prenant le papier qui représentoit l'*Aventure*, ils l'amenèrent dans le hâvre, et l'en firent sortir; ils comptèrent alors sur leurs doigts combien de lunes s'étoient écoulées depuis ce tems; et nous eûmes le plaisir d'apprendre ainsi le départ de l'*Aventure*, et d'admirer la sagacité de ces Insulaires.

méridional de la Terre de Feu, autour du cap Horn, jusqu'au détroit de Lemaire. Comme on ne connoissoit qu'imparfaitement cette côte, il crut qu'il seroit plus utile à la navigation et, à la géographie, de la bien examiner, que de cingler dans une latitude plus élevée; *la Résolution* y arriva le 17 décembre, après une traversée qui n'offrit à-peu-près rien d'intéressant.

Le capitaine rangea alors la côte occidentale de la Terre de Feu; il en a minutieusement décrit chaque gisement, pour l'instruction des autres navigateurs. Cette côte, ainsi que le rapporte le journal de Parkinson (*voy.* tom. I[er], p. 10), présente l'aspect le plus affreux : elle est entièrement couverte de rochers énormes, sur lesquels on ne voit presque aucune végétation. Les habitans que M. de Bougainville nomma *Pesserai*, parce qu'ils ont sans cesse ce mot à la bouche, sont très-laids, presque affamés; et les hommes n'ont point de barbe. De toutes les nations, c'est la plus misérable.

Quelque sauvage que soit cette contrée, elle renferme une grande variété de plantes inconnues, qui donnèrent beaucoup d'occupation aux botanistes de *la Résolution*. On

y trouve dans les bois l'arbrisseau qui produit *l'écorce de Winter*, ainsi que le houx à feuilles de barbarie, et quelques autres arbres.

Les rafraîchissemens que le capitaine y prit, consistèrent principalement en volailles sauvages et en poissons ; mais ces derniers parurent très-rares, excepté les moules qui sont larges et bonnes. La volaille consiste en oies, en canards ordinaires, et en poules du port Egmont, déjà citées. On trouva aussi une espèce particulière de canards, que les gens de l'équipage surnommèrent race de cheval, à cause de la légéreté avec laquelle ils courent sur l'eau; car ils ne peuvent voler, leurs aîles étant trop courtes pour les soutenir en l'air.

Le 23 décembre, le capitaine Cook prit terre sur une île, qu'en raison du grand nombre d'oies qu'on y trouva, il nomma *île des Oies*. Le 24, on en tua soixante et douze, ce qui permit d'en faire goûter à tout l'équipage. En conséquence, on célébra la fête de Noël bien plus agréablement qu'on ne devoit l'attendre. On servit donc à dîner des oies rôties, bouillies et en pâté. Il restoit encore au capitaine quelques bouteilles de vin de Madère pour les officiers et les volontaires,

« de sorte, dit-il, que nos amis d'Angleterre ne firent pas Noël plus gaîment ». Sans ce hasard heureux, le régal de l'équipage eût été un peu de porc et de bœuf salé.

A sept heures et demie, le 29, *la Résolution* dépassa le cap Horn, et entra dans l'océan atlantique méridional. Ce même cap forme l'extrémité la plus méridionale d'un groupe d'îles d'inégale étendue, qui gisent devant la baie Nassau, et qu'on connoît sous le nom d'îles de l'Hermite : ce cap gît par 55 d 58 m de latitude sud, et 68 d 13 m de longitude ouest.

Le 30, *la Résolution* fut portée par un courant sur l'île des États. Le capitaine, ayant rangé la côte méridionale de la Terre de Feu, résolut d'en faire autant à cette île qu'il jugea aussi peu connue que la première. Le journal de Parkinson renferme une description trop bien détaillée du sol, des productions et des habitans, pour qu'il soit nécessaire d'en parler beaucoup ici.

Le 1er. janvier 1775, le capitaine ayant fait chercher un bon port sur la côte de la terre des États, on en trouva un, à l'entrée duquel étoient plusieurs petites îles remplies de lions de mer, et d'une quantité si prodi-

gieuse

gieuse de mouettes, qu'elles obscurcissent l'air, quand on les trouble : « elles suffoquoient presque nos gens, avec leur fiente, dit le capitaine. Elles sembloient jeter leurs excrémens, comme pour se défendre; l'odeur qui s'en exhaloit, étoit plus puante que celle de l'*assa-fœtida* ».

Les lions de mer ne sont point ici de l'espèce décrite sous ce nom par le lord Anson, quoiqu'ils le méritent davantage. Cette crinière dont le derrière de leur tête, leur cou, leurs épaules sont couverts, produit une assez grande ressemblance avec ce terrible animal. D'un autre côté, le corps est garni d'un poil court, d'un brun obscur, plus long cependant que celui d'une vache ou d'un cheval. Les plus grands ont de douze à quatorze pieds de long, et huit ou dix de circonférence. La femelle est de moitié moins grosse que le mâle, et elle est couverte d'un poil court, de couleur cendrée, ou brun clair. Ces animaux semblent vivre comme des troupeaux sur des rochers, près le rivage de la mer. Pendant cette relâche de *la Résolution*, c'étoit le tems de l'accouplement de ces lions. Quelquefois on voyoit un mâle entouré de vingt ou trente femelles, très-attentif à les

retenir près de lui, et livrant combat à tout autre mâle qui eût voulu lui enlever quelques-unes de ses amantes ; plusieurs n'en avoient qu'un moindre nombre; et quelques-uns seulement une ou deux. Les ours de mer ne sont pas aussi gros que les lions, mais ils le sont plus que les veaux marins ordinaires. Ils n'ont point cette longue crinière qui distingue un lion ; la leur est d'une longueur égale, d'un poil plus fin que le lion, assez semblable à celui du loutre, et généralement gris de fer.

Les naturalistes de *la Résolution* trouvèrent sur l'île des États deux nouvelles espèces d'oiseaux : l'un de la forme à-peu-près d'un pigeon, dont le plumage est aussi blanc que du lait. Il vit le long du rivage, et probablement de poissons à coquille et de quelque chair corrompue, car il sent mauvais, mais il n'a point de membranes aux pieds. L'autre oiseau est une espèce de corlieu, presque aussi gros qu'un héron, d'un plumage varié, dont la couleur principale est un gris clair, et qui a le bec long et crochu.

Rien n'est plus étonnant que de voir la variété d'animaux différens qui habitent paisiblement ce petit coin de terre. On croiroit qu'ils ont formé tous une ligne, pour ne pas troubler leur tranquillité réciproque. Souvent

on les voyoit se mêler ensemble, comme des animaux domestiques dans la basse-cour d'une ferme, sans qu'une seule espèce entreprît de molester l'autre ; même les aigles et les vautours sembloient se contenter de quelques carcasses, et ne cherchoient point à détruire les animaux vivans.

Le 3 janvier 1775, le capitaine quitta la terre des États, et s'avança dans l'océan atlantique méridional, qu'il traversa sur différens points, pour y découvrir quelque terre, ainsi qu'il avoit fait dans la mer pacifique méridionale. Après avoir reconnu deux îles, qui, au milieu de l'été, étoient couvertes de neige et de glace, il en rencontra une autre, le 20 du même mois, entre 53 d 57 m et 54 d 57 m de latitude sud, et 38 d 13 m et 35 d 34 m de longitude ouest, qu'en l'honneur de sa majesté, il nomma *l'île George*. Cette île s'étend sud-est par est, et nord-ouest par ouest. Elle a trente et une lieues de long dans cette direction, et sa plus grande largeur est d'environ dix lieues; elle est remplie de baies et de hâvres ; mais la prodigieuse quantité des glaces doit la rendre inaccessible, pendant la plus grande partie de l'année : ainsi cette découverte ne peut être d'aucun avantage.

Le 31, par 59 ^{d} 17 ^{m} 30 ^{s} de latitude sud, et 27 ^{d} 45 ^{m} de longitude ouest, le tems, qui pendant quelques jours, avoit été brumeux, étant devenu plus clair, on vit, de nouveau, la terre. Le capitaine appela celle-ci *Thulé australe*, parce que c'est la plus méridionale qu'on ait encore apperçue. Elle présente une surface très-haute, et couverte par-tout de neige.

Le 27 février, étant parvenu jusqu'à 60 ^{d} de latitude sud, qui étoit la plus haute que le capitaine Cook se proposoit de faire, dans le cas où il n'appercevroit aucun indice du continent qu'il cherchoit, il se décida à marcher au nord.

Le capitaine observe qu'il croit fermement que, près du pôle, il y a une étendue de terre au nord, vis-à-vis l'océan atlantique austral, et vis-à-vis la mer de l'Inde, parce qu'il a toujours trouvé de la glace, plus au nord dans ces mers, que par-tout ailleurs. Très-peu de vaisseaux en ont rencontré, en doublant le cap Horn; et *la Résolution* n'en trouva que fort peu au-dessous du 60e degré de latitude, dans l'océan pacifique austral; au lieu que dans le premier, entre le méridien du 40e ^{d} ouest, et le 50 ^{d} ou 60 ^{d} est, elle en rencontra

au nord, jusqu'au 51e ^{d}. Bouvet en a trouvé par 48 ^{d}, et d'autres en ont vu dans une latitude beaucoup plus basse. Le capitaine avoue, cependant, que la plus grande partie de ce continent austral (en supposant qu'il y en ait un), doit être en dedans du cercle polaire, où la mer est si remplie de glaces, qu'elle est inaccessible. « Le danger qu'on court à reconnoître une côte, dans ces mers inconnues, dit-il, est si grand, que personne ne se hasardera à aller plus loin que moi, et que les terres qui peuvent être au sud, ne seront jamais reconnues. Il faut affronter des brumes épaisses, des tourbillons de neige, un froid aigu, et tout ce qui peut rendre la navigation dangereuse : l'aspect des côtes, plus horrible qu'on ne peut l'imaginer, accroît encore ces difficultés. Ce pays est condamné par la nature à ne jamais sentir la chaleur des rayons du soleil, et à rester enseveli dans des neiges et des glaces éternelles ».

Ces raisons le portèrent à changer de route, et à mettre le cap à l'est, avec un vent très-fort du nord, accompagné de neige qui tomboit en gros flocons. La quantité de celle qui remplissoit les voiles étoit si grande, que souvent on étoit obligé de jeter le vaisseau dans le milieu

du vent, pour l'en débarrasser; sans cette précaution, la voilure ni le bâtiment n'auroient pu en supporter le poids.

La Résolution, le 22, ne se trouvant pas à plus de deux degrés de longitude de la route qu'elle fit au sud, en quittant le cap de Bonne-Espérance, le capitaine eût inutilement gouverné plus loin à l'est, sous ce parallèle, puisqu'il savoit qu'il ne peut y avoir de terre. Mais il s'offroit une occasion d'éclaircir quelques doutes sur la terre réelle ou prétendue, qu'on croyoit avoir vue plus loin au sud, et le capitaine gouverna sud-est, afin d'atteindre le parage où on la supposoit.

Après l'avoir parcouru, sans appercevoir le signe d'une terre, le capitaine ne douta plus que des îles de glace ne l'eussent trompé, ainsi que M. Bouvet. Il avoit fait alors le tour de l'hémisphère austral, dans une haute latitude, et il l'avoit traversé de manière à prouver sans réplique, qu'il n'y a point de continent, à moins qu'il ne soit près du pôle, et inabordable à tous les navigateurs.

La Résolution avoit entièrement usé ses agrès et ses voiles, et tout lui manquoit pour les réparer. Les provisions tomboient en pourriture, et conséquemment ne procuroient

qu'une nourriture mal-saine. Depuis longtems l'équipage étoit privé de ses rafraîchissemens. Il jouissoit, à la vérité, d'une bonne santé, et seroit allé gaîement par-tout où le capitaine eût voulu le conduire ; mais celui-ci craignoit que le scorbut ne vînt à se manifester au moment où il ne resteroit plus de remèdes pour le guérir. Il ajoute qu'il y auroit eu de la cruauté de prolonger les fatigues et les peines de ses compagnons plus que cela n'étoit absolument nécessaire. Leur conduite, pendant tout le voyage, méritoit tous les soulagemens qu'il étoit en son pouvoir de leur accorder. Animés par la constance des officiers, les matelots et les soldats de marine se sont toujours montrés disposés à supporter toutes les difficultés et tous les dangers ; et depuis la séparation de *l'Aventure*, ils ne se sont jamais crus, pour cela, plus en péril.

Toutes ces considérations déterminèrent le capitaine à ne pas s'avancer plus loin ; le but de son voyage étant parfaitement rempli, c'est-à-dire, ayant suffisamment parcouru l'hémisphère austral, et mis fin aux recherches d'un continent, dans cette partie du monde. Il se détermina donc à gouverner sur le cap de Bonne-Espérance, avec l'inten-

tion, cependant, de retrouver les îles de Dénia et de Marseveen, marquées dans la carte du docteur Halley.

Le 13 mars, étant à deux degrés au nord du parallèle, où l'on dit que gisent ces îles, il ne trouva rien qui encourageât à en continuer la recherche. Chacun d'ailleurs étoit impatient d'aborder à un port. Le capitaine céda donc au vœu général, et le 22, il fit jeter l'ancre dans la baie de la Table, au cap de Bonne-Espérance.

Il y apprit des nouvelles de *l'Aventure*, et il y trouva une lettre du capitaine Furneaux, qui lui annonçoit la perte de sa chaloupe et de dix de ses meilleurs hommes, dans le canal de la Reine-Charlotte. Les malheureux furent massacrés par des sauvages de la Nouvelle Zélande.

On travailla bientôt aux réparations du vaisseau: on ne s'étonnera pas que les voiles et les agrès fussent usés, si l'on considère que dans cette navigation autour du globe, c'est-à-dire, depuis le départ de la *Résolution*, du cap de Bonne-Espérance jusqu'à son retour, elle avoit fait plus de vingt mille lieues, espace à-peu-près égal à trois fois la circonférence du globe, prise à l'équateur. Jamais aucun

vaisseau

vaisseau n'avoit encore parcouru autant de chemin dans le même tems. C'est cependant une chose digne de remarque, que, durant cette longue expédition, dans toutes les latitudes, entre le 9e et 71e parallèle, aucun des mâts inférieurs, ni des mâts de hune n'éclatèrent; aucune des vagues, ni aucun des haubans ne se brisèrent; effet de l'adresse et des soins de officiers, ainsi que de la bonne qualité du vaisseau.

Le 27 avril, les réparations nécessaires étant achevées, et le capitaine ayant fait embarquer toutes sortes de munitions, il prit congé du gouverneur et des principaux officiers, qui, pendant cette relâche, l'avoient traité fort poliment, et il rentra à bord. Il appareilla bientôt après, et se remit en mer, avec le vent le plus favorable. Aucun événement digne de trouver place ici n'ayant eu lieu dans cette traversée, nous annoncerons seulement l'arrivée de la *Rsolution*, le 15 mai, à l'île de Sainte-Hélène.

Le capitaine remit en mer le 21. Après avoir touché à l'île de l'Ascension, et de là, à celle de Fernando-Norouho, sur la côte du Brésil, il passa à l'île de Fayal, l'une des Açores, et le 30 du même mois, il mouilla à Spilhead.

Il ne se passa rien d'intéressant, pendant sa traversée, depuis le cap jusqu'en Angleterre, relativement sur-tout au but du voyage de la *Résolution*; et, quant au reste de la relation, il est peu de circonstances dignes de remarque, qui n'aient été rapportées dans cet abrégé.

Ainsi finit ce mémorable voyage qui dura trois ans et dix-huit jours. Malgré la longueur de cette navigation et le changement de climat, on ne perdit que quatre hommes, parmi lesquels un seul mourut de maladie; ce qu'on doit attribuer principalement aux soins de l'amirauté, pour faire mettre à bord tout ce que l'expérience indiquoit de favorable à la santé des matelots, comme le moût de bierre dont on a parlé souvent. Les sages précautions du capitaine contribuèrent aussi beaucoup à la conservation de son équipage. Il veilla toujours exactement à ce que les matelots se tinssent aussi proprement qu'il étoit possible, ainsi qu'à faire nettoyer et sécher le vaisseau, les hamacs, les vêtemens et les lits.

Fin de l'Abrégé du second Voyage du capitaine Cook.

ABRÉGÉ

De la Relation d'un Voyage entrepris à la recherche d'un passage au nord-ouest, entre les continens de l'Asie et de l'Amérique, pendant les années 1776, 1777, 1778 *et* 1779, *par le capitaine* Cook *et le capitaine* Clerke, *jusqu'au moment de la mort malheureuse du premier.*

Les deux bâtimens, *la Résolution* et la *Découverte*, ayant été mis en commission, au mois de janvier 1779, afin de reconnoître les parties occidentales de l'océan pacifique, et de découvrir un passage au nord-ouest, entre les continens de l'Asie et de l'Amérique, le commandement du premier vaisseau fut, de nouveau, confié au capitaine Cook, et celui du second au capitaine Clerke, qui avoit été lieutenant sur la *Résolution*, pendant le dernier voyage à la mer du Sud. La *Résolution* appareilla le 12 juillet, de Plimouth, et fit route au cap de Bonne-Espérance; mais les affaires du capitaine Clerke l'ayant retenu à Londres long-tems après, il ne put mettre en mer qu'au premier août.

Le 1er. décembre 1776, les deux vaisseaux quittèrent le cap, et le 26 janvier suivant, ils mouillèrent dans la baie de l'Aventure, à la terre de Van-Diemen, par 143 d 14 m de latitude sud, et 147 d 28 m de longitude ouest, où le capitaine Cook n'avoit pas touché dans ses deux premiers voyages. Cette baie est entourée d'une terre passablement élevée, couverte d'arbres très-variés, qui sont en général droits et gros; quelques-uns de ces arbres produisent une agréable épice; la gomme découle de plusieurs autres, mais on n'en apperçut aucun qui eût la moindre apparence de procurer quelque nourriture aux habitans; ils ne vivent probablement que des poissons à coquilles, qu'ils ramassent sur les rochers au bord de la mer. Les naturels de cette terre semblent aussi misérables que les habitans de la Terre de Feu. Ils ont le teint bronzé, les cheveux courts et laineux, qu'ils séparent, ainsi que leur barbe, en différentes cordelettes, graissées d'une pommade huileuse, et poudrées d'une espèce de terre d'un brun rouge, mode qui leur donne un air très-sauvage. L'homme qui paroissoit le plus considérable d'entr'eux, avoit le visage entière-

ment enduit d'un mélange de cette pommade et de cette poudre. En général ils ont de mauvaises dents, le nez plat, les lèvres épaisses, le front bas, mais leurs yeux sont noirs et pleins de feu. Ils tracent plusieurs lignes sur leur poitrine et leurs bras, d'une manière entièrement différente de toutes celles que le capitaine avoit vues jusqu'alors; car la peau s'élevoit au-dessus de ces lignes ou raies, ce qui formoit une sorte de cannelure. Le seul quadrupède qu'on rencontra, étoit une espéce d'opossum. Les oiseaux étoient variés, quelques-uns très-beaux; mais tous en petit nombre. On prit aussi plusieurs sortes de poissons.

Le vendredi, 12 fevrier, les deux bâtimens mouillèrent dans l'anse du vaisseau, au canal de la Reine-Charlotte, à la N. Zélande. Aussi-tôt qu'on eut pris terre, le capitaine Cook, soigneux de conserver la santé de son équipage, fit faire une grande quantité de bierre, et lui procura tous les rafraîchissemens que le lieu put fournir. Parmi les naturels du pays qui étoient le plus fréquemment à bord, on remarqua sur-tout un jeune homme, appelé Tin-arroboa, doué d'un bon naturel, et de beaucoup

de pénétration et de discernement. Il étoit fort attaché au capitaine Cook et à Omai (*), qu'il ne quittoit presque pas. Son père étoit chef du district dans lequel les vaisseaux avoient relâché, et fut tué, avec plusieurs des siens, par un parti considérable d'un autre district, qui l'attaqua pendant la nuit, six semaines avant l'arrivée des mêmes vaisseaux.

Peu de jours avant leur départ, Kihoorah, le chef de ceux qui massacrèrent, pendant le dernier voyage, les gens de la chaloupe de l'*Aventure*, vint faire visite aux étrangers. Il fut au commencement très-réservé, et il n'osoit monter à bord, craignant sans doute qu'on ne vengeât sur lui la mort de ces infortunés; mais, quand il vit que cette fâcheuse affaire sembloit oubliée, il bannit toute défiance, et entra dans l'un et l'autre bâtiment. Ce chef étoit détesté de ses propres sujets, qui montrèrent fréquemment le desir de le voir tuer par quelqu'un de l'équipage, et qui témoignèrent en même tems, dans des termes peu ménagés, leur mécontentement de sa conduite.

(*) Naturel de l'île d'Huaheine, que le capitaine Furneaux prit à bord dans le voyage précédent, et qui alors retournoit d'Angleterre dans son pays natal.

Le premier mai, les deux vaisseaux arrivèrent à l'île d'Annamooka, ou de Rotterdam. Pour prévenir les inconvéniens qui résultèrent précédemment de l'achat des curiosités du pays, le capitaine Cook fit un réglement, et nomma quelques personnes pour commercer avec les naturels, et en tirer tous les rafraîchissemens et toutes les provisions que l'île pouvoit fournir.

Quoique le capitaine Cook, à son second voyage, ne pût distinguer ni roi ni chef, ni quelqu'un qui exerçât l'autorité, cette fois cependant il reconnut que ces Insulaires sont gouvernés par des chefs, dont l'autorité a différens degrés. Celui de l'île de Tougatabu, ou d'Amsterdam, nommé Feenow, vint le 3 rendre visite aux deux capitaines. Ce chef étoit accompagné d'un nombreux cortége, qui lui témoignoit beaucoup de respect : un des principaux de sa suite fit une longue harangue, dans le cours de laquelle il donna à entendre que Feenow étoit *ageelakee*, ou roi d'Annamooka, ainsi que de toutes les îles voisines dont il fit l'énumération, qui alloit presque à cent. Sept ou huit femmes très-belles, qu'on prétendit être ses épouses, l'accompagnoient aussi.

Ce chef invita le capitaine Cook à venir avec lui dans quelques îles, dont la traversée n'étoit que de deux jours. Il leur donnoit le nom d'*Haphipee*, ce qui, dans la langue de ce peuple, signifie un groupe. Le capitaine se rendit à cette invitation, et reçut dans ces iles, ainsi que dans celle d'Annamooka, les plus grandes honnêtetés du chef. Tout fut conduit avec autant d'ordre que de décence, et rien ne fut oublié pour rendre le séjour du capitaine le plus agréable qu'il fut possible. On lui prodigua les jeux, les fêtes, et les danses les plus variées.

Étant de retour à Annamooka, il apprit qu'un autre grand personnage de Tongatabu, appelé Fatafee Poolahoo, lui avoit fait visite. Ce chef vint à bord : il étoit excessivement gros, d'une taille au-dessus de la médiocre, et paroissoit âgé de quarante ans. Sa suite étoit nombreuse; et il n'y eut pas un de ceux qui la composoient, qui ne déclarât que ce prince étoit le véritable souverain de Tongatabu, d'Annamooka, de Haphipee, et, en un mot, de toutes les îles dont on avoit auparavant supposé que Feenow étoit roi. La surprise du capitaine et des siens fut grande; car chacun avoit tenu pour certain, d'après le repect et la soumission

soumission qu'on témoignoit à Feenow, qu'il étoit le souverain ; et personne ne pouvoit expliquer l'usurpation de cet homme, si vraiment c'en étoit une. Feenow n'ayant pas reparu, quoique l'instant fixé pour son retour à Annomooka fût passé, on crut qu'une entrevue avec Poolahoo mettroit fin à sa prétendue souveraineté. Ce fut ce qui arriva : car ayant enfin paru devant Poolahoo, il le salua comme son supérieur, et lui rendit, en présence de quelques volontaires Anglais, tous les hommages d'un sujet envers son prince ; mais sa contenance exprimoit tellement sa honte et son humiliation, que tous ceux qui le virent en furent touchés. Ils découvrirent cependant que, quoiqu'il ne fût pas roi, il jouissoit d'un rang considérable, étant généralissime des troupes du roi, et les conduisant toujours au combat.

Poolahoo, pendant tout le tems qu'il demeura à bord, fit grande attention aux différentes parties du vaisseau. Ce prince demanda entre autres choses, pour quel motif le capitaine et ses compagnons étoient venus dans ces îles ? Il leur dit qu'ils paroissoient ne manquer de rien, et jouir tous d'une bonne santé. Cette question étoit tellement inat-

tendue, que le capitaine fut plusieurs instans sans savoir quelle réponse il y feroit. Après avoir réfléchi quelque tems, il dit au chef qu'il étoit venu par ordre de son maître, qui étoit un puissant prince, et desiroit faire avec lui un traité d'alliance et d'amitié; qu'il y avoit sur son vaisseau un assortiment complet de haches, de couteaux, de verroteries, d'étoffe rouge, etc.; qu'on les échangeroit volontiers pour des cochons et des productions de l'île; réponse qui parut satisfaire entièrement Poolahoo.

Le 8 juin, les deux vaisseaux quittèrent Una-Mooka, et furent accompagnés jusqu'à une certaine distance, par Poolahoo et Feenow, dans leurs pirogues qui alloient très-vîte, ainsi que par beaucoup d'autres plus petites. La pirogue du roi étoit distinguée de celles de sa suite, par un bouquet d'herbe de couleur rouge, attaché à un bâton fixé à l'arrière, de même que par un pavillon. Le 10, on mouilla dans le port d'Amsterdam.

Malgré les prétentions mutuelles de Poolahoo et de Feenow à la souveraineté de ces îles, on apprit en arrivant ici, qu'un vieillard, nommé Mallawagga, étoit vraiment le roi; mais qu'affoibli par l'âge, il étoit hors d'état

de tenir les rênes du gouvernement, qui, en conséquence, étoient remises entre les mains de Poolahoo. Cette circonstance sembla fort extraordinaire, et le parut bien plus encore, lorsqu'on vit que ce vieillard, venant à bord, rendit hommage à Poolahoo, en s'inclinant devant lui, et en lui touchant les pieds. On nomma dans la suite au capitaine Cook deux autres personnages, qu'on lui dit être encore supérieurs aux précédens. Cette obscurité provenoit sans doute du peu de connoissance de la langue.

Comme cette relâche à l'île des Amis fut plus longue que dans le précédent voyage, on eut plus d'occasion de les bien observer, ainsi que leurs habitans. On remarqua que la boisson de ces insulaires, en général, est de l'eau, ou du lait de noix de cocos; mais ceux d'un rang au-dessus du commun boivent toujours de la liqueur nommée *awa*, avant que de manger, et jamais dans aucun autre moment; même alors ils en usent beaucoup plus modérément que les Otaïtiens, et font cette liqueur d'une manière moins dégoûtante. La coutume, ou la loi, dans certains tems de l'année, défend aux inférieurs de manger en présence de leurs supérieurs. Si l'un de ceux-ci paroît inopiné-

ment, l'homme d'un rang moins élevé cesse de manger à l'instant, et détourne ses provisions; ce fut ce qu'on vit faire un jour à Poolahoo même, à l'apparition de deux autres chefs, et non sans beaucoup de confusion : preuve qu'il avoit des supérieurs dans ces îles.

Ces Insulaires se lèvent avec le jour. Leur premier soin est de se laver dans la mer, et après dans de l'eau fraîche, qu'ils conduisent à cet effet dans des citernes ou de petits puits ; ensuite ils s'asseyent pour prendre leur déjeûner, qui généralement consiste en fruit-pain, en ignames ou en plantains. Lorsque la chaleur se fait sentir, ils se retirent, la plupart, pour dormir. Ayant coutume de prendre leur premier repas le matin, ils dînent ou mangent de nouveau sur les onze heures, et dans l'après-midi vers quatre heures ; ils soupent à huit heures du soir, ou quand la nuit tombe, et ce dernier repas fini, ils vont se livrer au sommeil.

Leurs divertissemens sont des jeux, des chants, des danses et des luttes. Ils y sont très-habiles. Les femmes dansent généralement, sinon toujours, le soir à la lueur des flambeaux. Alors elles sont élégamment vêtues; elles portent sur la tête des couronnes de fleurs d'un

beau blanc; elles ont autour des reins une sorte de ceinture d'étoffe légère, avec une frange de feuilles de plantain. Leurs mouvemens sont très-réguliers, et elles vont parfaitement de mesure avec la musique. Les musiciens sont assis, et forment un cercle autour duquel dansent ces femmes. Les hommes se joignent rarement à elles, cependant on vit un jour Poolahoo au milieu d'une troupe de danseuses; et, malgré l'épaisseur de sa taille, il observoit aussi bien la mesure que la meilleure d'entre elles.

Les luttes ressemblent beaucoup à celles d'Otaïti. Ces Insulaires se défient au combat en frappant avec le creux de la main droite, la jointure de leur bras gauche très-tendue, ce qui produit un son pareil à celui d'un canon d'enfant. Ils ont encore un autre jeu, peu différent de notre *cudjet* (jeu de bâtons): au lieu de bâtons, ils se servent de massues, faites de bois de cocotier, qui est très-dur et très-compact, et qu'on prend auprès de la racine. Ce combat dure très-long-tems, et chacun des champions pare et détourne, avec beaucoup d'adresse, les coups de son antagoniste; mais quelquefois les combattans en reçoivent de terribles sur la tête, et ils doivent souffrir infiniment pendant la durée de l'action. Telle est cependant

la bonté de leur caractère, qu'il existe peu d'exemples d'un coup donné dans un mouvement de colère.

Ces jeux et ces danses n'ont ordinairement lieu que dans des occasions particulières, pour l'amusement de la noblesse et du roi. Plusieurs nobles s'y livrent souvent ; et quelquefois Poolahoo lui-même, comme on vient de le dire, laissant de côté son rang et sa dignité, dansoit avec ses femmes.

Le capitaine Cook desiroit voir les cérémonies que ces insulaires observent aux funérailles, et le hasard seul lui en fournit l'occasion. Il avoit demandé souvent aux naturels la permission d'y assister ; mais ceux-ci avoient toujours refusé. Le capitaine raconte que, dans cette cérémonie funèbre, il vit des hommes et des femmes qui portoient, autour du corps et du cou, une guirlande d'une espèce de plante torse, et, qu'à cause de leurs lamentations et de leurs gestes, il les prit pour les parens du décédé.

Les seuls renseignemens qu'il put obtenir à ce sujet, se réduisent à ceci : Lorsqu'une personne meurt, tous les parens se rassemblent et poussent des cris affreux ; ils se donnent ensuite, jusqu'à ce que le sang ruisselle, des

coups de poing sur les joues, ce qui est considéré comme une grande preuve d'affection : et plus on se frappe, plus on suppose qu'étoit grande l'estime que l'on avoit pour le mort. Ces insulaires se coupent aussi le petit doigt à la première jointure, quand ils perdent leur père ou leur mère ; celui de la main droite est sacrifié au père, et celui de la gauche à la mère. Voilà quelle est la cause de cette mutilation dont le capitaine ne pouvoit se rendre compte, lors de son premier voyage. La coutume de se couper les cheveux, est encore un autre signe de deuil.

Ces insulaires croient que l'ame existe, après la mort, dans un état séparé du corps ; qu'elle habite une demeure bien plus agréable que celle dont ils jouissent pendant cette vie : mais cet heureux séjour n'est destiné qu'aux seuls arées, qui ne souffrent pas que les personnes d'un rang inférieur le partagent avec eux. La classe du menu peuple est, en vérité, tenue dans une grande sujétion par ses chefs ; ils la regardent comme une race d'êtres abjects sur lesquels ils ont un pouvoir sans bornes.

Le 2 août, les deux vaisseaux mouillèrent dans le port d'Oaïti-piha, à l'île de Taïti. Aussi-tôt qu'on eut fini d'amarrer, les habi-

tans montèrent en foule à bord, et reconnurent quelques-uns de leurs anciens amis, à la vue desquels ils exprimèrent la plus vive satisfaction. On pourroit supposer qu'ils en éprouvèrent autant à revoir leur compatriote Omai de retour d'un si long voyage : au contraire, à peine le regardèrent-ils ; et, sans les plumes rouges qu'il leur distribua avec profusion, ils ne lui eussent peut-être pas parlé.

Waheatoua, roi de l'île d'Otaheite etee, ou de Tiarraboo, pendant le dernier voyage du capitaine, étoit mort, ainsi qu'Obéréa. On apprit de plus, que sur la fin de l'année 1774, il étoit arrivé deux vaisseaux de Lema (on supposa que ces insulaires vouloient dire Lima), qui avoient relâché trois ou quatre mois à cette île, et dont l'équipage avoit élevé une maison sur le rivage. Le commandant dont le nom étoit Oridde, mourut pendant ce tems, et fut enterré tout près de cette maison. Ces vaisseaux, à leur départ, prirent, à bord, quatre naturels qui s'offrirent volontairement, et ils laissèrent dans l'île deux prêtres et un jeune homme appelé Marteemo : mais au bout de deux mois, ces bâtimens revinrent et emmenèrent le jeune homme et les deux prêtres, dont la mission apostolique ne laissa aucune trace.

Quoique

Quoique les naturels procurassent abondamment au capitaine, toutes les provisions que produisoit leur île, cependant ils ne témoignoient plus pour ses compagnons et pour lui, la même amitié, le même zèle, que dans le précédent voyage. Il eut lieu d'attribuer ce changement de conduite aux insinuations des Espagnols qui, si l'on en peut croire les naturels, mirent tout en œuvre, pour détruire la bonne opinion que ces peuples entretenoient des navigateurs Anglais, les représentant comme des pirates qui ne vivoient que de pillage, et qui, n'ayant aucun refuge, étoient forcés d'errer de rivage en rivage, pour exister. Le capitaine détruisit, en partie, ces préjugés défavorables, par le soin qu'il eut de répandre, à propos, beaucoup de présens, et sur-tout des plumes rouges que les naturels aimoient passionément; ceux-ci donc avouèrent à la fin, que les Anglais étoient de meilleurs *taios* (amis) que les *Don* (*) (les Espagnols).

Le 23 août, on mouilla dans la baie de Matavai. Omai trouva sa sœur mariée dans cette île ; elle le reçut avec beaucoup de tendresse : mais son mari, qui étoit de la classe

(*) Titre affecté aux Espagnols.

inférieure du peuple, ne daigna pas lui parler. Cet homme ayant, il est vrai, bientôt remarqué qu'Omai possédoit des objets d'un grand prix, il changea de conduite à son égard.

Cette flotte considérable destinée, pendant le dernier séjour du capitaine Cook, à réduire Eimao, mit bientôt en mer, après le départ de *la Résolution*. Ayant entièrement défait ses ennemis, elle les contraignit à demander la paix. Un parent de Tohaw, le commandant de cette flotte, fut nommé gouverneur d'Eimao; mais bientôt les habitans le mirent à mort : ce qui causa une autre guerre dans laquelle ces îles étoient alors engagées. Tohaw, voulant se rendre favorable le dieu des combats, que ces peuples appellent *Oro*, lui offrit un sacrifice de sang humain. Comme c'étoit son parent qui avoit été massacré, il mit une grande activité dans ses préparatifs. Otoo, Potatow, et un autre chef dont le nom étoit Tapaow, devoient être ses lieutenans. En conséquence, Tohaw et les deux derniers s'embarquèrent le 19 septembre pour Eimao, pendant qu'Otoo rassembloit toutes ses troupes, pour les rejoindre le lendemain. Le roi, cependant, au lieu de tenir sa promesse, renvoya ses pirogues de guerre,

après en avoir fait la revue. L'amiral et ses amis n'étant pas en nombre suffisant, furent très-maltraités à Eimao, et contraints de prendre promptement la fuite.

Cette conduite d'Otoo irrita tellement Tohaw, qu'il menaça de le déposer; ce qu'il regardoit comme facile, vu qu'il étoit oncle propre du jeune Waheatoua, roi de Tiarraboo. La popularité, les talens militaires de Tohaw et la puissance de son parent, étoient faits pour alarmer Otoo sur ces menaces. Telle étoit la situation où se trouvoit le gouvernement de Taïti - Nooa, le 19 septembre, quand le capitaine Cook quitta cette île.

En arrivant à l'île d'Huaheine, qu'Omai avoit fixée pour sa demeure, on donna ordre aux charpentiers des deux vaisseaux de lui élever une maison dans laquelle il déposa ses effets. Il fallut toute la considération que lui témoignoient les capitaines Cook et Clerke, ainsi que les principaux officiers des deux équipages, pour engager ses compatriotes à le traiter avec quelques égards.

La société des Areeois, dont parle le capitaine Cook dans la relation de son dernier voyage, mais dont il ignoroit alors les réglemens, lui fut entièrement connue avant

de quitter ces îles. Cette espéce de confrairie y est regardée comme le plus bel établissement; elle n'est composée que d'hommes riches et d'un rang considérable, qui se tâtouent d'une façon particulière, principalement ceux de Bolabola. Il faut commettre l'action la plus cruelle et la plus inhumaine, pour en être reçu membre. Un homme doit avoir commerce avec une fille; et le premier enfant, qui en est le fruit, doit être étranglé à l'instant de sa naissance; à l'assemblée suivante de la société, le candidat présente des témoins qui attestent la vérité de cet horrible meurtre, et alors il est admis. Les Areeois marchent toujours en troupe de dix ou douze pirogues; et vont où leur fantaisie les mène, étant certains d'être toujours bien reçus partout. Quand même ceux de différentes nations auroient été en guerre, quelques jours seulement avant la visite, toute animosité cesse, et les uns et les autres sont aussi bons amis que s'il n'avoit été question de rien. Les membres de cette confraternité jouissent de plusieurs priviléges. Ils peuvent avoir plusieurs femmes; ils portent les meilleures étoffes, ils ont des alimens plus dé-

licats qu'ils mangent, lorsque même il n'est pas permis aux arees de le faire. En un mot, quoiqu'ils soient généralement renommés pour leur valeur, ils paroissent former une société de parfaits débauchés.

Le 19 décembre les deux vaisseaux quittèrent les îles de la Société; et, le 24, ils arrivèrent à une île sabloneuse et basse, par 2 d 3 m de latitude ouest, et 202 d 22 m de longitude est, que le capitaine appella l'île de *Noel*, parce que les deux équipages y fêtèrent cette solemnité. Cette île leur fournit quelques tortues, et d'ailleurs elle ne produisoit rien de remarquable.

Le 10 janvier 1778, par 21 d 13 m de latitude nord, et 200 d 49 de longitude est, ils rencontrèrent une autre île, où ils trouvèrent une grande quantité de cochons, de patates, etc. On y acheta des ornemens de diverses sortes, tels que des éventails, des colliers, des bracelets, des vêtemens, des bonnets faits de plumes de couleur jaune et rouge, les derniers ayant la forme d'un casque. Le nom de cette île est *A-Towi*; le 29 on en vit une autre plus petite, qui avoit un aspect plus sauvage que la précé-

dente, mais dont les productions étoient à-peu-près les mêmes, on la nomme *O-neehow*. Les pirogues, ou bateaux des naturels, étoient les plus belles que l'on eût encore vues; elles étoient peintes de deux couleurs, l'une plus sombre au fond, et l'autre plus claire au-dessus.

Le 29 mars, par 48 d 28 m de latitude nord, les deux vaisseaux touchèrent à la côte nord-ouest d'Amérique; deux ou trois pirogues montées par quelques naturels du pays, s'approchèrent du bâtiment. Ces Indiens s'exprimèrent dans un langage rude et sauvage; ils étoient peints en rouge, et portoient une sorte de vêtement fourré, attaché sur les épaules, comme les hahous de la N. Zélande; plusieurs peaux cousues ensemble étoient jetées aussi sur les épaules de l'un d'eux. Un plus grand nombre de naturels vint le lendemain, et on leur acheta beaucoup de peaux d'ours, de loups, de loups-cerviers et de castors. Ces Indiens paroissent faire une race misérable; ils sont petits et mal faits; leur teint est plus clair que celui de tous les autres peuples qu'on venoit de visiter, mais ils le rendent noir en le couvrant de drogues dégoûtantes et

sales. On ne distinguoit que difficilement les femmes des hommes ; cependant, après un peu d'attention, on les reconnoissoit parce qu'elles avoient moins d'ornemens, et parce qu'en proportion de l'un et l'autre sexe, elles étoient plus petites.

Ils exposèrent en vente des crânes de tête d'hommes, ainsi que des mains; ce qui fut regardé comme une preuve qu'ils étoient antropophages; mais ce fut aussi la seule. Ils séparent en deux parties et au sommet de la tête, leurs cheveux longs et forts, et qu'ils couvrent d'un duvet d'oiseaux.

Loin de trouver ici la grande quantité de volaille sauvage que la situation promettoit, à peine rencontra-t-on un canard. Le seul gibier qu'on apperçut dans les parties de chasse, consista en un ou deux nigauds, quelques mouettes, et une petite compagnie de pluviers, tous d'une race fort timide, tous fort craintifs. Il n'y avoit là, ni lièvres ni daims. Le capitaine Cook, dans une de ses excursions le long de la côte, trouva deux espèces de villes, dans lesquelles il entra, et fut très-bien reçu des habitans. Leurs maisons, bâties en bois, étoient passables, mais puoient horrible-

ment, à cause de la grande quantité de poissons qu'on y faisoit sécher.

Pendant cette relâche des deux vaisseaux, les naturels amusèrent fréquemment leurs hôtes par des chants et des danses, qu'ils exécutoient dans leurs pirogues. Un seul d'entr'eux se levoit, il dansoit et chantoit à-la-fois; les autres en même tems battoient la mesure avec leurs pagaies sur le bord de la pirogue, et à un certain moment ils se joignoient en chœur à lui. Un homme se mit à danser un jour d'une manière grotesque, et avec un masque qu'il plaça de différentes manières.

Cette place, que le capitaine appela le *Canal du roi George*, est située au nord-ouest, sur la côte d'Amérique, et s'étend fort loin. Le canal gît par 49 d 36 m de latitude nord, et 233 d 28 m de longitude est. Il est entouré de toutes parts d'une côte élevée qui, en général, paroît dure et brisée, et est entièrement couverte d'arbres. Le sol en est riche et argilleux; mais près de la côte il devient sabloneux et plus léger. Les habitans doivent avoir quelque communication avec des peuples plus méridionaux; car un jour ils exposèrent en vente deux cuillers d'argent qui sembloient fort anciennes,

ciennes, dont la forme différoit un peu de celles dont on se sert en Angleterre.

Le 26 avril, les deux bâtimens quittèrent le canal du roi George, et, le 12 mai, ils entrèrent dans une autre ouverture sur la même côte, que le capitaine Cook nomma *le Canal Sandwich*. Ils parcoururent tous les bords de cette immense baie ; et on trouva que les habitans dont elle est entourée, ressemblent à beaucoup d'égards à ceux du canal du roi George; qu'ils forment un point de connexion entre ces derniers et les naturels d'Unalaschka, ainsi que des autres parties occidentales de l'Amérique. Ils ont un peu meilleure mine que les précédens, et sont enjoués et gras, comme s'ils vivoient heureusement.

Les vêtemens de ces Indiens étoient faits de boyaux de poissons cousus ensemble, et avoient des manches qui venoient jusqu'aux poignets; ils portoient par-dessus des jaquettes de peaux de bêtes. Ils avoient la lèvre inférieure fendue en long, et y passoient souvent la langue. Quelques-uns y suspendoient des ornemens de verre ou d'autre matière, ainsi qu'aux cartilages du nez. On leur vit plusieurs lances garnies en fer, et des couteaux de près de dix pieds de

long; les uns et les autres probablement leur venoient de la Russie.

Le 15 mai, plusieurs des naturels vinrent aux côtés des vaisseaux, dans leurs canots, et présentèrent le calumet de paix. Ce fut la première fois que le capitaine et ses compagnons virent ce symbole, si fort en usage en Amérique. On trouva ici une grande quantité de volailles sauvages, mais d'une espèce si craintive, qu'on ne put en tuer que très-peu. Le 19, un nombre inconcevable de baleines et de veaux marins se jouèrent autour des vaisseaux. On en conclut qu'on se trouvoit à-peu-près hors du canal et non loin de la pleine mer.

En conséquence, les vaisseaux, le lendemain, rentrèrent dans l'océan. Il continuèrent à y suivre la côte au nord, sans aucun événement remarquable. Le 27 juin, ils arrivèrent à l'île d'Unalaschka. Pendant que les bâtimens étoient en travers d'une baie profonde, on vit un grand nombre de naturels dans leurs canots, occupés à pousser au rivage une baleine que, sans doute, ils venoient de tuer; quelques-uns de ces canots s'avancèrent immédiatement vers les vaisseaux. Ces Indiens furent enchantés de voir

les équipages, et, dans beaucoup de points, ils ressembloient aux habitans voisins du canal Sandwich.

Le jour suivant, les vaisseaux mouillèrent dans un beau port, et plusieurs des naturels montèrent à bord. Il paroît qu'ils prenoient les Anglais pour des Russes; car, ils leur répétoient fréquemment le mot Roosky. Ils connoissoient aussi l'usage du tabac, et ils en demandoient par son nom. Quand on leur en donnoit, ils le portoient aussi-tôt à la bouche. D'après toutes ces circonstances, il est évident que ces peuples ont de fréquentes communications avec les Russes.

On acheta de ces naturels, des dards et d'autres objets de curiosité, pour lesquels ils reçurent en retour du tabac, des clous de fiche et de la verroterie. Quelques-uns avoient deux trous, d'autres trois, à la lèvre inférieure, mais non pas de fente, comme les habitans du canal Sandwich. Ils apportèrent une plante assez semblable au céleri, dont on fit manger copieusement aux équipages.

Le 30, plusieurs volontaires, ayant appris qu'il y avoit un village indien dans le voisinage du port, furent le visiter. Les habitans qui les reçurent très-poliment, leur firent

de profondes révérences, en mettant leurs bonnets à la main. Ce village consistoit en huit ou dix maisons qui ne renfermoient que dix-huit ou vingt personnes, en y comprenant les femmes et les enfans. Près de ces maisons, il y avoit des échafauds pour faire sécher le poisson, et sur lesquels on vit de grands morceaux de chair de baleine et de plie. On trouva dans plusieurs endroits, un grand nombre de coques d'œufs de mer, qui cependant ne semblent pas faire partie de la nourriture des habitans. Il n'y avoit parmi eux, que deux femmes, l'une très-âgée et portant des cheveux gris; l'autre d'environ vingt ans, avec un enfant entre ses bras; celle-ci étoit vêtue d'une jaquette de veau marin, et tâtouée dans un genre particulier. Elle portoit un ornement d'os à la lèvre inférieure, et en tout, elle avoit un air assez propre. L'habit des hommes étoit une jaquette de peaux d'oiseaux de mer, les plumes tournées en dedans. Ils s'inclinèrent très-respectueusement devant les étrangers à leur départ. Dans une partie de chasse, on tua une couple de beaux coqs de bruyère, trois ou quatre oiseaux de l'espèce des bécassines; et quelqu'un prit un jeune renard.

Le 2 juillet, les bâtimens mirent de nouveau en mer, et continuèrent à ranger la côte au nord, jusqu'au 16, où ils arrivèrent à une pointe de terre, que le capitaine Cook appela le *cap Newenham*. La terre étoit couverte de plantes et de fleurs de différentes sortes, dont la vue étoit enchantée, et qui répandoient au loin un délicieux parfum, sur-tout le mirthe-ciste qui étoit alors entièrement dans sa fleuraison. Le sol est une sorte de sable léger, mêlé d'argile, et est très-pierreux. On vit ici un faon, un daim et plusieurs renards rouges; on apperçut aussi des traces d'ours; les rochers étoient garnis d'herbes.

Le 20, ils arrivèrent à une partie de la côte, située par 60[d] de latitude nord, où ils rencontrèrent un bas-fond; le capitaine Cook nomma ce lieu *Shoal-ness* (cap des Bas-fonds). Ils virent ici une flotte de vingt-huit petits canots, dont quelques-uns vinrent aux côtés des vaisseaux. Les vêtemens de ces Indiens étoient faits de peaux tachetées de souris champêtres, et ils portoient un bonnet sur la tête. Ils avoient en général les cheveux courts, et quelques-uns étoient rasés de près. Tous avoient un trou de côté à la lèvre inférieure, ainsi qu'un autre à une joue, dans

lesquels étoient passés des ornemens. Aucun d'eux n'étoit tâtoué ou peint, mais ils avoient la figure très-sale : une grande différence s'y faisoit remarquer; les uns portoient un visage maigre et long, et d'autres l'avoient très-rond. Au total, c'étoit un misérable peuple, qui, selon toute apparence, ne voyoit que rarement des vaisseaux, et ne fut pas très-honnête. Après avoir vendu quelques arcs et des flèches dont les pointes, formées de dents de cheval marin, étoient très-curieusement barbelées, ainsi qu'un peu de saumon sec, ces Indiens se retirèrent, ne s'étant arrêtés qu'environ une demi-heure près des bâtimens.

Le 22, ils remirent en mer, et le 10 août, ils touchèrent à une partie du continent de l'Asie, qu'ensuite on reconnut être Tschutschkinoss, quoique les cartes russes le placent quelques degrés plus loin vers le nord.

Le capitaine Cook, en descendant au rivage, vit cinquante ou soixante naturels du pays, debout sur une éminence, près de quelques maisons. Quand il eut pris terre, ce qui ne fut pas sans difficulté, il établit une communication avec eux, mais avec beaucoup de circonspection, et en se tenant sur ses gardes. La confiance, cependant, s'établit à

la fin, et le commerce en conséquence eut lieu. Les articles d'achat furent des dents et des peaux de cheval marin, des cordes faites de la peau du même animal, des peaux de veau marin, ainsi que des gants et des demi-bottes, ornés en broderie d'un ouvrage très-curieux.

Leurs habitations d'été, de forme presque cylindrique, sont couvertes de peaux de bœuf ou de cheval marin, et soutenues, ainsi que les toîts de leurs maisons d'hiver, par des piliers d'os de baleine. Les dernières ne s'élèvent que de cinq ou six pieds, au-dessus de terre. Les hommes, car on ne vit point de femmes, sont vigoureux, bien faits, mais d'une taille au-dessous de la moyenne. Celui qui parut le chef, étoit un personnage très-âgé. Il avoit sur la figure une marque ou ligne tirée d'une pomette de la joue à l'autre, en passant sur le nez, et dont chaque bout étoit terminé par un petit poisson. Ce dessin ressembloit à un tâtouage, mais ce fut le seul que l'on vit chez ce peuple dont la conduite fut très-honnête. Le vieux chef fit présent d'une belle truite au capitaine Cook, en retour de quelques verroteries.

On fit sur ce peuple toutes les observations

que le tems put permettre, et ensuite on leva l'ancre pour marcher au nord. Les deux bâtimens rangèrent les côtes septentrionales des continens de l'Amérique et de l'Asie, au-delà du 70e ^{d} de latitude nord, où ils furent arrêtés par d'immenses plaines de glace, qui s'étendoient de 180 ^{d} de longitude est, à près de 200 ^{d}.

En continuant leur route, ils découvrirent une terre basse et unie, à laquelle le capitaine Cook donna le nom de *Cap Ice* (cap de glace); trouvant une impossibilité totale à s'avancer plus loin de ce côté, ils virèrent de bord et marchèrent à l'ouest. On vit sur la glace qui obstruoit le passage, une incroyable quantité de chevaux marins. Ces animaux sont remarquables par la tendresse et les soins qu'ils ont pour leurs petits. Ils les défendent jusqu'à l'extrémité; s'ils les voient menacés de quelques dangers, ils les saisissent avec leurs pieds de devant, et les plongent dans la mer : quand un des jeunes étoit tué, les pères ne vouloient point lâcher le bateau. Quoique la chair de cet animal ne soit pas très-bonne, les matelots la préférèrent aux provisions salées. Le thermomètre alors étoit tombé à 31 ^{d}.

Le 29 août, ayant suivi les bords de la glace

glace qui fermoit l'entrée au nord, les deux vaisseaux firent, de nouveau, le continent de l'Asie; et le lendemain, ils touchèrent à un cap, que le capitaine Cook nomma *le Cap Est.* La terre, sur cette côte, étoit passablement élevée quoique plate, et n'offroit pas ces sommités irrégulières, si fréquentes du côté de l'Amérique; cependant on n'y apperçut aucun arbre.

De là, ils marchèrent à la côte d'Amérique, où ils arrivèrent le 6 septembre, par 64 [d] environ de latitude nord. Le 12, les deux bâtimens mouillèrent à près de deux milles de distance du rivage, en tirant un peu au sud. Cette partie du monde parut très-agréable; tout le pays, quoique d'un aspect sauvage, à quelque distance, est couvert d'une belle herbe, sur laquelle sont dispersés des bouquets d'arbres, principalement de pins et de bouleaux. La pente des montagnes est très-douce; et, de leur sommet, on découvre des bois et des plaines, dans un agréable contraste, entrecoupés de petits ruisseaux qui serpentent dans diverses parties de ce paysage, et rendent la scène délicieuse.

Le 3 octobre, on jeta l'ancre dans le port de *Samganoodha*, à l'île d'Unalaschka, où

les vaisseaux avoient précédemment touché. On y trouva alors environ vingt Kamtschadales et huit Russes, logés dans une assez bonne maison de bois. Ils y ont aussi des armes, des munitions, et une petite chaloupe de 60 tonneaux. Cette place est annuellement visitée par des Russes. Ceux qui y étoient alors devoient retourner à Ochotsk en 1780, et être remplacés par d'autres de cette nation. Les mêmes dirent au capitaine Cook, qu'environ quatre cents Russes, outre un grand nombre de Kamtschadales, sont dispersés en petits établissemens sur les différentes îles de ces mers.

Le 14, un autre Russe arriva dans l'île, sur une grande chaloupe, suivie de vingt ou trente autres plus petites. Il fut très-respectueusement reçu par les naturels ; et il paroissoit que cet homme venoit lever les tributs ou les taxes. Son habit de dessous étoit semblable à celui d'un Anglais ; mais il portoit par-dessus une pelisse de calico bleu, attachée avec une ceinture de soie blanche ; il avoit des bottes et un bonnet fourré.

Cette île, appelée par ses habitans, *la Nouvelle Unalaschka*, mais par les Russes seulement, *Unalaschka*, est située par 54 d

4 m de latitude nord, et 193 d 36 m de longitude est. Elle paroît avoir environ cinq lieues de circuit; elle est couverte de montagnes, dont quelques-unes sont très-élevées, et le sol en est, de tous côtés, riche, gras et profond. Les parties qui avoisinent la mer, sont très-marécageuses, mais formées d'un excellent terreau noir.

Le seul quadrupède qu'on y trouva, fut le renard des pôles, ainsi qu'une espèce de petite marmotte, sans oreilles et à courte queue; les naturels appellent celle-ci *anump-cho.* Ils ont une grande variété de poules d'eau; mais les oiseaux de terre y sont très-rares. Quant aux arbres, on n'en vit aucun qui eût plus d'un pied de circonférence. Les plantes sont en grand nombre.

Les hommes, en général, ont de cinq pieds à cinq pieds un pouce de hauteur. Voici leur portrait: la tête grosse, les yeux petits, le nez plat, la bouche grande et les lèvres épaisses, les dents inégales et le teint décoloré. Leurs cheveux sont noirs et assez longs par derrière, mais coupés courts sur le front. L'habit commun des hommes est une jaquette de peaux d'oiseaux, dont les plumes sont tournées en dedans; ils en ont aussi une meilleure peinte

en rouge devant et derrière, jusques au-dessous de la poitrine et des épaules, et bordée de fourrures.

Les femmes sont toutes plus petites que les hommes ; mais elles ont des traits plus agréables. Elles portent aussi leurs cheveux coupés sur le devant, et elles relèvent ceux de derrière en grosses touffes. L'un et l'autre sexe a recours à cette mode ridicule de suspendre à la lèvre inférieure des morceaux d'os, longs et étroits, ainsi que des anneaux de verre, aux cartilages du nez. Les hommes et les femmes portent aussi des pendans d'oreilles. Ils se tâtouent, ou, du moins, tracent sur leurs joues, une ou deux lignes, d'une oreille à l'autre. Les femmes ornent leur menton de la même mamanière, et cet embellissement leur est interdit jusqu'à certain âge. Tout leur vêtement consiste en une jaquette de peau de veau marin, et à manches, attachée autour du corps par une ceinture.

Leurs maisons, ou plutôt leurs huttes, sont de forme oblongue, et creusées à quatre pieds en terre. On entre par une ouverture pratiquée au sommet, au-dessous de laquelle on trouve une espèce d'échelle pour y descendre. L'odorat est désagréablement affecté

par la puanteur et la malpropreté qui y règnent. Ces insulaires se nourrissent de chair de baleine, de poisson, de baies et de racines. Les femmes passent leurs momens de loisir à broder, ce qu'elles font très-bien ; et plusieurs de leurs ouvrages sont vraiment curieux : les aiguilles dont elles se servent, sont d'os, mais n'ont pas de trou ; au lieu de fil, elles emploient des nerfs, qu'elles découpent de la grosseur convenable : les aiguilles que les vaisseaux avoient à bord, étant très-supérieures aux leurs, cet article seroit un bon objet de commerce.

On n'observa pas la moindre trace de religion parmi les habitans de cette île ; rien ne porta même à supposer qu'ils eussent la plus légère idée de l'existence d'un dieu.

Le 26 octobre, une bonne brise soufflant du sud-est, le capitaine Cook résolut d'en profiter ; en conséquence il mit en mer et marcha au sud, jusqu'au 26 novembre, qu'il vit terre ; elle s'élevoit par degrés, jusqu'à une montagne escarpée, placée dans l'intérieur. Cette contrée étoit couverte d'une grande quantité d'arbres et d'une belle verdure. Quelques naturels, occupés alors à la pêche, vinrent aux côtés des vaisseaux ; ils

vendirent, parmi beaucoup d'autres poissons, plusieurs crabes, d'une très-singulière espèce, et d'une superbe couleur écarlate. Les pirogues, ainsi que ceux qui étoient dedans, ressembloient en tout point aux naturels d'Ataowi.

Le lendemain plusieurs doubles pirogues s'avancèrent, quelques-unes contenoient trente personnes sans la moindre gêne; la plupart des naturels qui les montoient, étoient curieusement tâtoués, particulièrement aux mains, aux bras, aux cuisses et aux jambes, ainsi qu'à d'autres parties du corps, mais point du tout au visage. Le nom de l'île que les vaisseaux venoient de quitter, est *Mowee*, qui, avec celles d'Atowee, d'Oneehow, et quatre autres qu'ils découvrirent ensuite, et dont le nom est *Owahoo*, *Morautaï*, *Araunaï* et *Owhyhee*, forment un groupe que le capitaine Cook appela les *îles Sandwich*; elles s'étendent du 19 d au 22 d de latitude nord, et du 199 d au 205 d de longitude est.

Le 17 janvier 1779, ayant fait route environ six semaines contre le vent, et sans trouver un port convenable, les vaisseaux mouillèrent dans la baie de *Caracakooah*,

à l'île d'Owhyhee, au milieu d'un incroyable concours de naturels dans leurs pirogues. On en vit aussi une grande quantité sur le rivage et les collines, en sorte que leur nombre pouvoit, sans exagération, se monter à huit mille. Dès qu'on eut amarré, les vaisseaux en furent couverts; les hommes prirent possession des ponts d'en haut, et les femmes de ceux d'en bas; et, quoiqu'il fît nuit, quand les premiers se retirèrent, ces femmes se plurent tant sur ces bâtimens, qu'elles se décidèrent à y passer la nuit, faveur qu'elles obtinrent sans difficulté.

Le lendemain une femme de grande distinction vint faire visite à bord; elle étoit excessivement grosse, marque, qui, dans cette île, ainsi que dans celles de la Société et des Amis, annonce qu'une personne est de la classe des Arées; elle avoit à chaque poignet un énorme bracelet de dents de verrat, formant une courbe de huit pouces au moins; son cou étoit orné d'un collier de cheveux tressés, au milieu duquel il y avoit un grand morceau d'os, d'une forme singulière, très-poli. Cette femme étoit couverte d'une plus grande quantité d'étof-

ses qu'il n'est d'usage d'en porter; elle considéra fort attentivement tout ce qui frappa ses regards ; et, après avoir contenté sa curiosité, elle se retira. L'après-midi, elle revint avec une autre femme, beaucoup plus grosse encore, qui parut être sa sœur.

Outre la visite de ces femmes, on reçut à bord celle de plusieurs autres personnages importans, au nombre desquels étoit un jeune homme, appelé *Purraah*, qui tenoit un rang considérable à la cour de Terriaboo, roi de l'île. Il étoit haut d'environ cinq pieds huit pouces ; sa personne avoit beaucoup d'agrément, et il paroissoit doué d'un bon naturel. L'après-midi, le grand couteau de boucher ayant été enlevé par quelques-uns des naturels, Purraah se rendit dans son canot au rivage, et reparut bientôt avec l'objet dérobé. Dans la suite, il se montra fort assidu à prévenir de semblables vols.

Le 24, ce jeune homme prévint le capitaine Cook que Terriaboo viendroit lui faire visite le lendemain, et, en même tems, il débarrassa les vaisseaux de cette foule de naturels qui les surchargeoient. Le 25, le roi vint dans une grande pirogue double,

double, et monta à bord de la *Résolution*. Le jour suivant, il fit une autre visite au capitaine; il avoit à sa suite deux autres pirogues, qui, aussi bien que la sienne, étoient chargées d'une grande quantité de casques, de vêtemens, d'idoles faites avec des mannequins d'osier et couverts de plumes rouges, présens que le prince offrit au capitaine Cook. Terriaboo revint encore le lendemain, et donna aux deux capitaines des noix de cocos, des plantains, des fruits-pain, des cannes à sucre, et trente cochons pour chaque équipage.

Le 28, un parti nombreux d'officiers des deux vaisseaux fit une promenade dans l'intérieur du pays, pour en examiner le sol et les productions. A leur retour, ils racontèrent qu'ils avoient vu un grand nombre de plantations de cannes à sucre, de patates douces, de Tarow, de plantains et d'arbres à fruit-pain; ces derniers étoient les plus beaux qu'ils eussent jamais rencontrés. Ils trouvèrent aussi beaucoup de plantains sauvages, qui surpassoient infiniment les autres, mais dont le fruit n'arrive jamais au même point de perfection. Une partie du sol étoit une terre jaunâtre, grasse et forte, sur laquelle on voyoit disper-

sées de larges pierres, produites évidemment par un volcan. En entrant dans un bois d'une immense étendue, on entendit les chants variés de divers oiseaux ; mais, à l'exception de quelques foibles compagnies de pluviers noirs et blancs, on n'en vit aucun qui pût procurer la moindre nourriture. Il y avoit dans ce bois des arbres de différentes sortes, un, sur-tout, très-gros et très-élevé, dont les naturels font leurs pirogues.

Le 4 février, les deux vaisseaux appareillèrent et firent voile ; mais *la Résolution* ayant perdu son grand mât par un violent coup de vent, ils revinrent le 11. Les naturels entourèrent les bâtimens, et on leur acheta des cochons et des fruits, comme de coutume. On ne put s'empêcher de remarquer ici que ces insulaires étoient plus hardis et plus entreprenans que jamais à commettre des vols.

Ils avoient observé fréquemment et avec beaucoup d'attention l'armurier, pendant qu'il étoit à l'ouvrage. S'étant apperçu combien les pincettes et les ciseaux dont il se servoit, étoient nécessaires pour travailler le fer, un des naturels, à l'instigation de Purrâah, guéta le moment favorable, déroba les pincettes, et se jeta à la mer; mais il fut immédiatement arrêté et puni sévèrement.

L'après-midi du même jour, un autre homme, également excité par Purrâah, prit, à-la-fois, et pincettes et ciseaux, qu'il emporta. M. Edgar, le *master* de la *Découverte*, se mit dans une chaloupe, et poursuivit le voleur; mais, quand il voulut descendre à terre, les naturels l'assaillirent à coup de pierres ; ce qui donna lieu à un combat. Purrâah qui survint, s'empara des deux bras de M. Edgar, et les lui tint fortement derrière le dos. Au même instant la pinnasse de *la Résolution* parut. Un de ceux qui la montoient, voyant M. Edgar dans cette situation, donna un coup de rame à Purrâah, qui la lui arracha aussi-tôt, et la mit en pièces. L'action alors devint générale. Le capitaine Cook qui étoit au rivage, et avoit vu la chaloupe poursuivre la pirogue, accourut pendant qu'on étoit aux prises. Ayant appaisé de son mieux les naturels, il voulut connoître le sujet de la querelle, et il insista sur la restitution des effets dérobés que rendit Purrâah.

Le lendemain, 14 février, on s'apperçut, de grand matin, que la chaloupe de *la Découverte* avoit été prise. Il étoit impossible de passer sous silence un vol aussi capital. Les capitaines Cook et Clerke convinrent donc

qu'on chercheroit à s'emparer de la personne du roi ; ce qui , dans de semblables occasions, avoit toujours produit l'effet qu'on s'en étoit promis. Le seul moyen de mettre à exécution ce dessein , étoit d'inviter le roi à venir à bord. On décida aussi d'envoyer des chaloupes dans différentes parties de la baie , pour empêcher les insulaires de s'échapper dans leurs pirogues. Tout étant donc réglé de la sorte, les chaloupes furent mises en mer. Le capitaine Cook , accompagné de M. Phillips et du lieutenant des soldats de marine , entra dans la pinnasse. Le petit canot suivit, portant quelques officiers et des soldats, tous bien armés ; et l'on se rendit à la pointe au nord-ouest de la baie , lieu de la résidence du roi.

Les naturels , soupçonnant qu'on pourroit faire quelques recherches , au sujet du vol de la chaloupe , s'étoient rassemblés en grand nombre sur cette côte. Le débarquement fait, on rangea les soldats de marine sur le sable, le sergent à leur tête. Le capitaine Cook et M. Phillips se rendirent à la demeure de Terriaboo ; ne l'y trouvant pas , ils dirigèrent leurs pas vers une autre maison , où les naturels leur avoient dit qu'étoit ce prince. Ils l'invitèrent donc à venir à bord ,

et il y consentit aussi-tôt. Quelques femmes et plusieurs personnes de sa suite, soupçonnant, sans doute, quelque secret dessein, le supplièrent instamment de ne pas y aller. Terriaboo hésita. Dans ce moment critique, trois Indiens, venus de l'autre côté de la baie, dans une pirogue, annoncèrent qu'un de leurs principaux arées avoit été tué par les gens d'une des chaloupes.

Un murmure général de mécontentement se fit entendre. Plusieurs des naturels s'armèrent de lances et de poignards. Cette circonstance n'échappa point à M. Phillips; il communiqua ses craintes au capitaine Cook, qui se trouvoit au milieu de la foule, et ne pouvoit en observer les mouvemens. Le sergent de marine, placé à quelque distance, vit aussi les habitans saisir leurs armes : le tumulte allant toujours croissant, cet officier appela plusieurs fois le capitaine, pour le prévenir du danger qu'il couroit; mais une fatale préoccupation le rendit sourd à tout.

La foule se pressant alors autour de lui, on le vit la repousser, et il s'écrioit en même tems: « Retirez-vous! Retirez-vous! » Un des naturels à la fin, se conduisant avec la dernière insolence, et jetant même des pierres

au capitaine, celui-ci lui tira un coup de son fusil double chargé à balles; mais il manqua son homme, et tua l'insulaire qui étoit le plus avancé. Les soldats de marine, ayant entendu le coup, s'imaginèrent qu'il étoit arrivé quelque accident, et firent feu, sans en avoir reçu l'ordre; ce qui accrut le mal. Le capitaine s'appercevant alors du danger où il se trouvoit, songea à faire sa retraite vers les chaloupes, aussi vîte que la foule pouvoit le lui permettre; mais un arée ou chef, qui étoit derrière, lui enfonça son poignard entre les deux épaules. L'Indien alloit redoubler le coup, quand le sergent de marine le coucha en joue, et le tua. Les soldats de marine n'eurent pas plutôt fait feu, que ceux qui étoient dans le petit canot, suivirent leur exemple, par le même motif, et le désordre devint général. Le capitaine Cook ne tomba pas à l'instant même où il fut frappé; il eut encore assez de forces pour presser sa marche vers le rivage. Les Indiens cependant, se jetant au-devant de ses pas, l'accablèrent à coups de pierres et de massues, et terminèrent ainsi son existence.

L'officier commandant de la *Résolution* qui étoit plus près du champ de bataille d'un demi-mille que la *Découverte*, alarmé par

le bruit de la mousqueterie, donna ordre de pointer les canons et d'y mettre le feu; ce qui parut augmenter beaucoup le carnage et la confusion. M. Phillips et ses soldats de marine se jetèrent à l'eau ; mais quelques-uns d'entr'eux, ne sachant pas nager, furent saisis par les naturels, qui les conduisirent au rivage, où ils les massacrèrent; les autres rejoignirent avec peine les chaloupes. Leur lieutenant fut blessé à l'épaule, le sergent au cou, et il reçut en outre une pierre à la tête; la pointe d'une lance se rompit sous l'œil gauche d'un soldat; et trois autres furent tués, ainsi qu'un caporal.

Les Indiens se conduisirent avec beaucoup de courage et d'intrépidité pendant toute la durée de l'action ; et, malgré le feu terrible qu'on fit après la mort du capitaine Cook, aucun d'eux ne lâcha le pied. Si-tôt qu'il en tomboit un, il étoit remplacé par un autre. Quand ont eut vu qu'il étoit impossible de retrouver le corps du capitaine, les chaloupes cessèrent leur feu, et elles regagnèrent, le mieux qu'elles purent, les vaisseaux.

A midi, le mât de *la Résolution*, les observatoires, les tentes furent ramenés à bord, mais non sans un autre combat. L'après-midi,

M. King, second lieutenant de *la Résolution*, et que les naturels estimoient beaucoup, se rendit à terre, tenant un petit pavillon blanc à la main, pour essayer si par des voies de douceur on obtiendroit le corps du capitaine. Les bateaux s'approchant du rivage, les naturels commencèrent à lancer des pierres; mais, ayant apperçu le pavillon, ils cessèrent les hostilités. M. King ayant redemandé le corps, on lui répondit qu'on le lui rendroit le lendemain, et d'autres lui dirent qu'on l'avoit mis en pièces; il fut impossible d'en apprendre davantage, et les chaloupes rejoignirent les vaisseaux.

Les équipages des deux bâtimens, désespérés au dernier point de la mort de leur commandant, et toujours plus furieux de la conduite de ces Indiens, demandèrent au capitaine Clerke la permission d'aller à terre, jurant de rapporter le corps ou de brûler le village; ce qui leur fut prudemment refusé.

Le 15 au soir, deux des naturels vinrent à bord, l'un desquels avoit montré toujours beaucoup d'attachement au capitaine Cook. Quand on les eut conduits dans la grande chambre, ils délièrent un petit sac où étoit la partie charnue de la cuisse d'un homme, dont

dont on avoit détaché l'os. Ils dirent que c'étoit tout ce qui restoit du capitaine Cook, les autres parties de son corps ayant été brûlées. Ces Indiens, n'ayant obtenu ces tristes restes qu'en les dérobant, ne vinrent qu'à la nuit, dans la crainte d'être vus par leurs compatriotes. Ils demeurèrent à bord jusqu'à dix heures, et ils retournèrent ensuite au rivage.

Le 19, un chef, envoyé par Terriaboo, se rendit sur *la Résolution*. Il étoit chargé d'annoncer au capitaine Clerke (alors principal commandant), qu'on apporteroit le lendemain ce qui restoit des os du corps du capitaine Cook. Le même envoyé demanda qu'on voulût bien faire avec son prince un traité d'amitié, et mettre de côté tout ressentiment. Il assura de plus que Terriaboo étoit fort affligé de tout ce qui s'étoit passé. Cette demande ayant été accordée, le chef s'en retourna fort satisfait.

Le lendemain matin, le roi vint à bord, apportant avec lui deux paquets de très-belle étoffe, qui renfermoient les os de l'infortuné commandant. On y trouva la partie supérieure du crâne, le péricrâne avec les cheveux et les oreilles, les os des jambes et des cuisses réunis, ainsi que les bras et les mains, où la chair étoit encore. On dit au capitaine Clerke que les

côtes et les vertèbres avoient été brûlées ; les cheveux de derrière se trouvoient dans la possession de Kommâahmàah, un des chefs, proche parent du roi. Les mains avoient plusieurs incisions fort longues, tant intérieurement qu'extérieurement, dans lesquelles on avoit mis beaucoup de sel, pour prévenir sans doute la putréfaction.

L'après-midi du jour suivant, le samedi 21 février, ces déplorables restes furent jetés à la mer, avec tous les honneurs d'usage.

Ainsi périt l'habile, le brave capitaine Cook, dont le nom sera toujours révéré, comme celui d'un navigateur expérimenté, et d'un commandant qui réunissoit à de profondes connoissances les plus purs sentimens d'humanité. Sa mort doit être moins imputée à la perfidie des naturels d'Owhyhee qu'à une combinaison de circonstances aussi difficiles à prévoir qu'à prévenir.

Le 22 au soir, les deux vaisseaux, alors sous le commandement des capitaines Clerke et Gore, sortirent de la baie. Les équipages témoignèrent par de profonds soupirs les regrets qu'ils avoient d'abandonner les restes d'un chef si généralement estimé. Les naturels bordoient en foule le rivage, et ils reçurent avec

beaucoup de bienveillance et d'affection les adieux qu'on leur fit.

Le 27, on fit l'île d'Owhyhee, située par 21 d 50 m nord. La première côte dont on s'approcha parut couverte de rochers, et entrecoupée de montagnes escarpées qui, quoique peu élevées, étoient, à leur sommet, enveloppées de nuages; mais en tournant cette île, on rencontra une autre côte d'un très-agréable aspect. La pente en est douce, et la terre bien garnie de verdure, sans offrir cependant beaucoup d'arbres. Les naturels, parmi d'autres racines, en apportèrent d'une espèce qui ressembloit extérieurement à l'igname. Elle avoit beaucoup de fibres; mais elle donnoit un jus très-doux qui, conservé, pourroit tenir lieu de sucre : son nom indien est *tee*.

Le 1er. mars, on mouilla à l'île d'Atowi. Les naturels furent d'abord très-honnêtes, mais bientôt ils recommencèrent leurs vols; et il fallut avoir recours aux armes pour les arrêter. Un commerce amical, à la fin, remplaça ce brigandage; et les vaisseaux renouvelèrent leurs provisions de racines et d'eau. On acheta aussi beaucoup de cochons.

Le 5, la reine de l'île fit porter à bord un présent consistant en une grande quantité

de nattes de différentes sortes, et de plusieurs degrés de finesse; en bracelets faits de dents de verrat; en fraises de plume pour le cou, et en étoffes de toutes qualités. Le lendemain, elle vint elle-même à bord de *la Résolution*, où le capitaine Clerke lui fit divers présens. Elle étoit d'une taille courte, mais forte, et paroissoit âgée d'environ quarante ans. Ses manières étoient simples, et elle se conduisit avec beaucoup de convenance. Le jour suivant, son fils rendit visite aux deux capitaines, qui lui firent un grand nombre de présens en retour des siens. Il avoit à-peu-près douze ans, et c'étoit un très-bel enfant. Les gens de sa suite, qui étoit fort nombreuse, le prirent sur leurs épaules pour monter à bord et pour en descendre.

Après une relâche d'environ quarante jours, les vaisseaux quittèrent Atowi, l'une des plus considérables des îles Sandwich. Celles-ci sont au nombre de douze, parmi lesquelles Owhyhée, Mowwhée, Owhahow, et Atouwé, tiennent le premier rang : chacune d'elles est gouvernée par un roi; et les plus petites sont dans la dépendance des plus grandes.

L'intention du capitaine Clerke étant de passer des îles Sandwich au Kamtchatka, il

se détermina à s'y rendre par la latitude où il se trouvoit. Comme c'étoit une nouvelle route, il espéroit rencontrer quelque chose digne d'observation. Dans cette vue, il gouverna à l'ouest par sud, ce qu'il fit jusqu'au 30; mais trouvant alors que les vents modérés qui regnent à cette latitude retarderoient la marche des vaisseaux, il ordonna d'aller au nord-ouest.

Le 5 avril, on crut voir un grand nombre de ces poissons que les marins appellent les hommes de guerrè Portugais, paroître à la surface de l'eau; mais, après les avoir attentivement observés, on trouva que ces animaux n'étoient pas de la même espèce, et qu'ils appartenoient à la classe des *doris* de Linnée. On vit aussi de belles limaces d'une superbe couleur de pourpre, et quelques petits crabes d'un bleu pâle.

L'après-midi du 9, on apperçut à la surface de l'eau qui étoit fort claire, une immense quantité de frai, que les matelots nommèrent plaisamment *sciure de mer*.

Le 23 avril, on fit la côte d'Asie. Elle parut formée de hautes montagnes, entièrement couvertes de neige. *La Résolution* fut, le 27, à l'entrée de la baie d'Awatschka; mais *la Découverte* n'arriva que le 1er. mai.

On rencontra ici plusieurs petites baleines d'une très-singulière espèce : elles étoient noires, la tête ronde, avec deux raies blanches de chaque côté du cou ; elles avoient une nageoire extrêmement étroite sur le dos ; elles étoient quatre fois plus grosses qu'une tortue ; ce sont probablement celles que les Russes nomment *katsatka*.

Le lendemain matin, *la Résolution* mouilla dans la baie ; mais, au lieu de trouver l'Ostrog ou la ville capitale, fortifiée comme on le supposoit, par de bons remparts garnis de quarante canons, ou fut très-surpris de n'appercevoir au fond d'une petite baie que quelques huttes, formant un chétif hameau. Les maisons, bâties en bois, étoient, en tout, au nombre de vingt et une : cette formidable batterie consistoit en deux canons, l'un de deux, et l'autre un pierrier ; le nom de cette place est *Saint-Pierre et Saint-Paul*, ou, en langue Russe, *Petropaulouski*.

Le 28, M. King, premier lieutenant de *la Résolution*, fut envoyé au rivage, pour examiner si l'on pourroit ouvrir quelque sorte de commerce avec les Russes et les Kamtchadales. Quand il prit terre, quelques habitans, sur des traîneaux tirés par des chiens, vin-

rent le reconnoître ; mais bientôt ils se retirèrent aussi vîte que ces animaux purent courir. Le lieutenant, cependant, continua sa route vers le village, où il trouva quelques personnes qui le menèrent dans une maison assez petite, mais propre, quoiqu'il y fit très-chaud.

Le maître du logis fit servir à déjeûner, du pain de seigle, du beurre et du thé ; ensuite on conduisit M. King dans d'autres maisons du village. A son retour, sur les trois heures, il trouva le dîner prêt. C'étoit des tranches de bœuf, du riz bouilli, quelques pâtisseries, et un gros oiseau rôti, assez semblable à une oie, avec du pain et du beurre. La boisson fut du *quass*, liqueur qui avoit le goût d'une petite bierre mêlée avec de l'eau, auquel se joignoit un léger acide. M. King et son hôte étoient seuls à table ; la coutume du pays défendoit à la femme du dernier de s'y asseoir. Il fit entendre par signes qu'il avoit le grade de sergent ; qu'il commandoit dans la place, et que le gouverneur du Kamtchatka résidoit à Bolcheretsk.

Le lendemain, plusieurs volontaires furent rendre visite à ce sergent, et ils lui portèrent deux bouteilles de rum, de la part du capi-

taine; de son côté, il envoya à bord une belle volaille et vingt truites.

Le 2 mai, il fit très-froid, et il tomba de grosses bouffées de petite neige. Le thermomètre fut le soir à 28 d; l'après-midi, le tems s'éclaircit; mais la gelée fut très-forte la nuit. Le capitaine Clerke, à son arrivée, avoit trouvé l'intérieur de la baie rempli de glaces. Le 3, elles empêchèrent les chaloupes d'aborder au rivage; mais le lendemain matin, la marée les ayant entraînées, les chaloupes furent délivrées, sans avoir essuyé le moindre dommage.

A neuf heures du matin, le même jour 3, on apperçut un grand nombre de traîneaux qui venoient de l'Ostrog sur la glace. On envoya la pinnasse au-devant, et elle ramena à bord six Russes et un Allemand. Celui-ci remit au capitaine Clerke une lettre du major Behm, gouverneur du Kamtchatka, écrite en allemand. Heureusement que plusieurs personnes à bord savoient cette langue, et purent rendre ce que contenoit la lettre. Le Major avoit dépêché un de ses gens pour traiter de tout ce dont on auroit besoin, et annoncer qu'on trouveroit des provisions fraîches à Bolcheretsk, ainsi que quelques autres articles. Ses conditions cependant étoient exorbitantes, car il ne demandoit

demandoit pas moins de cent roubles pour un bœuf, et autant à proportion pour tout le reste.

Quand on eut déjeûné, les envoyés retournèrent tous au rivage, et à deux heures de l'après-midi, l'Allemand revint accompagné d'un marchand Russe et d'un prêtre : celui-ci n'avoit point du tout l'air de son état; il fut, ainsi que ses deux compagnons, charmé de la réception qu'on leur fit, et ils quittèrent le vaisseau sur les dix heures du soir.

Le lendemain, 5 mai, ils dînèrent à bord de *la Découverte*. Les deux capitaines permirent ensuite d'ouvrir un commerce pour des peaux de castor et d'autres, que ces marchands furent fort aises d'acheter.

Le 7, le capitaine Gore, M. King et M. Webber, qui faisoit les fonctions d'interprète, accompagnés du marchand et de l'Allemand, allèrent à Bolcheretsk rendre visite au gouverneur.

La plupart des Russes qui faisoient leur résidence à l'Ostrog de S. Pierre et S. Paul, étoient fort affectés du scorbut. Cette maladie leur vient de la saleté dans laquelle ils vivent. L'hiver, ils se renferment dans leurs maisons qui, pour la chaleur, ressemblent à des fours, sans y permettre l'entrée de l'air extérieur. Entou-

rés de cette athmosphère puante, que l'odeur du poisson qu'on fait sécher, ainsi que d'autres exhalaisons nauséabondes, rendent plus désagréable encore, il n'est pas étonnant que ce mal cause de si grands ravages parmi eux. Leurs femmes, au contraire, et les naturels, qu'ils traitent en esclaves, n'en sont jamais attaqués.

Le 9, le capitaine Clerke reçut une lettre de M. King, par laquelle il annonçoit que la difficulté des chemins ne lui permettoit pas d'arriver ce jour à sa destination. Il falloit aller souvent par eau sur des bateaux plats, conduits par deux hommes, avec de longues perches. Quant aux traîneaux, on ne pouvoit s'en servir pendant le jour, à cause du dégel.

Le 13, le tems fut clair et beau : le thermomètre varia de 31 à 50 degrés. On fit plusieurs parties de chasse, dans lesquelles on remarqua les traces des ours sur la neige ; on vit un grand nombre de renards rouges, et deux lièvres qui étoient très-timides.

Le lendemain, quelques personnes des équipages jetèrent la seine ; elles prirent environ cinquante truites, et plus de trois cents poissons plats ; les premières étoient

médiocres ; les autres, dont c'étoit la saison, avoient de petites boucles piquantes sur le corps, et les nageoires et la queue tachetées de noir et de blanc.

Le 16, on fut cueillir des végétaux. On trouva une sorte d'ail sauvage et une espèce de grande ortie, qui, bien bouillie, peut procurer un excellent et un salutaire déjeûner.

Le même jour, le capitaine Clerke reçut une autre lettre de M. King ; il lui rendoit compte de l'extrême politesse du Major, qui avoit promis de l'accompagner à son retour, dans un jour ou deux. Le Major envoya plusieurs têtes de bétail aux vaisseaux, et leur fit fournir aussi quelques autres articles, pour lesquelles il ne demanda qu'un reçu, disant qu'il étoit assuré que l'Impératrice seroit charmée de procurer aux vaisseaux de S. M. B., tout ce qu'il étoit en son pouvoir de leur donner.

Le 19, la glace qui environnoit l'Ostrog, flotta hors de la baie, avec le jussant. Le lendemain, le tems étoit agréable et chaud et le dégel fut général. La latitude, prise par observation de ce même jour, avec différens quarts de nonante, étoit de 58 d 52 m nord.

Le 22, à neuf heures du matin, le Major

Behm, suivi du prêtre, du marchand, et de quelques autres personnes, ayant ramené le capitaine Gore et M. King, vint à bord de *la Résolution*. On mit tous les soldats de marine sous les armes, et il fut salué de treize coups de canon. C'étoit un homme d'environ six pieds, et assez gros, qui, dans toutes ses manières, avoit autant de politesse que d'affabilité.

Le lendemain, il dîna à bord de la *Découverte*, qui le reçut avec le même cérémonial; les deux jours suivans, il dîna sur la *Résolution*. A son départ, il proposa une gratification en argent, à l'équipage, mais le capitaine ne voulut pas le souffrir. Les deux commandans lui firent un présent de rum, de vin, de bœuf et de porc salé, et d'une grande quantité de curiosités qu'il se proposoit d'offrir à S. M. l'Impératrice, à son arrivée à St.-Petersbourg.

Le 26, le Major reprit la route de Bolcheretsk. M M. King et Webber, le reconduisirent une partie du chemin. Cet officier se proposant de retourner à St.-Petersbourg dans un mois, le capitaine Clerke pensa que c'étoit une occasion favorable de faire passer des dépêches à l'Amirauté.

Le 29 mai, on prit avec la seine de très-beaux éperlans, et le 31, un loup de mer; la campagne alors commençoit à se couvrir de verdure; le céleri sauvage et la saranne croissoient très-promptement. Parmi les oiseaux, on entendit distinctement le coucou, le rossignol et l'alouette des bois.

Le 11 juin, après avoir reçu les bêtes à corne, la fleur de farine et toutes les provisions qu'on avoit promises, les vaisseaux commencèrent à démarrer; mais la contrariété des vents ne leur permit que le 14, d'entrer dans la baie *d'Awatska*. Ce même jour, la montagne d'Awachinskoy vomit beaucoup de fumée, et, la nuit, elle fut en pleine éruption.

Le jeudi 15, toute la baie parut couverte d'une espèce de brouillard, occasionné par la grande quantité de cendres et de fumée qui sortoient du volcan. L'après-midi, en suite d'un bruit terrible, une grêle de petites pierres tomba autour des vaisseaux, et dura plus ou moins, jusqu'au soir, où le bruit et les flammes redoublèrent de force. Sur les dix heures, tout fut tranquille, ainsi que pendant le reste de la nuit. Les deux vaisseaux, à deux heures du matin, pro-

fitant d'une bonne brise nord ouest, appareillèrent, firent voile et gagnèrent le large.

Au tems où Mulher et Kraschininnikoff, publièrent leur histoire du Kamtchatka, toutes les différentes parties de cette province étoient dans un état florissant; mais, depuis cette époque, la petite vérole y fit de tels ravages, que plusieurs villes et villages furent entièrement dépeuplés. Le nombre des habitans, qui, en 1769, moururent de cette maladie, fut de sept mille au moins.

La ville de St.-Pierre et St.-Paul, ou Petropaulouski, est située sur une terre basse qui va en pente jusqu'à la mer. Elle consiste aujourd'hui en vingt et un bâtimens, dont les uns ne sont que des huttes construites en partie sous terre; les autres, nommées *balangans*, sont des maisons élevées sur des pieux; et aussi en des édifices en bois, dont les fentes sont bouchées avec de la mousse. Le jour y pénètre à travers des peaux de saumon, cousues ensemble; mais la maison du sergent avoit des carreaux de *talc*, qui produisoient l'effet d'une glace.

Bolcheretsk est une ville plus grande; on y compte environ cent maisons, bâties

sur le même plan que Petropaulouski ; elle est également la résidence du gouverneur.

Les Kamtchadales ont en grande partie adopté les usages et coutumes des Russes, avec lesquels ils contractent des alliances réciproques. Ils se marient très-jeunes, et généralement à treize ou quatorze ans; les femmes y sont d'une beauté fort médiocre; elles ont la figure large, les yeux petits, les pommettes des joues élevées, et de si petits nez, que lorsqu'on les regarde de profil, on n'en voit que la pointe.

Il y a dans chaque village un *toïon*, ou chef qui connoît des contestations légères; mais, lorsqu'elles sont d'une nature plus grave, on s'adresse à un magistrat supérieur; et, si celui-ci trouve l'affaire trop difficile, il la renvoie au gouverneur de Bolcheretsk, dont la sentence est sans appel.

Les appointemens du gouverneur du Kamtchatka, se montent à mille roubles par an. Ceux du sergent de Petropaulouski à quarante-six roubles, et le tribut annuel de la province est évalué à sept mille. Nul n'est taxé jusqu'à l'âge de dix-huit ans, et alors chacun doit une peau de martre. Toutes les marchandises qui passent et repassent de

Bolcheretsk à Ochotsk, sont soumises à des droits. L'Impératrice y entretient six galiotes, destinées à empêcher la contrebande. On ne compte pas dans toute la province, qui est très-étendue, plus de cinq cents militaires.

Le 24 juin, il fit du brouillard ; et, quand il se fut dissipé, le tems fut très-beau. On remarqua un grand nombre de goëlands ordinaires et des goëlands arctiques. Voici la manière dont l'oiseau de la dernière espèce se procure sa nourriture : il en poursuit un de la première (qui est moins grosse); celui-ci, alors effrayé, laisse tomber sa fiente ; le goëland arctique s'arrête, s'en empare, et en fait ses délices. Linnée le nomme *le Parasite*, à cause de cette sale nourriture.

Depuis le 24 juin jusqu'au 18 juillet, les vaisseaux marchèrent au nord, côtoyant les bords de ces immenses plaines de glace dont les parties voisines du pôle sont couvertes; entourés, à toute heure, d'autres morceaux de glaces flottantes jusqu'à ce qu'ils fussent par 70 d 26 m de latitude nord.

Le 19, on vit deux ours blancs qui nageoient vers les vaisseaux : on les tua à coups de fusil. C'étoient un mâle et une femelle ; le premier étoit tout jeune et plus petit que l'autre;

tre ; celle-ci, mesurée de la pointe du nez à l'extrémité de la queue, avoit sept pieds : ses tetines étoient remplies de lait. On leur trouva dans l'estomac de gros morceaux de chair de cheval marin. Des animaux de cette dernière espèce couroient en grand nombre sur la glace.

Le 21, trouvant qu'il étoit impossible de gagner la côte d'Amérique, les vaisseaux marchèrent à l'ouest, suivant la bordure de la glace, ce qu'ils se proposoient de faire, jusqu'à la côte d'Asie. Le 31, ils virent la baie de Saint-Laurent, dans laquelle on avoit mouillé l'an passé, moment où le capitaine Cook lui donna ce nom.

Le 7 août, l'après-midi, et par un tems agréable, on prit un grand nombre de belles morues, ce qui procura un très-bon repas aux deux équipages, fort dégoûtés de chair de cheval marin et d'ours blanc.

Le 21, on vit terre. C'étoit la côte d'Asie, à peu de distance de la baie d'Awatska, où l'on se proposoit de relâcher pendant quelques tems. Le lendemain, à neuf heures du matin, le capitaine Clerke mourut d'une consomption qui avoit commencé avant son départ d'Angleterre.

Le 23, à onze heures, on ressentit une forte commotion dans les vaisseaux; elle dura pendant dix secondes, et on l'attribua à un tremblement de terre; le rivage le plus proche étoit à la distance de cinq ou six lieues.

Le 24, ils mouillèrent dans la baie de l'Ostrog de S.-Pierre et S.-Paul. Bientôt après, le sergent vint à bord, rendre ses devoirs au capitaine, à qui il apporta des baies, du lait, et des œufs de saumon. Dès qu'on eut amarré, chacun s'occupa des réparations nécessaires; on dressa les observatoires et les tentes sur le rivage, et on y envoya les chaudières pour brasser de la bière de *Spruce*, qu'on tira d'une sorte de pin, que les Russes appellent *Stantza*.

Le matin de ce même jour, on vendit les effets du capitaine Clerke : M. Gore prit le commandement de *la Résolution*, et M. King, celui de *la Découverte*.

Le 29, le corps du capitaine Clerke fut porté au rivage dans la pinnasse. Les capitaines et les officiers des deux équipages le suivirent dans d'autres bateaux. L'enterrement se fit avec décence : pendant la marche et la lecture de l'office des morts, les deux vaisseaux tirèrent des coups de canon, de mi-

nute en minute ; et les soldats de marine firent trois décharges de mousqueterie sur la fosse placée au pied d'un arbre.

Le lendemain, une compagnie fut à la pêche du saumon. Ce poisson étoit fort abondant, et on en fit saler ; en même tems, on prenoit des éperlans, et quelquefois il s'en trouvoit d'une espèce particulière que les Russes nomment *Gorbusch*, à cause qu'elle porte une bosse sur le dos.

Le 4 septembre, un enseigne, fils du lieutenant Sindo, qui a fait quelques découvertes sur la côte d'Amérique, arriva de Bolcheretsk, chargé de complimens de la part du capitaine Wasilowitz. Ismyloff, qui avoit succédé au Major, dans le gouvernement du Kamtchatka, faisoit dire qu'il viendroit dans quelques jours, et qu'il envoyoit seize bêtes à cornes pour les deux vaisseaux.

Le 9, il vint d'Ochotsk une galiote qui portoit du goudron, des cordages, du thé, du sucre, du tabac, etc., dont on avoit l'obligation au major Behm. Cet officier n'avoit manqué aucune occasion d'être utile à nos navigateurs. Un marchand vint aussi sur cette même galiote ; il vendit des bottes, des souliers, des mouchoirs, à un prix excessif, mais sur-tout

les derniers. On doit cependant observer que ses marchandises payoient des droits considérables.

Le capitaine Ismyloff arriva le 16, suivi du marchand, avec lequel, pendant l'autre relâche, on avoit déjà fait quelque commerce, et d'un gentil-homme, exilé depuis trente-six ans, dans cette partie retirée du continent: ce gentil-homme étoit d'une famille noble, et avoit été page de l'Impératrice, à l'âge de dix-huit ans; mais, ayant commis quelque indiscrétion, il fut banni dans cette province, et on lui confisqua ses biens.

Le gouverneur du Kamtchatka fut salué de onze coups de canon. Après avoir observé les différentes parties de *la Résolution*, il retourna au rivage, où il dîna avec le capitaine Gore, sous une tente. Il étoit très-bel homme, grand, bien fait, et paroissoit âgé d'environ trente-six ans. Le lendemain le capitaine King lui donna à dîner, à bord de *la Découverte*. Les officiers de *la Résolution* le régalèrent, le jour suivant, à la sainte-barbe; et, le 20, il retourna à Bolcheretsk.

Les jeunes femmes du village furent invitées par le capitaine Gore, la veille du départ des deux bâtimens, à venir à bord de *la Ré-*

solution; et, le soir, elles donnèrent un bal. Rien n'est plus lourd et plus grossier que la danse des Russes; mais celle des Kamtchadales ne peut être comparée qu'au mouvement des ours, qu'ils imitent fréquemment.

Le 9 octobre, les deux vaisseaux appareillèrent, mais les vents les forcèrent de rétrograder. Le lendemain, cependant, ils furent plus heureux, et à huit heures, on leva l'ancre et on mit en mer.

Les Russes, à cette seconde relâche, étoient presque tous à l'hôpital, et le scorbut faisoit toujours autant de ravages parmi eux. C'étoit cependant à cette saison de l'année où les fruits et les végétaux sont très-abondans, et eussent pu procurer un remède efficace, mais ces hommes étoient trop paresseux pour en cueillir.

C'est vraiment une classe d'êtres singuliers que les Russes de ce pays; tout sentiment d'humanité leur est étranger, si l'on en juge par le trait suivant : ils laissoient souffrir le froid et la faim à un pauvre viellard privé de l'usage de ses membres.

On les dit, en général, maris jaloux, mais un verre ou deux de rum, les rend

fort traitables sur ce point. Les femmes boivent les liqueurs les plus fortes, en aussi grande quantité que les hommes.

Quoique les Kamtchadales aient en grande partie adopté la religion des Russes, ils ne sont pas cependant dépouillés entièrement de leurs préjugés superstitieux. Ils parlent généralement la langue des Russes, et il n'y a que quelques vieillards qui sachent leur langue naturelle, en sorte que celle-ci sera bientôt totalement oubliée.

Comme on étoit alors en été, les habitans du village logeoient dans les balangans, leur demeure ordinaire pendant cette saison de l'année; c'est aussi le tems où ils s'occupent de la pêche, pour leurs provisions d'hiver. Ils s'attachent sur-tout à prendre des saumons et des harengs; ceux-ci, mis à part, servent à nourrir les chiens. Les intestins des premiers sont regardés comme un manger délicat; on les détache du corps et on les fait sécher séparément.

Les chiens, comme on l'a déjà dit, sont attelés aux traîneaux des habitans, mais on les lâche pendant la belle saison; alors ils courent librement dans les bois, jusqu'aux approches de l'hiver, d'où ils reviennent et

sont renfermés de nouveau. A la première vue d'un traîneau, ils poussent tous un hurlement douloureux, comme s'ils prévoyoient le travail et la peine auxquels cette saison de l'année les condamne.

Ayant remis en mer le 8, les vaisseaux continuèrent à suivre la côte méridionale, et le 12, ils virent *Schumschu*, la première des îles Kouriles; le lendemain, ils en apperçurent beaucoup d'autres, qui, en général, étoient très-élevées et couvertes de neige.

Le 26, on vit terre; c'étoit la grande île de *Niphon*, ou du *Japon*. La côte étoit modérément élevée, sans irrégularités ni brisures; elle consistoit en un double rang de montagnes, dont plusieurs étoient couvertes d'arbres. Le rivage escarpé, droit et chargé de rochers, n'offroit aucun port. Ce pays, à quelque distance, paroissoit généralement sauvage et stérile; mais en approchant, on le trouva agréable et fertile. On vit beaucoup de fumée au haut des montagnes.

La matin du 29, on apperçut un navire Japonais qui longeoit la côte au nord, et un autre plus au large qui venoit vent arrière sur les deux bâtimens. Tout ce qui avoit rapport à un pays si fameux, et cependant si peu connu,

excitoit une curiosité générale. A neuf heures, on porta sur le dernier navire, dans l'intention de le joindre ; mais , à dix, on s'apperçut qu'il s'efforçoit de fuir ; en conséquence, *la Résolution* et *la Découverte* virèrent de bord , et continuèrent leur route. Ce bâtiment Japonnais paroissoit de quarante tonneaux , et il n'avoit qu'un mât et qu'une voile, celle-ci plus étroite en bas qu'en haut. Au moyen des lunettes , on remarqua que ceux qui montoient ce navire étoient dans un grand désordre.

Le 14 novembre, on découvrit terre, et on reconnut que c'étoit une de ces îles situées au nord des îles *Marianes*. On se trouvoit alors par 24 d 35 m de latitude nord , et 141 d 15 m de longitude est. Le lendemain les deux bâtimens longèrent la côte méridionale de cette île à la pointe occidentale. Il y avoit au nord un récif de rochers, contre lequel la mer battoit avec violence , et qui s'étendoit très-loin. La pointe méridionale étoit terminée par un rocher fort élevé, au milieu duquel on apperçut quelques arbres , ou plutôt quelques arbustes ; car ils étoient très-foibles; et sans doute que la pauvreté du sol , formé simplement d'un assemblage de pierres de roches, en étoit cause.

Ce rocher, en l'examinant de près, sembloit avoir

avoir été autrefois un volcan. Les observations qu'on y fit au côté sud-ouest, confirmèrent cette opinion : on y remarqua très-distinctement un cratère, près duquel on voyoit de grandes masses de soufre et d'autres matières combustibles. Après avoir exactement reconnu cette île, sur laquelle on trouva qu'il seroit dangereux de débarquer, et que le capitaine Gore nomma l'*Isle de Soufre*, on gouverna à l'ouest.

Le 29, on découvrit les îles de *Lema ;* et le lendemain la grande *Isle des Larrons*, qui est la plus élevée de toutes ces îles, parut à la distance de trois ou quatre milles. L'après-midi fut entièrement employée à gagner l'avantage du vent, et à six heures du soir on mouilla par six brasses.

Le 1er. décembre, on fit voile vers Macao : le capitaine Gore et un autre officier se rendirent au rivage dans la pinnasse, se proposant d'aller immédiatement à *Canton*. On manquoit de provisions, et on espéroit en trouver dans cette place, sur quelques vaisseaux de la compagnie des Indes orientales. Mais à son arrivée à Macao, le capitaine apprit de plusieurs Anglais, qu'il lui faudroit d'abord obtenir un passe-port de Canton ; démarche

qui lui feroit perdre cinq ou six jours : en conséquence, il renonça à son projet. Chacun avoit la plus vive impatience d'apprendre des nouvelles d'Angleterre, après une si longue absence; et les ponts étoient garnis de toutes les personnes des équipages, bien avant le retour de la pinnasse. Le capitaine King, entre autres choses, leur annonça que la guerre étoit déclarée entre l'Angleterre et la France; événement dont on avoit déjà entendu parler au Kamtchatka.

Le 2, les vaisseaux appareillèrent pour marcher vers la ville. Ils mouillèrent à la distance d'environ deux milles, et saluèrent le fort de treize coups de canon : il leur en rendit un pareil nombre. Tous les bras furent alors occupés, les uns à faire de l'eau, les autres à travailler à fond de cale; et les charpentiers mirent les bâtimens en bon état de défense, au cas que quelques vaisseaux ennemis vinssent les attaquer.

Les Chinois furent très-assidus dans leurs visites. Ils apportèrent avec eux une liqueur très-spiritueuse, à laquelle ils donnent le nom de *Samchu*, dont les matelots burent tant, que de tout le jour il ne leur fut plus possible de travailler : ce motif en fit défendre l'importation sur les deux bâtimens.

Après avoir rafraîchi toutes les provisions, et porté le nombre des canons de *la Résolution* à seize, et ceux de *la Découverte* à douze, on appareilla le 12 janvier 1783, et l'on mit à la voile pour sortir du *Typa.*

Le 19, on vit *Pulo Sapata*, à la distance d'environ trois lieues. Le lendemain, on découvrit *Pulo Condore.* Les deux bâtimens, ne pouvant gagner le port le soir de ce jour, s'arrêtèrent pendant la nuit; et, le matin suivant, ils arrivèrent près de cette place, où Dampierre a mouillé. Comme on n'avoit pu se procurer du bois à Macao, on envoya ici une compagnie au rivage pour en couper. Parmi beaucoup d'autres arbres, on trouva des muscadiers sauvages en abondance, mais la noix n'en valoit rien.

Les naturels du pays ayant été le 22 à la pêche, on leur acheta quelques poissons : il y en avoit un qui ressembloit beaucoup au dauphin; les autres étoient de l'espèce *des albacores*, mais marqués, sur les flancs et sur le dos, de taches d'un bleu noirâtre.

Le chef de l'île, ou le Capitapa, comme on l'appelle, vint pendant le cours de cette journée à bord. La misère paroissoit sur ses vêtemens, aussi bien que sur ceux de tous les habitans. Chacun d'eux portoit un turban de toile

vieille et sale, et mâchoit du bétel et du cachou. Les seules provisions qu'on put avoir ici, furent des choux-palmistes et quelques buffles.

Le 28, les vaisseaux mirent à la voile, et dès qu'ils furent sortis du port, ils marchèrent vers le détroit de Banca. Le 3 février, on vit les sept îles et la colline *Monopin*, situées près de l'entrée de ce détroit. La chaleur y étoit accablante, et le thermomètre monta à 84 degrés. La rive du détroit, du côté de Sumatra, est fort basse : des arbres la couvrent jusqu'au bord de l'eau, et semblent former un bois impénétrable.

Le 7, les deux bâtimens mouillèrent à l'île de *Cracatoa*. Le lendemain, une compagnie descendit à terre pour faire une partie de chasse ; mais on ne rencontra rien de digne de remarque. Les habitans, qui tous portoient l'habit Malai, se conduisirent très-honnêtement. Cette île est gouvernée par un Raja, soumis à la cour de Bantam. La ville, ou plutôt le village, consiste en douze ou treize maisons, élevées sur des poteaux, et elle est placée dans une situation très-agréable, à un demi-mille environ du rivage. Des arbres de diverses sortes l'entourent de toutes parts : on remarqua surtout des cocotiers et des plantains; ces derniers étoient les plus gros que l'on eût encore vus.

Toute l'île paroît couverte de bois, remplie d'arbres très-variés, et qui offrent une charmante retraite aux oiseaux, parmi lesquels on en trouve d'un superbe plumage. Les insectes, et particulièrement les papillons, voltigent dans cette île en grand nombre.

Après avoir pris quelques provisions de liqueurs fortes, on marcha à l'île du *Prince*, où on relâcha pendant trois ou quatre jours. On y acheta de mauvaises tortues, des singes, des cochons, de la volaille; et les deux vaisseaux firent route au cap de Bonne-Espérance.

Ils y arrivèrent sans qu'il se fût passé rien de remarquable pendant leur traversée. Vers le milieu du mois du mai, ils mirent à la voile pour l'Angleterre. En septembre ils virent les *Orcades*, où les vents contraires les retinrent plus d'un mois; et, le 5 octobre enfin, ils mouillèrent à *Lenore*, après une absence de quatre ans et trois mois.

FIN.

N. B. Le traducteur de cet ouvrage se proposoit, comme il l'a annoncé dans sa préface, de donner à la suite un extrait du voyage de l'infortuné Lapérouse; mais, les matériaux qu'il s'est procurés à cet effet étant trop abondans, il s'est décidé à en former un volume qui se vendra séparément, et sera annoncé dans les journaux aussi-tôt qu'il paroîtra.

